

6



LES MÈRES REPENTIES

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

Musique de M. ARON.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 15 avril 1858.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

PLATON, comte ROVENKINE, 50 ans. M. BAYET.
JEANNE, comtesse ROVENKINE, 38 ans. M^{me} EMILIE-GRON.
CÉCILE ROVENKINE, 16 ans. M^{lle} RINA.
BÉGIS, comte DE PLOUGASTEL, 35 ans. M. DUMAY.
Le baron SMOLOFF, 50 ans. M. GABAY.

ROSE MARQUIS, 45 ans. M^{me} MARIE-LAURENCE.
ARTHUR MARQUIS, 32 ans. M. DESJOLLE.
UN SOMMELIER. M. BERTHOUD.
UN VALET DE CHAMBRE. M. MONTIGNY.
UNE FEMME DE CHAMBRE. M^{me} NERIN.

DEUX INVITÉS, PERSONNAGES MORTS.

L'action se passe en 1854, à Paris, dans un des grands hôtels de la rue de Rivoli qui regardent le jardin des Tuileries.

— Représentation, reproduction et traduction réservées —

ACTE PREMIER

Un boudoir très-élégant, fermé au fond par une demi-ruelle garnie de draps circulaires. Deux portes symétriquement posées dans des pans obliques; une petite porte ouverte dans la tapisserie à gauche. — Au centre, un grand canapé; à droite, au gâblon sur lequel est posé un coffret orné. Au milieu de la demi-ruelle, un piano. — Tapis, portières, chaises, fauteuils, mobilier assorti. — Deux braves de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, JEANNE.

(Cécile, assise au piano, achève le final de la sonate pathétique de Beethoven, que l'orchestre a exécuté un instant avant le lever du rideau. Jeanne, assise sur le canapé, écoute et regarde Cécile avec une attention qui tient de l'extase.)

JEANNE, à Cécile qui a cessé de jouer.

Continue.

CÉCILE, se remuant sur son tabouret.

C'est fini.

JEANNE.

Déjà ?

CÉCILE.

Tu aimes cette musique ?

JEANNE.

Puisque tu la joues !

CÉCILE, secouant la tête.

Oh ! la sonate pathétique de Beethoven !

JEANNE.

Eh bien ?

CÉCILE, se levant.

Le maître des maîtres ! le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ! Et moi je ne suis qu'une pauvre écolière.

JEANNE, vivement.

Une écolière que je préfère à tous les maîtres du monde. Il n'y a pas de chef-d'œuvre qui ne gagne à passer par les mains. Tu enbécilles tout ce que tu touches. Ta musique est la meilleure comme la robe est la plus jolie...

CÉCILE, s'approchant de Jeanne

Parce que c'est toi qui la choisis.

JEANNE.

Non, parce que c'est toi qui la portes. Le soleil lui-même



paraît plus brillant quand il l'échire, on plutôt c'est toi qui écaries pour moi le jour.

CÉCILE, *entre et se jette.*

Si tu n'étais pas ma mère chérie et vénérée, je dirais... Mais je n'ose pas.

JEANNE, la prenant dans ses bras.

Dis toujours.

CÉCILE, souriant.

Que tu es un peu folle. (Elle s'agenouille sur ses coudes aux pieds de sa mère.)

JEANNE.

Tu as raison de le dire, et j'ai raison de l'être; oui, certes! folle de toi. Les rois s'écrouillaient de leur puissance, les guerriers de leurs victoires, les artistes de leurs ouvrages; toi, tu es ma couronne, mon triomphe, ma gloire, mon orgueil, mon chef-d'œuvre. Oh! laisse-moi l'admirer, le louer, l'adorer. Tu as toutes les vertus et toutes les grâces: tu es bonne comme les anges, belle et pure comme les fleurs; tu chasses comme un rossignol, tu danses comme une fée. Tu mérites tous les honneurs au couvent, tu aurais tous les succès dans le monde. Au bal, au théâtre, dans la rue, lorsqu'on te regarde, on te regarde toujours! — J'ai envie de leur dire: Ohi, regarde-la, cette élève et charmante créature! voyez-moi ce trésor! eh bien, c'est à moi, c'est mon bien, c'est mon sang, c'est ma fille! c'est moi qui suis sa mère! c'est moi qui suis la plus heureuse et la plus fière des femmes, parce que je suis sa mère! (Elle couvre Cécile de baisers passionnés.)

CÉCILE.

Vante-moi donc à ton aise, tu ne diras jamais de moi la moitié du bien que je pense de toi; aime-moi de tout ton cœur, tu ne m'aimeras jamais assez pour je ne trouve pas moyen de t'aimer davantage. Et quand tu me gêneras un peu trop, il n'y aurait pas grand mal encore: cela fera compensation pour le passé.

JEANNE.

Est-ce qu'on le rendait malheureux au couvent?

CÉCILE, se levant.

Au contraire. Les sœurs ne choisissent à qui mieux mieux; j'étais la préférée.

JEANNE.

Je le crois bien!

CÉCILE.

Et mes camarades m'appelaient au surnom de la Favorite.

JEANNE.

Par jalousie!

CÉCILE.

Il y avait bien de quoi. Elles avaient beau savoir mieux leurs leçons et finire mieux leurs devoirs, j'étais toujours la première.

JEANNE.

Parce que tu avais plus d'esprit qu'elles.

CÉCILE.

On voit bien que tu ne connais pas Marie.

JEANNE.

Quelle Marie?

CÉCILE.

Marie de Plougastel, ma bonne amie. En voilà une qui vaut mieux que moi!

JEANNE.

Oh!

CÉCILE.

Sous tous les rapports. Quand on me donnait les prix qu'elle avait mérités, au lieu de s'en plaindre comme d'une injustice, elle s'en applaudissait comme d'une faveur.

JEANNE.

Tu me permettras de préférer à ton opinion le jugement de tes maîtresses. Qui pouvait te recommander à leur bienveillance, qui pouvait te désigner à leur choix, si ce n'est ton mérite?

CÉCILE.

Le tien.

JEANNE.

Mon mérite, à moi?

CÉCILE, se penchant lentement derrière le coussin.

Tu n'as pas entendu comme moi les religieuses parler de madame la comtesse Rovenkine. Elles ne tarissaient pas sur ton compte. Tes louanges étaient tous les jours chantées en chœur, comme les litanies.

JEANNE.

A quel propos?

CÉCILE, s'écroulant sur la tête du coussin.

A tout propos. Tu donnais aux pauvres de si riches aumônes, à ta chapelle de si beaux ornements, et de si bonnes dragées à la supérieure! On te citait comme un modèle à toutes les autres mœurs; et, pour les attirer à la suite dans la bonne voie,

on favorisait la fille au détriment des leurs; on me citait pour le bon exemple. Voilà comment j'étais sûre, malgré mes folies, d'obtenir à la fin de l'année le premier prix du sagesse. (Une comtesse du train arrive du coup; et se jette à la droite de sa mère.)

JEANNE.

En acceptant même les malices pour des vérités, je ne vois pas trop de quoi ou de qui tu aurais à te plaindre dans le passé.

CÉCILE, s'agenouillant près de sa mère.

De toi donc.

JEANNE.

De moi?

CÉCILE.

Et de ton absence.

JEANNE.

A la bonne heure!

CÉCILE.

Comment, toi qui m'aimes tant et si bien, comment as-tu eu le courage de me mettre au couvent, toute seule et si petite? à huit ans!

JEANNE.

Ah! chère enfant! Il m'en a bien coûté de me séparer de toi; mais c'était pour ton bien.

CÉCILE.

J'aurais été si heureuse de grandir près de ma mère!

JEANNE.

Près de moi ton éducation eût été moins bonne.

CÉCILE.

Oh!

JEANNE.

Je veux dire moins complète.

CÉCILE.

Puisque tu es riche, tu aurais pu me donner de bons maîtres, li-bas. On dit qu'on peut avoir partout, avec de l'argent, tout ce qu'on veut.

JEANNE.

N'en crois rien, ma fille. Il y a des choses que l'argent ne donne pas. (Elle se lève.) Je voulais que tu fusse, comme ta mère, Française d'esprit et de cœur; et, pour le deviner, il fallait que tu fusses élevée en France.

CÉCILE, se jetant à sa mère sur le devant de la scène.

Mais alors, pourquoi ne pas rester avec moi?

JEANNE.

Tes intérêts et mes devoirs me rappelaient également en Russie.

CÉCILE.

Mais au moins tu aurais dû venir me voir plus souvent. Trois fois seulement en huit années, et si peu de temps chaque fois!

JEANNE.

Je n'étais pas libre d'écouter mon cœur, chère enfant, et je t'ai donné tout le temps que j'ai pu dérober à ma servitude.

CÉCILE.

Comme tu dis cela! Serais-tu malheureuse li-bas?

JEANNE.

Moi? non, certainement non. Pourquoi serais-je malheureuse?

CÉCILE.

Et mon père?

JEANNE.

Ton père?

CÉCILE.

T'aimait-il beaucoup?

JEANNE.

Je le crois.

CÉCILE.

Moi, j'en suis sûre. Comment pourrait-il ne pas t'aimer? Et moi?

JEANNE.

Tot?

CÉCILE.

M'aimait-il, moi?

JEANNE.

Cécile, peux-tu me le demander?

CÉCILE.

Il faut bien que je te le demande, puisque je n'en sais rien.

JEANNE, s'agenouillant vers la droite.

Il t'aime aussi beaucoup, à sa façon.

CÉCILE, se rapprochant de sa mère.

Pourquoi donc ne réponds-tu jamais à mes lettres?

JEANNE, s'agenouillant près du genou.

Je te l'ai déjà dit, mon enfant, il est paralysé de la main droite et ne peut écrire; mais il m'a chargée de te renvoyer son portrait.

CÉCILE.

Où est-il?

JEANNE, *triste et mélancolique de cœur et de visage.*

Le voilà.

CECILE, *regardant avec intérêt le médaillon.*

Oh ! donne. *(Elle reprend le portrait avec une émotion attendrie.)* Mon père ! c'est la mon père ! *(Elle lève à plusieurs reprises le portrait avec effroi.)* Trouves-tu que lui ressemble ?

JEANNE.

Non.

CECILE.

C'est singulier : je ne te ressemble pas non plus, à toi, malheureusement.

JEANNE.

Il arrive souvent que les enfants ne ressemblent ni au père ni à la mère.

CECILE.

Quel dommage ! j'aurais tant voulu vous ressembler à tous les deux, à toi surtout, et à lui aussi. Il est beau ! mais il a l'air triste.

JEANNE.

Il a beaucoup souffert.

CECILE.

Pauvre père ! je le consolerais. Pourquoi n'est-il jamais venu me voir ?

JEANNE.

Les sujets russes ne peuvent voyager sans une autorisation spéciale.

CECILE.

Où te t'as-tu, où un père n'a pas le droit de venir voir sa fille ! *(S'approchant de sa mère.)* Pourquoi l'es-tu mariée dans ce pays-là ?

JEANNE.

Parce que j'y demeure.

CECILE.

Pourquoi es-tu allée y demeurer ?

JEANNE.

On m'y a emmenée toute jeune, à ton âge.

CECILE.

Qui ? tes parents ?

JEANNE.

Où.

CECILE.

Il sont morts ?

JEANNE.

Où.

CECILE.

Pauvres grands parents ! je voudrais prier sur leurs tombeaux ! *(Une pose.)* Quand me mèneras-tu là-bas ?

JEANNE, vivement, d'un air triste et passant à gauche.

Jamais.

CECILE.

Pourquoi ? Le czar me défend-il d'aller en Russie, comme à mon père de venir en France ?

JEANNE.

Non ; ce sont les médecins qui te défendent de séjour dans les pays froids.

CECILE.

Mais il y fait chaud l'été, dans les pays froids.

JEANNE.

Les voyages sont pénibles là-bas.

CECILE.

Je ne verrai donc jamais mon père, hélas !

JEANNE.

Où ? si fait : plus tard.

CECILE.

Quand ?

JEANNE.

Quand tu te marieras.

CECILE.

Quand me mèneras-tu ?

JEANNE.

Quand tu voudras.

CECILE.

Tout de suite ?

JEANNE.

Tout de suite ?...

CECILE.

Je voudrais tout voir mon père !...

JEANNE.

Est-ce là ton seul motif ?

CECILE.

Quel autre ?

JEANNE.

Par exemple, si tu aimais quelqu'un ?

CECILE.

Es-ce que j'ai aimé quelqu'un ?

JEANNE.

Je te le demande.

CECILE.

Je n'en sais rien.

JEANNE.

Tâchons de deviner, à nous deux.

CECILE.

Si j'aimais quelqu'un, aurais-je tort ?

JEANNE.

C'est selon.

CECILE.

Comment ?

JEANNE.

Tu aurais tort, si cet amour devait te rendre malheureux.

CECILE.

Alors, j'ai raison.

JEANNE.

Tu crois ?

CECILE.

Il est si bon, si brave, si loyal, si...

JEANNE, l'interrompant.

Qui ?

CECILE.

Régis.

JEANNE.

Régis ?

CECILE.

Eh ! oui, le comte Régis de Plougastel.

JEANNE.

D'où le connais-tu ?

CECILE.

C'est le frère de ma bonne amie, Marie de Plougastel, dont je te parlais tout à l'heure.

JEANNE.

Où l'as-tu vu ?

CECILE.

Au parloir du couvent, avec ma bonne amie.

JEANNE.

Là seulement ?

CECILE.

Quelques fois aussi les jours de sortie, chez leur tante, madame la marquise de Sauverette.

JEANNE.

T'aimais-tu ?

CECILE.

Je n'en sais rien.

JEANNE.

Te l'a-t-il dit ?

CECILE.

S'il me l'avait dit, je le saurais.

JEANNE.

Et toi, lui as-tu dit que tu l'aimais ?

CECILE.

Non, il ne me l'a pas demandé.

SCÈNE II

LES MÈRES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, à la porte de droite.

Madame la comtesse veut-elle recevoir monsieur le baron Smoloff ?

JEANNE.

Où, faites entrer. *(Le valet de chambre sort.)* Chère enfant, j'ai besoin de causer seule avec le baron.

CECILE, s'adressant à gauche.

Je m'en vais, chère maman ; mais ne t'amuse pas trop longtemps à des causeries futiles : tu sais que nous avons à nous occuper d'affaires sérieuses.

JEANNE.

Soyez tranquille, mademoiselle, je ne l'oublierai pas. *(Ces deux par la petite porte masquée, à gauche.)*

SCÈNE III

JEANNE, SMOLOFF.

SMOLOFF, entrant et s'asseyant.

Daignez, madame la comtesse, excuser cette visite un peu bien matinale. J'aurais dû, peut-être, respecter davantage le repos d'une noble voyageuse ; mais je n'ai pas voulu être des derniers à vous présenter mes hommages, et j'espère que mon empressement me fera pardonner mon impertinence.

JEANNE.

Je vous remercie de cette attention, monsieur le baron ; c'est avec plaisir que je vous vois.

Vous avez fait un bon voyage ?
 JEANNE.
 En chemin de fer on a toujours fait bon voyage, quand on arrive.

LE BARON.

El comment va le prince Boris ?

JEANNE.

Très-bien; il m'a chargée de vous transmettre ses compliments les plus affectueux.

SMOLOFF.

Son Excellence est deux fois bonne de s'être souvenue de son très-humble et très-dévoué serviteur, et d'avoir choisi pour interprète de ce gracieux souvenir une messagère plus gracieuse encore.

JEANNE.

Très de madrigaux, baron, si vous le voulez bien. En fait de politesse et d'esprit, on n'a pas facilement le dernier avec vous; et, pour ma part, je serais certaine, à ce jeu, de me trouver toujours battue. — (Smoloff secoue la tête avec un sourire amer.) Parlons affaires. (Elle s'assied près du gynécée, pendant que Smoloff dépose son chapeau sur une chaise, au fond.)

SMOLOFF, venant s'asseoir à côté de Jeanne.
 Madame la comtesse, je suis tout à vos ordres.

JEANNE.

Vous devez avoir reçu de Son Excellence une lettre qui vous avertissait de ma prochaine arrivée ?

SMOLOFF.

Oui, madame la comtesse, et j'ai immédiatement prévenu nos compatriotes, qui se tiendront pour bien avertis.

JEANNE.

Et vous croyez que je n'ai à redouter aucune médisance ?

SMOLOFF.

Toute médisance sur votre compte, madame, ne pourrait être qu'une calomnie.

JEANNE.

Calomnie ou médisance, vraie ou fausse, toute accusation, vous le savez, porte coup plus ou moins, et j'ai des ennemis.

SMOLOFF.

Des envieux.

JEANNE.

Quel que soit le motif de la haine qu'on nous porte, il faut en prévoir, et, s'il se peut, en prévenir les effets. Il y a dans mon existence des faits susceptibles d'une interprétation défavorable.

SMOLOFF.

Comme dans toutes les existences, madame la comtesse; il n'est pas de vie si pure qui ne donne prise à la malice des hommes.

JEANNE.

Et des femmes surteut.

SMOLOFF.

Soyez tranquille, je me porte fort pour mes compatriotes de tout rang et de tout sexe. Beaucoup sont vos amis, tous respectent pour Son Excellence la plus haute considération; vous pouvez compter sur la bienveillance du plus grand nombre et sur la discrétion de tous.

JEANNE.

Merci.

SMOLOFF.

Mais vos gens ?

JEANNE.

Mes gens ?

SMOLOFF.

En êtes-vous sûre ?

JEANNE.

En arrivant à Berlin, j'ai renvoyé à Pétersbourg mes domestiques russes, et j'ai pris à mon service, pour m'accompagner en route, une femme de chambre allemande, qui ne sait ni un mot de russe ni un mot de français. Elle n'a donc rien entendu là-bas, et ne pouvait rien dire ici; cependant, le jour même de mon arrivée à Paris, j'ai renvoyé à Berlin. Mes domestiques français ne connaissent, et ne peuvent connaître de moi, que mon titre et mon nom.

SMOLOFF.

A merveille, madame la comtesse; voilà des mesures de précaution admirablement ajustées, et vous pourriez donner aux plus habiles des leçons de prudence.

JEANNE.

Quand il s'agit de ma fille !

SMOLOFF.

Une personne accomplie, madame, comme sa mère.

JEANNE.

Vous la connaissez, baron ?

SMOLOFF.

J'ai eu l'honneur de la voir quelquefois chez madame la marquise de Souverette, et jamais sans admiration.

JEANNE.

La marquise de Souverette ? N'est-ce pas une parente du comte de Ploagastel ?

SMOLOFF.

Oui, madame, c'est la sœur du défunt comte et la tante du comte actuel.

JEANNE.

Avez-vous connu le père ?

SMOLOFF.

Beaucoup. C'était un homme de grande naissance et de grandes manières.

JEANNE.

Et la caractère ?

SMOLOFF.

A l'avant. Un vrai chevalier, un preux des anciens temps, brave, loyal, généreux, magnifique, et, pour son malheur, plus soucieux d'honneur que de fortune. Aussi est-il mort à peu près ruiné, ne laissant guère à son fils qu'un grand nom difficile à porter.

JEANNE.

Et le fils, comment soutient-il ce lourd et glorieux héritage ?

SMOLOFF.

Aussi bien que gentilhomme sans argent est jamais soutenu un blason sans tache.

JEANNE.

Ah ! je vous remercie de ces renseignements.

SMOLOFF.

En donne, comme j'en prends, volontiers.

JEANNE.

Si, de son côté, monsieur le comte de Ploagastel venait, par hasard, à vous demander quelques informations sur moi et sur ma famille ?

SMOLOFF.

Je lui répondrais, madame la comtesse, de façon à le contenter et à vous satisfaire. Vous pouvez compter sur tout mon dévouement.

JEANNE, se levant.

Et vous, baron, sur toute ma reconnaissance. (Elle tend la main à Smoloff, qui la baise avec une courtoisie galante.) Ne puis-je rien faire pour vous ? (Elle passe à gauche.)

SMOLOFF.

Quoi de plus ?

JEANNE.

J'aime à payer mes dettes, baron, et je vous en voudrais beaucoup, je vous en avertis, de ne pas trouver un service à me demander.

SMOLOFF.

Puisque vous voulez absolument m'obliger davantage et quand même, je sollicite de votre bienveillance, pour vous obéir, une légère faveur.

JEANNE.

A la bonne heure ! De quoi s'agit-il ?

SMOLOFF.

De vous présenter quelqu'un.

JEANNE.

De vos amis ?

SMOLOFF.

Si l'on veut; un de ces amis dont on dit : c'est un de mes amis, que l'on ne connaît guère, et qu'on n'aime pas du tout.

JEANNE.

Quel intérêt avez-vous alors à me le présenter ?

SMOLOFF.

L'intérêt de notre sécurité à tous. Vous vous rappelez cette Guelte-de-lion, jadis ouverte nuit et jour, à Venise, pour recevoir les dénonciations ? Eh bien, nous en avons aujourd'hui, à Paris, plus que l'équivalent. Car ce n'est plus seulement à un Conseil des Dix que nous avons affaire, mais à un corps bien autrement nombreux et redoutable, à ce tyran collectif qu'on appelle le monde. Insatiable quand même, le monde nous envoie millions de têtes ne cesse de crier famine. Obligés par contrat de lui fournir sa pâture quotidienne, les journaux font ressource de tout. Dans le silence des grands événements, ils donnent la parole aux petits historiens des petites histoires. Mais où trouver du nouveau ? On s'adresse à certains écrivains, spécialement dressés à cette besogne : ce sont les maraudeurs de la presse. Vite, ils se mettent en campagne, dans la ville, et rôdent de tous côtés, interrogeant, fouillant, capotant, collant l'oreille aux portes des salons, regardant par le tron des serrures, pour surprendre un mystère, un secret, quelque chose d'incroyable. Un vrai chamo aux nouvelles ! Le maraudeur, bien entendu, se part dans le bûin, comme

le linier dans la curée. Mais ce n'est point assez. Vaniteux autant qu'avidés, limiers et mordeurs ne se contentent pas de l'os ou du gîteau qu'on leur jette : il leur faut des carcasses. Ils aiment la porcelaine dorée, les tapis, et s'installent carrément au milieu du foyer. Faites-leur bonne mine, ou gare aux dents ! Ces messieurs exigent la familiarité en guise de considération. Ils veulent qu'on les flatte, qu'on les présente, et, qui pis est, qu'on les supporte ; et, quoiqu'ils soient insupportables, nous les supportons, parce qu'ils sont dangereux. Voilà, madame, en deux mots, l'histoire de mon présent, et les motifs de la présentation.

JEANNE.

Comment s'appelle-t-il ?

SMOLOFF.

Il s'appelle lui-même le marquis de Laverdus.

JEANNE.

Et comment l'appelle-t-on ?

SMOLOFF.

Ses amis l'appellent Arthur, les indifférents Laverdus ; ses ennemis et ses flatteurs turquo.

JEANNE.

Mais enfin, comment doit-on l'appeler ?

SMOLOFF.

Selon la disposition où l'on est, et les circonstances où l'on se trouve.

JEANNE.

Ne diriez-vous au moins s'il a droit au titre qu'il prend ?

SMOLOFF.

Où, et non : chacun s'adjuge, en France, le titre qui lui plaît. Mais, à ce que je puis supposer, le marquis de Laverdus est une de ces seigneuries fantaisiques dont il faut chercher les terres en Gascogne et les châteaux en Espagne.

Existence problématique, en somme, et personnage suspect.

SMOLOFF.

En aucune façon. C'est un homme comme il faut, comme il en faut du moins, puisqu'il y en a beaucoup ; toujours habillé à la dernière mode, irréprochable sous le rapport des gants blancs et des bottes vernies, dansant bien, causant mieux, jouant gros jeu, sans tricher ! car il perd plus qu'il ne gagne ; un homme enfin que l'on reçoit dans les meilleures maisons, et que vous pouvez recevoir sans inconvénient.

JEANNE.

Je le recevrai donc, sous votre garantie.

SMOLOFF.

Je vous remercie de votre confiance, madame la comtesse ; et je me lôte de la justifier par un dernier renseignement, le plus important de tous. Monsieur de Laverdus est affecté d'une manie, d'ailleurs très-répandue.

JEANNE.

Laquelle ?

SMOLOFF.

Celle des riches mariages.

JEANNE.

Oh ! s'il n'a que celle-là !

SMOLOFF.

Cela ne vous inquiète guère ?

JEANNE.

Il peut venir tant qu'il voudra.

SMOLOFF.

Il viendra trop tard ?

JEANNE.

Bien, vous êtes bien fin ; mais je suis femme ; et, si j'avais un secret, je saurais le garder. (Smoloff s'incline en souriant.)

SCÈNE IV

LES MÈRES, CÉCILE.

CÉCILE, se levant toute joyeuse.

Le voilà, maman, c'est lui !

SMOLOFF, à part.

Qui donc ?

JEANNE.

Eh bien ? ma fille ! (Elle montre Smoloff à Cécile.)

CÉCILE, faisant le révérence.

Monsieur le baron Smoloff !

SMOLOFF.

Je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir reconnu.

JEANNE.

Ma fille n'aurait garde, monsieur le baron, d'oublier un homme de votre mérite. Elle sera, comme moi, toujours heureuse de vous revoir. (Elle lui fait un salut de congé.)

SMOLOFF, à part.

C'est un renvoi poli.

ET ANNE, à part.

Il ne s'en ira donc pas ?

SMOLOFF, à part, faisant semblant de chercher son chapeau. Je voudrais pourtant bien savoir avant de m'en aller...

JEANNE.

Que cherchez-vous, monsieur le baron ?

SMOLOFF.

Mon chapeau.

JEANNE, le lui montrant, avec ironie.

Le voilà !

SMOLOFF, le prenant, avec un peu de dépit.

Merci.

SCÈNE V

LES MÈRES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame la comtesse veut-elle recevoir monsieur le comte de Ploignotel ?

JEANNE.

Certainement. (Le Valet de chambre sort à droite.)

CÉCILE, entrant et tout halet.

Je ne m'étais pas trompée.

SMOLOFF, à part.

Ni moi non plus.

JEANNE.

Il me semble, baron, qu'en ce moment... vous maraudes.

SMOLOFF.

Pour mon compte, madame, et je suis moins curieux encore que discret. J'ai l'honneur de vous présenter mes respectueux hommages. (Il sort à gauche.)

SCÈNE VI

JEANNE, CÉCILE.

JEANNE, frappée d'effroi de la main le front de Cécile.

Tête folle !

CÉCILE, étonnée.

Qu'ai-je fait ?

JEANNE.

Dire de ces choses-là tout haut, devant un étranger !

CÉCILE.

Qu'ai-je dit ?

JEANNE.

Que tu aimais le comte de Ploignotel.

CÉCILE.

Comment l'aurais-je dit, puisque je n'en sais rien moi-même ?

JEANNE.

Tu ne te dois pas de laisser deviner que tu avais du plaisir à le voir.

CÉCILE.

Pourquoi l'aurais-je caché, puisque c'est vrai ?

JEANNE.

Ne connais-tu pas le proverbe ? Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

CÉCILE.

Il faut donc mentir quelquefois ?

JEANNE.

Oh ! jamais.

CÉCILE.

Que faire alors ?

JEANNE, après un moment de réflexion.

Ce que tu fais, chère enfant : dire la vérité toujours et partout. Décidément ta folie vaut mieux que notre sagesse. Va ! marche droit dans ta loyauté ; garde cette noble confiance des âmes jeunes et pures ; reste franche et sincère le plus longtemps que tu pourras. Le monde l'apprendra toujours avec toi la prudence et la dissimulation.

SCÈNE VII

JEANNE, CÉCILE, RÉGIS.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur le comte de Ploignotel. (Il se retire après avoir frappé une cloche.)

RÉGIS.

Madame la comtesse, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous sans avoir l'honneur de vous être personnellement connu ; et je vous suis d'autant plus reconnaissant d'avoir bien voulu me recevoir.

JEANNE.

Monsieur le comte, le neveu de madame la marquise de Sauveterre, qui a eu tant de bonté pour ma fille, ne pouvait

être un inconnu pour moi; et, quoique j'aie aujourd'hui pour la première fois le plaisir de vous voir, j'accueille en vous un ami déjà ancien.

RÉGIE.

Vous me comblez, madame la comtesse.

JEANNE.

Asseyez-vous, je vous prie, et causons. (Elle s'assied sur le canapé. Régie prend le chapeau que Jeanne lui a déposé de la main; Cécile reste debout, appuyée sur le dossier du canapé.)

RÉGIE.

L'objet de ma visite, et je dirais son excuse, si j'avais encore besoin d'excuser une démarche désormais agréée par votre indulgence, c'était d'apporter moi-même une lettre que je suis chargée de remettre en mains propres.

JEANNE.

De qui?

RÉGIE, lui présentant une lettre.

De ma sœur.

JEANNE.

Pour ma fille, je suppose?

RÉGIE.

Oui, madame, et c'est pour cela que je vous la remets.

JEANNE, prenant la lettre et la trouvant à l'adresse de Cécile.

Sachant de qui elle vient, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de savoir ce qu'elle contient. (Cécile entre et parcourt rapidement la lettre du regard.)

RÉGIE.

Je vous remercie, madame la comtesse, pour ma sœur et pour moi, d'une confiance qui nous honore tous deux.

CÉCILE, tenant tout bas.

Ma chère Cécile, c'est à ma meilleure amie....

JEANNE, s'interrompant.

Quoi! sans demander permission?

CÉCILE.

A qui?

JEANNE.

A monsieur le comte d'abord, à moi ensuite.

CÉCILE.

Puisque monsieur le comte m'a apporté la lettre, et que tu me l'as remise, j'ai cru que je pourrais la lire.

RÉGIE.

Sans doute.

JEANNE.

Mais pas tout haut, du moins.

CÉCILE.

J'ai cru vous faire plaisir à tous les deux en vous lisant une lettre de ma bonne amie. Elle écrit si bien! Mais si vous ne voulez pas l'entendre, je ne la lirai pas. Vous y perdrez plus que moi. (Elle tourne doucement la lettre, et remonte vers la font.)

JEANNE.

Voyez-vous la mauvaise tête?

RÉGIE.

Je vous prie, madame la comtesse, de vouloir bien permettre à mademoiselle de continuer.

JEANNE.

Monsieur le comte, vous gâchez cette petite fille.

CÉCILE, se levant vers Jeanne.

Et toi donc!

JEANNE, se levant.

Allons, continue.

CÉCILE, debout, entre Jeanne et Régie.

Je recommence. (Elle reprend sa lecture.) Ma chère Cécile, c'est à ma meilleure amie qu'on doit la première nouvelle de son bonheur, c'est-à-dire de son mariage... (S'interrompant.) Il paraît que c'est la même chose.

RÉGIE.

Pour elle, au moins.

CÉCILE, levant.

Je m'empresse donc de l'annoncer que j'épouse mon cousin. Je n'ai pas besoin de le dire son éloge à je l'aime, c'est tout dire. Je suis d'autant plus heureuse, que je désire, j'étais de l'être jamais. Comme mon cousin n'est pas riche, mes parents ne lui auraient pas permis d'épouser une fille si pauvre; et tout était rompu, si mon frère n'eût doublé sa dot...

RÉGIE, se levant et s'interrompant avec vivacité.

Je vous demande pardon, mesdames, d'une inconvenance bien involontaire. J'ignorais le contenu de cette lettre.

CÉCILE.

Raison de plus, monsieur, pour que je vous en donne connaissance. (Elle se met à lire le contenu de sa lettre.)

RÉGIE.

De grâce, mademoiselle!

JEANNE.

Je vous en prie à mon tour, monsieur le comte, permettez

à ma fille de continuer. (Régie se remet d'un air grave et com-
mencé.)

CÉCILE, se levant et se levant.

« Si mon frère n'eût doublé ma dot, en m'abandonnant sa part de l'héritage maternel, toi qui le connais, n'apprendrais-tu sans étonnement ce généreux sacrifice... » (S'interrompant et se levant.) Elle a raison, cela ne m'étonne pas du tout.

RÉGIE.

En vérité, mademoiselle, j'en veux à ma sœur de son indiscretion et de mon embarras.

JEANNE.

Pourquoi donc, monsieur le comte? Il faut subir les conséquences de ses bonnes actions.

CÉCILE.

Il faut avoir le courage de son opinion. (Se levant et se levant.) « Généreux sacrifice... » Ainsi madame que d'indifférence, il m'avait fait promettre de m'en rien dire à personne. Mais je n'ai qu'un moyen de m'acquiescer, c'est de lui manquer de parole, et je me dépêche de bavarder par reconnaissance. Je suis certaine, d'ailleurs, de te faire plaisir en te racontant... tant... » (Elle bavarde en même temps la sœur et les deux, et s'arrête soudain.)

RÉGIE, avec une voix haletante.

Eh bien, mademoiselle, vous ne continuez pas?

CÉCILE, s'interrompant, d'une voix troublée.

Il n'y a plus rien d'intéressant... pour vous, monsieur le comte. Votre sœur nous invite, ma mère et moi, à assister à son mariage.

JEANNE, vivement.

Nous irons.

CÉCILE.

Quel bonheur!

JEANNE.

Donne-moi cette lettre, Cécile.

CÉCILE, remettant la lettre à sa mère.

La voilà, maman.

JEANNE, se levant.

J'y vais répondre moi-même, sur-le-champ. (Régie se lève également et regarde sa chaise comme la comtesse du fond.) L'espère, mademoiselle le comte, que vous voudrez bien vous charger de ma réponse.

RÉGIE.

Avec plaisir. (Jeanne sort par la porte principale de gauche, au deuxième plan. Cécile se dirige tout doucement vers la droite.)

SCÈNE VIII

CÉCILE, RÉGIE.

RÉGIE.

Mademoiselle, je suis heureux de me trouver un moment seul avec vous.

CÉCILE, embarrassée.

Pourquoi?

RÉGIE.

Pour vous faire mes adieux.

CÉCILE.

Vous partez?

RÉGIE.

Aussitôt après le mariage de ma sœur.

CÉCILE.

Pour longtemps?

RÉGIE.

Pour toujours.

CÉCILE, priant.

Pour toujours! (Elle se lève et se lève tout bas, près de la porte.)

RÉGIE.

Je vais m'établir aux États-Unis d'Amérique.

CÉCILE.

Quitter la France!

RÉGIE.

Il le faut.

CÉCILE.

Absolument?

RÉGIE.

Hé! mademoiselle, croyez-vous que j'abandonnerais volontairement le pays dont la langue parle à mon esprit, dont les souvenirs font battre mon cœur? Oh! non: ce n'est pas sans de poignants regrets que je prendrai le chemin de l'exil; ce n'est pas sans verser des larmes bien amères que mes yeux verront fuir à l'horizon cette terre où reposent les cendres de mes aïeux, où est mort mon père, où je suis né moi-même, où vit ma sœur, où vivra bon de moi, à jamais loin de moi, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai aimé dans ce monde.

CÉCILE.

Mais qui vous oblige à partir?

Ma pauvreté.

Il ne vous reste rien ?

PRESQUE rien. Mon père, ancien officier de la garde royale, avait donné sa démission à la révolution de 1830. Les instances les plus bienveillantes n'avaient pu changer une résolution dictée par l'honneur. Retiré dans ses terres, il se consolait de l'isolement par l'hospitalité et du malheur par la charité. Magnanime et magnétique, il donnait sans compter, écoutant les inspirations de son cœur sans calculer les ressources de sa fortune. Une seule personne aurait eu le droit, en même temps que le pouvoir, de modérer les élaus d'une générosité peut-être excessive, mais une mort prématurée avait enlevé ma mère à notre tendresse, et la ruine entra dans la maison, désormais privée de son sage gardien.

MAIS vous-même, ne pouviez-vous sauver, par de respectueuses renoutrances, une fortune qui devait un jour vous appartenir ?

Un fils n'a, vis-à-vis de son père, que des devoirs et point de droits. Que réclamer à qui vous a donné la vie ? Non unique souci, ma seule ambition, c'était de lui cacher à lui-même son appauvrissement continu, et de satisfaire à ses besoins de grandeur.

Comment avez-vous fait ?

Élevé à la campagne, je m'étais familiarisé de bonne heure avec les détails de l'agriculture et les soins de l'économie domestique. Je pris en main l'exploitation des terres et les affaires de la famille. Un ordre sévère augmenta les revenus, tout en diminuant les dépenses ; et je réussis à retarder une ruine que je ne pouvais empêcher. Les dernières années de mon père ne furent empoisonnées d'aucun regret ni d'aucune inquiétude. Il mourut tranquille, se croyant riche.

Et maintenant ?

Il faut que je travaille pour vivre.

Vous ?

Oh ! ne me plaignez pas, mademoiselle. Le travail est la gloire et la vertu de ce temps, comme la guerre le fut des temps passés. Je suis de mon siècle, et je travaillerai de bon cœur.

Pourquoi ne pas travailler en France ?

Qu'y faire ? De commerce ? Soit préjugé de famille, soit antipathie naturelle, je répugne au trafic.

Prenez une place.

J'ai l'habitude et le goût de l'indépendance.

Que ferez-vous donc ?

De l'agriculture. C'est la seule industrie que je connaisse, la seule que j'aime. Pour un Breton, labourer n'est pas déchoir. Laboureur et soldat, ce sont les deux métiers du gentilhomme pauvre. Mes ancêtres ont plus d'une fois cultivé leur champ l'épée au côté ; je ferai comme eux. Colon aventureux, dans une terre nouvelle, je m'enrichirai bientôt la charrue sur le dos ; et, ne pouvant plus être grand seigneur en France, j'en viendrai citoyen libre dans les deserts de l'Amérique.

Quoi ? vous ne craignez pas la solitude ?

La solitude ? non : je n'aime pas le monde. L'isolement ? oui : je me sentais fait pour la vie de famille.

Eh bien ?

Mais j'eusse vécu ici, comme je vivrai là-bas, seul.

Pourquoi ?

Excepté ma sœur, que d'autres affections vont bientôt absorber tout entière, personne ne m'aime.

CECILE, avec tristesse.

Ah ! Régis !

RÉGIS, vivement.

Cécile, que voulez-vous dire ?

CECILE, se contenant.

Je voulais dire, monsieur le comte, que, lorsqu'un ne se croit aimé de personne, c'est qu'on n'aime personne. (Je m'en vais lui la porte précipité de gauche et se met à frotter avec attention.)

RÉGIS.

Vous vous trompez, mademoiselle : il y a quelqu'un, il y a une jeune fille charmante, à qui j'ai donné mon cœur, à qui j'aurais voulu consacrer ma vie.

CECILE, vivement.

Pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

RÉGIS.

Parce que je suis pauvre.

CECILE, vivement.

Ah ! croyez-vous que le mariage soit pour elle une question d'argent ? Elle serait indigne de votre amour si elle était capable d'une pareille bassesse.

RÉGIS.

Non : je la suis aussi bonne que belle, généreuse autant que riche ; mais les parents ont d'autres idées, d'autres devoirs, que leurs enfants.

CECILE, avec élan.

Ah ! vous ne connaissez pas ma mère !

RÉGIS.

Cécile, Cécile, que me dites-vous ?

SCÈNE IX

LES MÈRES, JEANNE.

JEANNE, s'avançant au milieu de la scène.

La vérité. (Elle jette un coup d'œil sur Cécile et se jette dans les bras de sa mère.)

Quoi ? madame, vous avez entendu ?

JEANNE, l'interrompant.

Pardonnez cette indiscretion à la sollicitude d'une mère.

RÉGIS.

C'est à moi, madame la comtesse, de vous demander pardon de ma témérité.

JEANNE.

Vous n'avez été que sincère, et je vous en remercie. Votre franchise me dispense de tout dévouement et me permet de parler librement. Ma fille vous aime... et vous l'aimez ?

RÉGIS, vivement.

De toute mon âme.

JEANNE.

Aimez-vous donc toujours.

CECILE, se jetant au cou de sa mère.

Ah ! maman, comme je le connais, moi !

RÉGIS.

En vérité, madame la comtesse, vous me donneriez votre fille, à moi qui n'ai rien fait pour la mériter ; à moi, dont vous ne savez rien, si ce n'est que je suis pauvre ?

JEANNE.

C'est parce que je vous connais, monseigneur le comte, que je vous choisis. Flanerie ma famille en y faisant entrer un homme dont la vertu égale la noblesse. Quant au reste, ma fille est assez riche pour grandir un mari selon son cœur, sans se préoccuper de la fortune. J'ai deux millions et je les lui donne.

CECILE.

Et toi ?

JEANNE.

Moi ?

CECILE.

Tu ne te réserves donc rien ?

JEANNE.

Un coin dans ta maison, une place dans ton cœur.

CECILE.

La meilleure, toujours !

JEANNE.

Je t'aime pour toi, chère enfant, non pour moi ; et je ne demande que la seconde.

CECILE, se jetant sur le bras de sa mère.

Non : la moitié de la première.

RÉGIS.

Et monsieur le comte Rovenkine ?

JEANNE, avec une certaine inquiétude.

Eh bien ?

RÉGIS.

Rajugera-t-il, comme vous, malade, consentir à ce mariage disproportionné ?

J'en réponds.

JEANNE.

Ah! je puis donc partir tranquille.

RÉGIS.

Partir maintenant?

CÉCILE, étonnée.

Pour la Russie.

RÉGIS, consterné.

Pour la Russie?

JEANNE, avec effroi.

C'est bien le moins que j'aie sollicité en personne le consentement que vous voulez bien me faire espérer.

RÉGIS.

Non. Ce voyage est inutile, monsieur le comte : il suffit que vous me remettiez une demande écrite, que je me charge de transmettre (sans un service officieux) en l'apostolant.

JEANNE, vivement.

Je vous demande pardon de mon insistance, madame la comtesse; mais je ne comprendrais pas qu'un père donnât sa fille à un homme qu'il ne connaît pas.

RÉGIS, se remuant.

Aussi ne serez-vous pas longtemps un inconnu pour monsieur le comte Rovenkin.

JEANNE.

Mon père va venir, maman?

CÉCILE.

Avant un mois, j'espère, tu l'auras embrassé.

JEANNE, à Cécile.

Tous les bonheurs à la fois!

CÉCILE.

Ah! madame, comment vous témoigner ma reconnaissance?

RÉGIS.

Rendez ma fille heureuse, monsieur, et c'est moi qui serai votre obligé.

JEANNE.

A ce compte, du moins, j'ai la certitude de m'acquiescer.

RÉGIS.

Et cette demande, quand la ferez-vous?

CÉCILE.

Tout de suite. (Je remets à son père.)

RÉGIS.

Et vous reviendrez bientôt?

CÉCILE.

Certes! Je ne veux perdre ni un jour, ni un instant de bonheur. (Il salue au sort.)

RÉGIS.

En-to contente?

JEANNE.

Ah! maman, je l'adore.

CÉCILE.

SCÈNE X

JEANNE, CÉCILE, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant à droite.

Madame la comtesse, il y a là une femme qui demande instantanément à vous parler.

JEANNE.

Qui est-ce?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne sais pas, madame la comtesse; ça a l'air d'une marchande.

JEANNE.

Faites entrer. (Le Valet de chambre sort à droite. — A Cécile qui s'approche.) Tu me quittes?

CÉCILE.

J'ai besoin de rêver seule à mon bonheur. (Elle sort à gauche par la petite porte opposée.)

SCÈNE XI

JEANNE, ROSE.

ROSE, entrant par la fond, avec un carton sous le bras. Votre servante, madame la comtesse.

JEANNE, l'apercevant sur le rampart, sans regarder Rose. Bonjour, madame, que désirez-vous?

ROSE, d'une voix humble et dévouée.

Je demande pardon à madame la comtesse d'avoir osé me présenter chez elle sans recommandation; mais, si madame la comtesse veut bien prendre la peine de s'informer, j'espère qu'on lui donnera sur mon compte des renseignements satisfaisants. Comme je connais la Russie...

JEANNE, se remuant pour regarder Rose.

Vous y êtes allée?

ROSE.

Fy ai passé quatre ans.

JEANNE.

Ab!

ROSE.

Ça fait que je connais aussi le point des dames russes.

JEANNE, se penchant à première position, à part.

Il me semble avoir déjà vu cette figure.

ROSE.

C'est moi qui fournis à celles qui viennent à Paris les articles de toilette, haute fantaisie, tels que broderies, dentelles, cachemires, etc.; le tout de confiance et à des prix doux.

JEANNE, préoccupée.

Je vous remercie, madame; je n'ai besoin de rien pour le moment.

ROSE.

Je me recommande aux bontés de madame la comtesse : je suis mère de famille et j'ai besoin de travailler.

JEANNE.

S'il me fallait quelque chose plus tard, madame, j'irais chez vous. Laissez-moi votre adresse.

ROSE, lui remettant une carte imprimée.

La voilà. (Jeune prêt le carton.) Si, en attendant, madame la comtesse daignait jeter les yeux sur ces broderies.

JEANNE, regardant la carte; à part, avec abat.

Rose Marquis!

ROSE.

C'est mon nom, madame la comtesse, pour vous servir.

JEANNE, palissant et décolorant le bleu; à part.

Ah! mon Dieu!

ROSE, avec les apparences de l'indifférence.

Qu'avez-vous, madame la comtesse?

JEANNE, se remuant.

Moi! rien.

ROSE, regardant Jeanne d'un air stupéfait.

Ah! mon Dieu! (Elle laisse tomber son carton à terre.)

JEANNE, se levant, avec un mélange d'étonnement (ind et d'épouvante réelle). Qu'est-ce donc?

ROSE, levant son front et regardant ardemment.

Jeanne! Jeanne Lambert!

JEANNE, étonnée.

Comtesse Rovenkin!

ROSE, avec étonnement.

Depuis quand?

JEANNE, posant à droite.

Que vous importe?

ROSE.

Oh! ce n'est pas bien, madame la comtesse, de faire la fière avec une ancienne amie.

JEANNE, s'éloignant.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

ROSE.

Comment, Jeanne, tu ne me reconnais pas?

JEANNE, s'éloignant toujours.

Je ne vous ai jamais vue.

ROSE.

Tu ne reconnais pas Rose Marquis, ta camarade d'atelier? Moi, j'ai meilleure mémoire : je t'ai reconnue tout de suite. C'est vrai que tu es toujours belle et encore jeune, (Elle avance son visage, qu'elle pose sur le camp.) tandis que moi, plus âgée de dix ans, je suis déjà vieille et fanée. C'est que j'ai eu bien de la peine, depuis. (Elle s'assied tristement et se penche sur le camp.) On est bien ici! (à part) Je me rappelle mon bon temps passé et trépassé. Ils ont beau dire que Paris c'est l'enfer des amoureux et le paradis des femmes; moi, je dis que c'est la même chose pour tous les deux. On commence au Champ de Mars ou aux Champs-Élysées; on finit à Bicêtre ou à Montfoucault. Ah! j'ai eu bien tort de quitter la Russie. Voilà un pays! Pen de concurrence, des bénéfices superbes, et une belle retraite après dix ans de service, quand on ne fait pas un beau mariage, comme toi.

JEANNE, saute à droite, se cachant le visage dans les mains. Oh! mon Dieu! quelle bonté!

ROSE.

C'est tout de même pas gentil à toi, de n'avoir pas voulu reconnaître une ancienne amie, à qui tu dois ta fortune.

JEANNE.

Je vous dois quelque chose, moi?

ROSE, qui s'est levée.

C'est peut-être pas moi qui t'ai lancée dans le monde? Sans moi, sans mes bons conseils, tu serais encore dans ton coin, à gagner mille francs par année, en travaillant quinze heures par jour, y compris le nuit.

JEANNE.

Mât à Dieu!

ROSE.

Ca ne te va donc pas d'être comtesse, avec des domestiques en livrée, et magnifiquement logée? Rien du livrai, rien que ça! Cet appartement-là doit bien te coûter deux mille francs par mois, tout meublé, dans ce quartier-ci! pas vrai? Sans compter la voiture et les domestiques, et les dîners fins tous les jours! Tu fais à de ces misères-là, toi? Si ça t'ennuie, nous pouvons changer.

JEANNE.

J'aurais vécu et je serais morte honnête, comme ma mère.

ROSE.

Ne dis donc pas de bêtises, et coupons plutôt de bonne amitié, comme jadis au magasin, si tu veux bien me faire l'honneur de me reconnaître tout à fait, madame la comtesse. (Une fois à Jeanne une référence louche.)

JEANNE.

Pardonne-moi, Rose, de l'avoir méconnue... un instant.

ROSE, prenant ses choses et s'avançant à côté de Jeanne.
Ça se comprend. Nous ressemblons aux repris de justice, nous autres reprises de vertu : une fois sortis du bagne, nous n'avons pas à retrouver nos camarades de boulot. Ou a peur de se compromettre en avouant de mauvaises connaissances.

JEANNE.

Ce n'est pas pour moi, je méprise trop le monde pour la craindre.

ROSE.

Tu as bien raison; et comme je le mépriserais, moi aussi, le monde, si je n'en avais pas besoin!

JEANNE.

Mais j'ai une fille.

ROSE.

Est-elle jolie?

JEANNE.

Une merveille de grâce et de beauté, un sage d'innocence et de candeur.

ROSE.

Tu ne l'as donc pas mise en pension?

JEANNE.

Je l'ai fait élever dans une maison religieuse, où son éducation a été l'objet des soins les plus soignés.

ROSE.

Tu veux en faire une honnête femme?

JEANNE.

C'est ma seule ambition. Je veux que la vertu de la fille rachète un jour les égarements de la mère.

ROSE.

Ma foi! tu fais bien de satisfaire cette envie-là. La vertu, ça fait bien dans une maison : un est bien aise de s'en passer la fantasia dans quelque un de sa famille; surtout quand on s'est vu méprisée toute sa vie, ça ferait tant de plaisir de se voir, sur ses vieux jours, considérée dans la personne de ses enfants! Moi aussi, tu ne le croirais pas? eh bien! pourtant, c'est vrai; j'ai eu cette ambition-là, et tout ce que j'avais y a passé. Voilà pourquoi tu me vois obligée de travailler maintenant, pour gagner mon pain.

JEANNE.

Te as une fille aussi?

ROSE.

Non, un fils.

JEANNE, se rapprochant de Rose.

Quel bonheur!

ROSE.

Ah! mon Dieu! non. Je ne suis pas heureuse, va, ma pauvre Jeanne. (Elle se met à pleurer.)

JEANNE.

Comte-moi tes chagrins : on s'entend si bien entre mères! Qu'est-ce qui t'afflige? (Rose secoue la tête sans répondre.) Est-ce qu'il serait infirme?

ROSE.

Non, Dieu merci! C'est un homme superbe, et bien élevé, dame!

JEANNE.

Mais il est malade?

ROSE.

Non.

JEANNE.

Quoi donc? Il est peut-être allé loin d'ici, bien loin, pour faire fortune? En Amérique?

ROSE.

Non, il est à Paris.

JEANNE.

Soldat, sans doute? Il sera tombé à la conscription. Si ce n'est que cela, rassure-toi : je te rendrai ton fils. Nous lui achèterons un remplaçant.

ROSE, secouant la main de Jeanne.

Merci, Jeanne. Tu viens de me dire une bonne parole, et je n'y suis pas habitué. Nous autres, pauvres femmes galantes, on nous courrait beaucoup tant que nous sommes jeunes, mais on ne nous aime jamais. Et, pourtant, nous avons un cœur valet, pas vrai? Nous avons eu tant besoin d'affection que les autres, et bien plus encore, pour nous faire oublier le reste.

JEANNE.

Tout ce que je pourrai faire pour te soulager, Rose, je le ferai, sois-en sûre. Ouvre-moi ton cœur en toute confiance.

ROSE, délaissant.

Veux-tu que je te dise? Il ne m'aime pas.

JEANNE.

Que dis-tu là? C'est impossible. Un fils ne peut aimer sa mère!

ROSE.

Il rougit de moi. (Une pause.) Il m'évite : il y a trois mois que je ne l'ai vu.

JEANNE.

Il ne vient donc pas chez toi?

ROSE.

Jamais; il aurait peur d'être vu.

JEANNE.

Mais alors, pourquoi ne vas-tu pas chez lui?

ROSE.

Il ne veut pas. Il craint qu'on me reconnaisse et qu'on lui dise un jour : Qui est cette femme, et que fait-elle ici?

JEANNE.

Tu as dû bien souffrir.

ROSE.

Oh! oui; j'ai été bien punie. Mais ce n'était pas à lui de me punir; pas vrai, Jeanne?

JEANNE.

C'était à lui de te consoler.

ROSE.

J'aurais tout supporté des autres : j'en ai tant supporté! Mais de lui! de mon fils! ça m'achève. (Elle se met à sangloter.)

JEANNE.

Pauvre femme!

ROSE, se levant et se dirigeant vers la porte.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour être malheureuse comme ça?

JEANNE.

Il ne faut pas te désespérer : il te reviendra tôt ou tard.

ROSE.

Oui, un peu tard, quand je serai morte.

JEANNE.

Oh!

ROSE, secouant la tête bruyamment, en se levant.

N'en parlons plus, ça fait trop de mal. Parlons plutôt de toi : es-tu mariée, puisque tu es heureuse. Conte-moi tes histoires?

JEANNE, avec une gravité feinte.

Elle tient en deux mots : je me suis mariée et j'ai élevé ma fille.

ROSE.

Mariée, avec qui?

JEANNE.

Mon nom le dit assez.

ROSE.

Comtesse Hovavkina? Tu aurais épousé?... pas possible! (Je salue.) Le comte Hovavkina? Platon Hovavkina, mon ancien adorateur? (Elle se délaie, pendant que Jeanne hausse les épaules.) Ah! ma petite Jeanne, ce n'est pas délicat de la part, d'être allée comme ça sur les brisées d'une amie. Voilà un mari que tu m'es souffié.

JEANNE.

Ah! de grâce!

ROSE, se rapprochant sur le coupé.

C'est pour rire; je ne t'en veux pas. Les absentes ont encore plus tort que les absents. Et, d'ailleurs, ce n'est pas une grande perte que j'ai faite. Ce cher Platon! stupide à jeun, ivre tous les soirs, et féroce dans ses moments lucides. Tu as dû être bien malheureuse avec cette animal-là.

JEANNE, avec contrainte.

Non.

ROSE.

Est-ce qu'il se serait corrigé par hasard, sur ses vieux jours?

JEANNE.

Oui.

ROSE.

En vérité? Alors il ne faut plus douter de rien, ni désespérer de personne... (Je salue.) de personne! (Avec courtoisie.)

Mais j'y pense : Rouvenkine n'avait pas le sou quand je l'ai quitté.

Il a fait un héritage.

Oh ! ces boyards, ont-ils de la chance ! Ils ont bien été ruinés, archi-ruinés, il leur vient toujours du bien de tous les côtés, sans qu'ils y pensent, comme à nous autres la misère. Je l'en fais bien mon compliment. Et le prince ?

Le prince ?

Oui, le prince Boris, qu'est-ce qu'il a dit ?

Rien.

C'est un homme comme il faut. Puisqu'il ne pouvait pas l'épouser, dans sa position, il a bien fait de l'en laisser épouser un autre, qui ne demandait pas mieux.

Quel supplice !

Monsieur le comte de Rouvenkine.

Pour l'amour de ma fille, Rose, je l'en supplie...

N'ait donc pas peur : on sait vivre. Et ce n'est pas moi qui compromettrai jamais une amie. (Elle met ses doigts et son nez devant son miroir.)

Merci.

J'ai de drôles de manières comme ça, en apparence ; mais au fond, vois-tu, je ne suis pas mauvaise.

SCÈNE XII

Les Mères, Régis.

Régis, entrant à droite.

Madame la comtesse, veuillez transmettre sans retard à monsieur le comte Rouvenkine cette lettre où j'ai l'honneur de lui demander la main de mademoiselle votre fille. (Il présente à Jeanne une lettre scellée de ses armoiries.)

Votre bras, mon cher comte, et allons rejoindre votre fiancée.

Je me recommande à madame la comtesse pour la fourniture de trousses.

Je ne vous oublierai pas, madame. (Son sœur.) Sois discrète, je serai reconnaissant.

Sois tranquille ; je ne dirai rien et je ne te volerais pas trop.

ACTE DEUXIÈME

Un salon richement décoré, complètement meublé. Au fond et sur les deux côtés, grandes portes à deux battants, garnies de portières en velours. À droite, dans un coin, une fenêtre garnie de rideaux rouges et de moustiquiers brodés et de grande rideaux en velours, pendants aux portières ; à gauche, correspondante à la fenêtre, une cheminée surmontée d'une glace sans tain. À travers laquelle on aperçoit une serre remplie de fleurs : sur le plateau de la cheminée, une pendule française de deux siècles, chargée de bijoux. Contre la muraille du fond, entre la fenêtre et la cheminée, deux consoles supportant par le milieu et par les extrémités une grande lampe. Au milieu du salon, une table ronde de porcelaine et d'ébène. À droite, sur le premier plan, un canapé en velours de chambre côté de la table ; un autre faisant face à la cheminée. — Une heure après midi.

SCÈNE I

LE VALET DE CHAMBRE, LA FEMME DE CHAMBRE.

(Le Valet de chambre entre rapidement par la porte du fond, se frotte à celle de droite, et se dirige vers celle de gauche en homme pressé qui cherche son mouchoir. La porte de droite s'ouvre et la femme de chambre paraît sur le seuil.)

Que voulez-vous ? Madame achève de s'habiller.

J'ai besoin de prendre les ordres de madame la comtesse. Il y a là, dans l'antichambre, un homme, un monsieur, je ne sais comment dire, une espèce de seigneur à moitié ébrié et tout couvert de fourrures jusqu'au-dessus du tête : il a l'air d'un ours.

Qu'est-ce qu'il demande ?

Je n'en sais rien : il mange la moitié de ses phrases.

Est-ce qu'il est malade ?

C'est plutôt qu'il a faim : il veut absolument déjeuner.

Déjeuner ? C'est un voyageur qui se trompe d'étape : il faut l'envoyer à la salle à manger de l'hôtel.

J'ai essayé. Mais il s'est mis à gémir terriblement en me regardant de travers.

Mais enfin qui est-il ?

Quand je lui ai demandé, il m'a répondu comme cela : Tu maître, esclava !

Elle est bonne, celle-là !

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Qu'allez-vous faire ?

Je n'en sais rien, et je viens demander les ordres de madame la comtesse.

Je vais le prévenir. Mais c'est bien drôle. (Elle sort à droite.)

Ah ! oui. Je connais le monde ; j'ai bien vu des originaux mais je n'ai jamais vu de monsieur pareil. Esclava !

SCÈNE II

LE VALET DE CHAMBRE, JEANNE.

Commandez le déjeuner, et faites entrer monsieur le comte Rouvenkine.

Monsieur le comte ?

Vite, obéissez !

Ah !... (Il sort par la gauche.)

Toujours le même ! Et pourrai-je tirer une parole raisonnable ?

SCÈNE III

JEANNE, PLATON.

Monsieur le comte Rouvenkine. (Entré par une porte latérale, essouffé, essuyant son front d'un mouchoir d'indienne, il se dirige vers la gauche, puis s'arrête, puis se dirige vers la droite.)

Benjour, monsieur le comte. (Il s'arrête et se penche sur une table de nuit ; en, toujours essouffé, fait signe au Valet de chambre de le débarrasser d'un litige de voyage. Celui-ci s'approche de la chambre, lève les botes et fait par enlever dans la figure le bonnet qu'il avait voulu de prendre. Il sort en jetant sur Platon des regards effarés.) AVEZ-VOUS fait bon voyage ?

Fatigué.

Essayez-vous. Je vous remercie de la peine que vous avez bien voulu prendre de venir jusqu'ici.

Platon.

Ukraine... Loins, bien loin !... En route, trois semaines, ouf !

Excusez-moi de vous avoir dérangé. Votre présence était nécessaire.

Pourquoi ?

Où va se marier.

Ne me regarde pas.

Elle a besoin de votre consentement.

Consens toujours.

JEANNE.
Il faudra que vous la conduisiez à l'hôtel.
PLATON.
Quand ?
JEANNE.
Le plus tôt possible, avant quinze jours.
PLATON.
Quelle heure ?
JEANNE.
Comme d'habitude, je suppose, à midi.
PLATON.
Trop tôt.
JEANNE.
Pourquoi ?
PLATON.
Malade le matin.
JEANNE.
Ce jour-là vous ferez un effort sur vous-même, et vous vous porterez bien.
PLATON.
Difficile.
JEANNE.
Je ne serai pas ingrate. Fatigues, peines, efforts, tout vous sera compté, tout vous sera payé.
PLATON, vivement.
Combien ?

JEANNE.
Écoutez. L'homme qui doit épouser ma fille porte un des noms les plus illustres de France.
PLATON.
Riche ?

JEANNE.
Ce n'est pas la question : je vous parlais d'une grande naissance, et le caractère vaut l'origine. Ce jeune homme n'a qu'un défaut, c'est de pousser peut-être la vertu trop loin. Il a le fanatisme de l'honneur. Son ombreuse loyauté s'effarouche de tout ce qui ne lui ressemble pas. S'il venait à découvrir, à soupçonner seulement dans notre famille une de ces faiblesses, un de ces vices qui n'ont jamais entaché le sien, il ferait taire son amour pour n'étonner que ses scrupules ; et, préférant l'isolement à une mésalliance, il romprait un mariage qui eût pu faire à-la fois son bonheur et celui de ma fille.
PLATON.
Embarrassant.

JEANNE.
Moins que vous ne croyez. L'affaire bien conduite touche à son terme ; il ne s'agit plus que de la laisser finir comme elle a commencé. Cela dépend de vous.
PLATON.
Comment ?

JEANNE.
Il suffit de garder une attitude convenable.
PLATON, se levant par un mouvement automatique.
Sais-je tenir.

JEANNE.
Et de mener, pendant votre séjour à Paris, une existence régulière et saine.
PLATON, avec désespoir.
L'œuf fait mal. (Il s'efforce sur le coupé.)

JEANNE, se rapprochant de Platon.
Je ne prétends pas vous faire passer brusquement d'un extrême à l'autre. Tout ce que je vous demande, et je l'exige, c'est que vous restiez dans une juste mesure.
PLATON.
Quelle mesure ?

JEANNE, s'avançant près de Platon.
Celle que je vous félicite. (Le clope tombe en cendre.) J'aurai l'œil sur vous. Nous habiterons le même appartement et nous mangerons à la même table.
PLATON, avec impatience.
Pourrai-je sortir ?

JEANNE.
Jamais sans moi.
PLATON, avec exaspération.
Quinze jours ?

JEANNE.
Qui vous rapporterait chacun...
PLATON, irrité.
Quoi ?

JEANNE.
Vous avez besoin d'argent pour vos dettes et surtout pour vos plaisirs. Eh bien ! si vous vous conduisez comme je l'exige, et comme doit se conduire un homme de votre rang et de votre éducation, à votre retour en Ukraine, je vous fais

remettre par mon bonpère, en outre de votre pension ordinaire, autant de fois mille roubles que vous aurez payé de jours à Paris.

PLATON, avec dédain.
Roublon... papier ?
JEANNE.
Roublon argent. Pour dix jours dix mille roubles argent, quarante mille francs de France. Ce sera votre cadeau de noces. Qu'en dites-vous ?

PLATON, incertain.
Dix jours, bien long !
JEANNE.
N'hésitez pas, ou je me rétracte.
PLATON, avec une indolente moue.
M'est égal.

JEANNE, vivement.
Prenez garde. Si j'ai à me plaindre de vous, comte Platon, vous n'aurez pas à vous louer de moi.
PLATON, se levant avec étonnement.
La Sibirie !

JEANNE, froidement.
Je ne précise rien. Je vous avertis seulement que je ne pardonnerais jamais à l'homme qui aurait fait le malheur de ma vie en compromettant le bonheur de ma fille. Vous avez à choisir entre ma reconnaissance ou mon ressentiment : décidez-vous.
PLATON, hésitant.
Aime mieux la reconnaissance des roubles.

JEANNE.
Tâchez de mériter l'une et de payer les autres.
PLATON.
Tâcherai. (Il se laisse retomber sur le coupé.)

SCÈNE IV

LES MÈRES, CÉCILE.

CÉCILE, sortant à gauche, avec vivacité.
Est-ce bien vrai, maman ? est-ce possible ? mon père ici !

JEANNE, montrant Platon à Cécile.
Oui, ma fille ; voilà monsieur le comte Rovenski lui-même.

CÉCILE, courant vers Platon.
Mon père ! — Ah ! mon père, mon cher père, quel bonheur de vous voir enfin ! quel bonheur de vous embrasser ! (Elle se précipite à ses pieds.)

PLATON, avec indifférence.
Bonjour, mademoiselle. (Il se repousse avec un mouvement de gêne.)
CÉCILE, désemparée, se relève.
Mademoiselle ! vous me dites : mademoiselle ! à moi, votre fille, et vous ne m'embrassez pas ? (Quelle froideur ! mon Dieu ! (Regardant sa mère.) Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil accueil ?

JEANNE, tirant Cécile dans ses bras.
Rien, ma pauvre enfant. Seulement, ton père est fatigué de son long voyage.

PLATON, avec mépris.
N'ai pas encore déjeuné d'aujourd'hui.
JEANNE.
On va vous servir.

CÉCILE, pleurant sur l'épau de Jeanne.
Je te l'avais bien dit, maman, que mon père ne m'aimait pas.

JEANNE, regardant au regard oblique, que celui-ci ne remarque pas, devant qu'il est dans une position que l'habitude.

Te le trompais, ma fille, et la suite le prouvera son erreur. N'est-ce pas, monsieur le comte ?

PLATON, sortant de ses réflexions.
Voudrais des bulles d'Ostende et du vin de Sauterne.

SCÈNE V

LES MÈRES, ARTHUR.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant de l'extérieur.
Monsieur le marquis de Laverdi.

JEANNE, courtoise.
Un étranger, en ce moment ?

ARTHUR, entrant.
Madame la comtesse, j'ai bien souvent, et j'ai bien souvent, obtenu de la permission que vous avez daigné m'accorder.

JEANNE, d'un air tout gracieux.
Comment donc ! monsieur le marquis, je suis toujours enchantée de vous voir, et surtout à cette heure, où j'ai le plaisir de vous présenter à monsieur le comte Rovenski. (A Platon, se lui déplaçant.) Monsieur le marquis de Laverdi, l'ami du

baron Smoloff, l'un des dérivains les plus distingués de la presse française.

ARTHUR, saluant Platon, qui se lève.

Monsieur le comte, je suis bien heureux de faire votre connaissance. C'est un honneur que j'ambitionnais depuis longtemps, sans l'espérer si tôt.

PLATON, se levant machinalement la main d'Arthur.

Enchanté, marquis, enchanté, enchanté. (Une pause.) Déjeuner avec moi ? (Pendant lui un mouvement d'agitation.)

ARTHUR.

Je vous rends mille grâces de cette aimable invitation, monsieur le comte : j'ai déjeuné.

JEANNE, s'interrompant vivement.

Mon mari arrive à l'instant même ; il a besoin de repos, et je vais donner des ordres pour sa installation. J'espère que vous voudrez bien, monsieur le marquis, excuser une absence d'un moment. (Échange de mots ; Jeanne prend le bras de Platon et l'emmène à droite.)

SCÈNE VI

CECILE, ARTHUR.

ARTHUR, s'approchant de Cécile, qui reste immobile, absorbée dans une triste rêverie, à droite, à part.

Seul avec elle, enfant (murmure.) Vous voilà bien heureuse, mademoiselle !

CECILE, avec étonnement.

Moi ?

ARTHUR.

Moins heureuse sans doute que vous ne le méritiez, mais autant que peut l'être une jeune fille.

CECILE.

Qui vous le fait croire ?

ARTHUR.

Jeune, belle, enfant adorée d'une mère adorable, vous n'avez à désirer que la présence de votre père. Et le voilà près de vous, plus tendre que jamais, parce qu'il est plus heureux. Après vous avoir perdue de vue toute petite, il continuait à vous aimer de souvenir et, pour ainsi dire, de conscience, toute étonnée que vous étiez, toute étonnée que vous puissiez être. Il n'a pu vous retrouver ainsi transformée, ainsi perfectionnée par l'heureux travail de votre jeunesse, sans admirer, dans cette fille qu'il ne pouvait plus reconnaître, la fille qu'il avait dû rêver, et sans vous témoigner par un redoublement d'affection, la légitime enthousiasme de son orgueil paternel.

CECILE.

Voilà de bien belles phrases, monsieur le marquis ; et ce seraient de bien belles choses, si elles étaient vraies.

ARTHUR.

Vous en doutez ?

CECILE.

Ilés !

ARTHUR.

On ne se connaît pas soi-même, et vous ignorez, vous seule, le charme tout-puissant de votre présence. Vous voir et vous aimer, c'est même chose. Votre seul aspect fait naître l'amour. Et comment votre père échapperait-il seul à cet irrésistible entraînement de tous les cœurs, quand d'autres se livrent tout entiers et pour toujours, sans savoir seulement si vous daignerez vous en apercevoir ?

CECILE.

Où ! je ne suis point aveugle, et je sais bien quand on m'aime.

ARTHUR.

Comment pouvez-vous le savoir quand on ne vous le dit pas ?

CECILE, en passant à gauche.

Je devine.

ARTHUR.

Vous savez donc qu'il y a un homme dont vous êtes l'unique passion, l'unique pensée ; qui met tout son bonheur à vous aimer, qui mènerait toute son ambition à vous plaire ; qui vous a donné son âme dans un premier regard et consacré sa vie jusqu'à ses derniers moments ? Le savez-vous ?

CECILE.

Depuis longtemps.

ARTHUR.

Mais de tels sentiments, si purs cependant et si sincères, obtiendront-ils jamais le pardon de leur témérité ?

CECILE.

On ne pardonne que les offenses.

ARTHUR.

Et l'on dédaigne les folies !

CECILE.

Le dédain !

ARTHUR.
Ou du moins, l'indifférence.

CECILE.
L'indifférence ressemble trop à l'ingratitude.

ARTHUR.
Quel est cet amour qui se sent infini, mais qui se croyait inversé, vous daigneriez l'absoudre en le partageant ?

CECILE.

Pourquoi non ?

ARTHUR.

Et vous l'avez ?

CECILE.

J'en suis sûre.

ARTHUR, se jetant à genoux.

Ab ! Cécile !

CECILE, stupéfaite.

Que faites-vous, monsieur ?

ARTHUR.

Je vous offre ma vie pour vous témoigner ma reconnaissance.

CECILE.

Comment ? ce n'est pas de vous que vous me parlez tout à l'heure ?

ARTHUR, se relevant, la figure contrainte.

De qui donc ?

CECILE.

Je vous demande pardon, monsieur le marquis : je pensais à mon père. (Elle se lève et sort à gauche.)

ARTHUR, seul.

Renvoyé à l'école par une pensionnaire ! Tout est perdu, moi voilà ridicule. Je n'ai plus rien à faire ici ni ailleurs. (Il se dirige précipitamment vers la porte du fond.)

SCÈNE VII

ARTHUR, ROSE.

ROSE, entrant par le fond.

Arthur !

ARTHUR.

Ma mère ! (Il décampe la tête en pleurant.)

ROSE, entrant, désemparée à gauche.

Pourquoi délasser la tête ? Tu peux me reconnaître ici : il n'y a personne.

ARTHUR.

Ne m'accablez pas !

ROSE.

Ce n'est pas moi qui t'accable, c'est ta conscience. (Une pause.) Trois mois ! voilà trois mois que tu n'as mis le pied dans ma pauvre chambre. Tu t'es éloigné peu à peu de ma maison d'abord, de moi ensuite. Après avoir pris un appartement séparé, sous prétexte d'affaires, tu es venu me voir tous les jours, puis tous les deux jours, puis de temps en temps, enfin plus du tout. Tu ne veux pas que j'aie rien de toi, de peur qu'on m'y aperçoive et que quelqu'un me reconnaisse. Si bien que, pour te voir, il faut que je te rencontre par hasard !

ARTHUR.

Ma mère, j'ai l'air d'un ingrat, et vous pourriez me mordre ; mais je ne suis qu'un malheureux, et vous devez me plaindre.

ROSE.

Qui est le plus à plaindre, de toi ou de moi ? Toi, qui abandonnes ta mère ; moi, qui ai perdu mon fils ! Et comment perdu ? Par la mort ? non, hélas ! je pourrais encore t'adorer en te pleurant ; mais il ne me reste pas même la consolation des regrets. Tu m'as enlevé ma dernière illusion : je ne peux plus croire à l'amour de mon fils. Les autres femmes ont une famille qui les aime, un mari qui les protège, le monde qui les considère ; moi, je n'ai rien, que toi. Et tu me refuses tout. J'avais fait de toi ma gloire et mon orgueil, toute ma joie, mon unique pensée ; toi, tu m'oublies en me venant. Et je reste là, toute seule, veuve sans nom, mère sans enfant, vieille sans soutien, misérable sans espérance et sans compensation. Même dans l'autre monde, comment le reverrais-je, puisque tu me l'as déjà ? C'est ta volonté qui nous sépare maintenant et à jamais. Tu as mis entre nous ton indifférence, pire que le tombeau.

ARTHUR.

Ma mère, dites-moi tout ce que vous voudrez : j'accepte tous les reproches, je les ai tous mérités, mais ne dites pas, oh ! par pitié, ma mère, ne dites plus que je ne vous aime pas !

ROSE.

Je ne dis que la vérité. On n'abandonne pas les gens qu'on aime, et sa mère encore ! Les bons fils n'abandonnent ni leur père ni leur mère. Et réponds : est-ce que je n'ai pas

d'être bonne pour toi? Est-ce que je n'ai pas fait men devoir envers toi, plus que mon devoir? J'aurais pu agir comme tant d'autres: je ne parle pas des mères sans entrailles qui abandonnent les enfants qu'ont abandonnés les pères; je parle de celles qui ne valent ni plus ni moins que tout le monde. J'aurais pu l'élever à la diable, en m'amusant, et le laisser pousser au hasard, comme un arbre en plein vent. Mais je n'ai pas voulu. J'ai mieux aimé me priver pour le donner de l'éducation. Je savais qu'aujourd'hui un homme sans éducation n'arrive à rien; et je voulais que mon fils devint quelque chose, un homme bien posé. Je l'ai mis au collège, et j'ai payé la pension pendant neuf ans, sans manquer un semestre; j'ai mis l'argent d'avance dans une tire-lire, et je n'y touchais jamais pour rien, même pour mon terme. Plus d'une fois je me suis trouvée sans le sou, tous mes bijoux vendus, tous mes effets engagés; il m'est arrivé plus d'une fois de me coucher sans dîner; mais je n'ai pas bronché. Je m'étais dit que tu serais tout ce qu'il te fallait, dussé-je mourir de faim, et je me suis tenu parole. Leçons d'armes, leçons de musique, d'équitation, de dessin, de danse, tous les talents possibles, tu as eu tout, jusqu'à être reçu bachelier, docteur, que sais-je? Et voilà ma récompense! voilà le résultat de tous mes sacrifices! Cette éducation, que j'ai donnée à ta fortune, et que tu as bien voulu, n'a rien fait de ta situation. Mais que veux-tu? Tu es cruellement trompée, ma mère, et nous portons tous deux la peine de votre erreur.

ARTHUR.

C'est vrai, vous nous avez perdus tous les deux.

ROSE.

Tu m'accuses, moi?

ARTHUR.

Dieu me garde d'une telle impiété! Vous avez beaucoup fait, vous avez eu bien faim, et je m'incline avec une respectueuse reconnaissance devant l'abnégation de votre sang et votre maternité. Mais le cœur égaré parfois l'espère: vous vous êtes cruellement trompés, ma mère, et nous portons tous deux la peine de votre erreur.

ROSE.

Arthur!

ARTHUR.

Ah! pourquoi n'avoir pas fait de moi un simple artisan? On m'ait facilité la vie en oubliant ma naissance. Le travail de mes mains eût nourri votre vieillesse, et j'aurais trouvé, dans l'accomplissement quotidien de mon devoir, le seul bonheur compatible avec le déshonneur de ma situation. Mais vous avez voulu faire de moi un monsieur, et vous n'en avez fait qu'un aventurier.

ROSE.

Est-ce ma faute, à moi, si, au lieu de rester le fils de la mère, Rose Marguia, tu es devenu monsieur le marquis, sans parents connus?

ARTHUR.

Vous m'avez fait élever avec des fils de famille et de cœurs d'aristocrates; j'ai pris leurs manières, qui ne pouvaient me convenir; leurs goûts, que je ne pouvais satisfaire; leurs défauts, qui étaient pour moi des vices. Une fois entré dans la vanité, je m'y suis enfoncé jusqu'au mensonge. Je ne pouvais pénétrer dans le monde que déguisé: masqué pour masqué, j'ai choisi le plus éclatant, afin d'être à la fois moins suspect et plus remarqué. J'ai caché sous un faux titre l'absence d'un vrai nom.

ROSE.

Qui t'empêchait, toi, de mener une vie honnête et raisonnable? Une femme fait ce qu'elle peut, un homme ce qu'il veut.

ARTHUR.

Cool, par exemple?

ROSE.

Est-ce que je sais, moi? Avec de l'instruction, un homme n'est jamais embarrassé. Il fallait prendre un état.

ARTHUR.

Ouvrier, j'eusse pu vivre de mon labeur et de ses produits. Mais un homme qui a appris le grec, le latin, qui est bachelier, qui pourrait être ministre! lui, travailler de ses mains? Fi donc! Il faut mieux attendre, les ongles propres et les bras croisés, la fortune qui te viendra jamais. Avec une éducation libérale, on ne peut décemment exercer qu'une profession libérale.

ROSE.

Et bien?

ARTHUR.

Laquelle? Pour l'adolescent riche d'avance, pour celui dont la naissance a préparé la fortune, la question n'est pas difficile à résoudre. Il n'y a que l'embarras de sa fantaisie. Mais moi, le prédestiné des hasards malheureux? Pour être agent de change ou notaire, il faut de l'argent; il faut de l'argent pour être avoué; il en faut pour être banquier! Il faut de l'ar-

gent au médecin pour trouver des malades, à l'avocat pour attendre les causes. Que devenir? On n'a fait de nous des hommes propres à tout et bons à rien. Nous avons le droit de prétendre à toutes les dignités; nous n'avons pas le moyen de nous gagner du pain. Tous les horizons nous sont ouverts; toutes les carrières nous sont fermées.

ROSE.

Et la littérature? on dit que ça mène à tout.

ARTHUR.

Même à l'hôpital. Pour quelques-uns, il est vrai, c'est la puissance et la gloire. Mais il y a tant de grands talents, plus rares que de grandes fortunes. Pour le plupart, c'est une lutte sans trêve et sans résultat, où le labeur naît du labeur, et l'épuisement du succès même. On vit dans le désordre, en attendant qu'on meure dans la misère.

ROSE.

Tu écris cependant?

ARTHUR.

De ci, de là, tant bien que mal, par contenance.

ROSE.

Alors, comment vis-tu?

ARTHUR.

Je ne vis pas, je me débats.

ROSE.

Mais à te voir, quand je te vois, bien mis, roulant voiture, reçu dans le grand monde, je te croyais heureux, riche, considéré.

ARTHUR.

Je fais la riche, comme les poltrons qui chantent pour cacher leur peur. Laine de surface avec le dévouement au fond; coup de badigeon plaqué sur une ruine. On me considère, dites-vous? oui, comme une bête curieuse et redoutable. Regardez bien les gens qui me regardent: vous les verrez me sourire quand je passe et rire de moi quand je suis passé.

ROSE.

Par exemple!

ARTHUR.

Ah! ce masque, il m'étouffe, et je ne puis l'arracher pour rendre l'air à mes poumons et l'honneur à mon visage. J'ai pris un rôle; il faut continuer bon gré malgré; il faut jouer mon personnage à outrance, sous peine des sifflets. Mais je suis à bout d'espérances et de patience. J'ai risqué tous les jeux, tenté tous les hasards; et je marche au milieu des abîmes avec une montagne sur la tête.

ROSE.

Tu m'épouvantes.

ARTHUR.

L'orgueil sans cesse refoulé, l'ambition déçue, les appétits insouviés, l'envie dans le cœur, toutes les passions, toutes les prétentions, toutes les impuissances combinées dans une lièvre continue qu'en appelle la vie, voilà ma destinée, ma mère! La voilà, cette félicité que je néglige de partager avec vous.

ROSE.

Quoi! il ne te reste donc plus aucune ressource?

ARTHUR.

Si, la dernière, la pire de toutes, un mariage d'argent. Oui, ma mère, épouser une fille pour se faire nourrir par une femme!

ROSE.

Eh bien! après tout, tu peux bien faire ce qu'on fait tant d'autres.

ARTHUR.

Où! mais ne commet pas cette infamie qui veut: il y a tant encore la chance et le pouvoir. Tout à l'heure, je me suis agenouillé devant une petite fille qui s'est moquée de moi, justement; et je me suis relevé ridicule et désespéré. Quand vous êtes entré, je sortais, moi, pour en finir avec toute mes misères.

ROSE.

Te tuent? malheureux enfant!

ARTHUR.

Mieux vaut une prompt mort qu'une langue agonie. Ma vie a fait plus que me lasser, elle me dégoûte.

ROSE.

Et moi?

ARTHUR.

A quoi vous suis-je bon?

ROSE.

A me faire s'aimer.

ARTHUR.

Comment pourriez-vous m'aimer encore? je vous ai si pas abandonnée?

ROSE.

N'importe.

Bénide?

ARTHUR.

Ça ne fait rien.

ROSE.

Vous l'avez dit vous-même : mort plutôt qu'ingrat ! Laissez-moi donc faire et pleurez-moi sans me maudire. Allez, ma mère. (Il lui va au pas vers la porte du fond.)

ROSE, s'effaçant.

Arthur ! Arthur ! mon fils, mon bien-aimé ! non, je n'ai pas dit cela. Je n'ai pas dit que je t'aimais plus que moi ; non, je n'ai pas pu le dire. Si je t'ai dit, j'ai menti : ce sont des paroles en l'air. Je n'en crois rien, ni toi non plus. Te tuer ! Ah ! mon Dieu ! il ne me manquerait plus que ça. Oh ! non, certainement non, tu ne voudrais pas me faire un pareil chagrin. Dis-moi que tu ne le feras pas.

ARTHUR.

Je route dans le gouffre, et je ne puis remonter. Ne cherchez pas à me retenir : vous ne feriez que prolonger mon supplice.

ROSE.

Tout ça, c'est des folies. Parlez-moi raison. Il faut trouver un moyen pour le tirer de là. D'abord, ne pensez plus à cette affreuse idée. Ah ! j'en frémis encore. Non ! Ayons du sang-froid tous les deux et cherchons quelque chose.

ARTHUR.

Il n'y a plus rien.

ROSE.

Qu'en sais-tu ? Le bon Dieu peut toujours sauver les gens qui se croient perdus. Il n'y a qu'à espérer. Sois tranquille, je vais le prier tous les jours et toutes les nuits pour toi ; il m'entendra : il écoute les mères. C'est moi qui ai fait tout le mal, laisse-moi le réparer. (Arthur secoue tristement la tête.) Attends, je crois que j'ai une idée.

ARTHUR, avec une triste mélancolie.

Laquelle ?

ROSE.

Tu me parais tout à l'heure d'une jeune fille que tu voulais épouser ?

ARTHUR.

Et qui m'a ri au nez quand je lui ai parlé d'amour.

ROSE.

Où est-elle, où l'as-tu vue ?

ARTHUR.

Ici.

ROSE.

Ici même ?

ARTHUR.

A cette place où vous êtes.

ROSE.

C'est donc, c'est la fille !...

ARTHUR.

Du comte Rovenkine.

ROSE.

Tu veux l'épouser ?

ARTHUR.

J'en ai voulu.

ROSE.

Tu l'épouseras.

ARTHUR.

Allez donc !

ROSE.

C'est moi qui te le dis : et ce n'est pas dans un pareil moment que je voudrais te tromper.

ARTHUR.

Vous vous trompez vous-même.

ROSE.

Je suis sûre de mon fait, et je ne te demande qu'une heure pour le convaincre à ton tour.

ARTHUR.

Si elle m'aimait du moins !

ROSE.

Elle t'aimera quand elle te connaîtra mieux.

ARTHUR.

Mais elle en aime un autre.

ROSE.

Parce qu'on lui a dit de l'aimer. Elle changera de sentiment quand ses parents auront changé d'idée.

ARTHUR.

Qui pourrait les en faire changer ?

ROSE.

Moi.

ARTHUR.

Comment ?

ROSE.

C'est mon affaire. D'ailleurs, qu'est-ce à perdre ?

ARTHUR.

Ce que j'ai à gagner, rien.

ROSE.

Laisse-moi donc essayer ; je ne te demande qu'une heure de patience. Va m'attendre sur la terrasse des Feuillants, et reviens-m'en d'un signal. Si l'affaire réussit, je t'apporterai le billet de cette sœur (la sœur de deux) et tu m'en diras, si ça tourne mal, j'irai te rejoindre.

ARTHUR.

Comme vous voudrez, ma mère. (Je s'empare.)

ROSE, le regardant.

Mais tu ne prévois rien, n'est-ce pas ? Tu me jures de ne plus penser à ces affreux projets ?

ARTHUR.

Soyez tranquille.

ROSE.

Tu parles d'honneur ?

ARTHUR.

Mieux que cela, ma mère : une parole de reconnaissance et d'adoration.

ROSE, l'embrassant avec effusion.

Ah ! que je suis contente !

ARTHUR.

Et moi donc ! vous me reconciliez avec la vie.

ROSE.

Tu crois que j'ai réfléchi ?

ARTHUR.

Je ne sais. Mais je vois qu'il ne faut désespérer de rien tant qu'il y a une seule mère. (Je bois les mains de Rose avec une tendresse pleine de larmes, et sort à pas lents.)

ROSE, seule.

Ce sera dur à arracher. Mais il n'y a pas à dire : il faut qu'il vienne.

SCÈNE VIII

ROSE, JEANNE.

JEANNE, entrant par la droite.

Bonjour, Rose. Que m'apportez-vous de nouveau ?

ROSE.

De nouveau, oui, il y en a, Jeanne ; ça va bien s'étonner.

JEANNE, entrant et s'adressant à Rose.

Elle reconnaît à me tutoyer.

ROSE.

Tu ne me demandes pas ce que c'est ?

JEANNE, d'un ton sec.

Je vous l'ai déjà demandé.

ROSE.

C'est que, vois-tu, je ne sais comment le dire ça ; et pourtant il faut que je te le dise.

JEANNE, impatient.

C'est donc bien grave ?

ROSE.

Oui.

JEANNE.

Un malheur ? Pour qui ? pour vous ? non. Pour moi ? peu importe, s'il ne m'enche pas ma fille.

ROSE.

Ça la regarde bien un peu.

JEANNE, avec douceur.

Ah !

ROSE, tremblant.

Mais ce n'est pas un malheur.

JEANNE.

Je repars.

ROSE, pleurant.

C'est seulement une chose singulière, une drôle d'aventure, va !

JEANNE, amusée.

Une aventure pour ma fille ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

ROSE, interrompant Jeanne vers la table et s'adressant à Jeanne.

Tiens, amenez-moi la ensemble et venons à cœur ouvert, comme deux bonnes amies que deux sœurs, pas vrai ? Tu sais que je t'aime bien, Jeanne ! Et toi, tu m'as souvent promis de faire tout ton possible pour me consoler, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Eh bien ?

ROSE, pleurant.

Eh bien !...

JEANNE, l'amenant à droite de la table.

De grâce, expliquez-vous.

ROSE.

C'est que je voudrais t'expliquer d'une manière...

JEANNE, l'interrompt vivement.
Arrête de paroles; ça fait.

ROSE, troussant.

Au fait, il vaut mieux le dire tout de suite les choses comme elles sont. Mon fils est amoureux de ta fille. Voilà.

JEANNE, stupéfaite.

Votre fils amoureux de ma fille?

R. 57.

Oui.

JEANNE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ROSE.

Ça veut dire ce que ça dit : il l'aime.

JEANNE.

Il ne la connaît seulement pas.

ROSE.

Il faut bien qu'il la connaisse pour l'aimer.

JEANNE.

Depuis quand?

ROSE.

Depuis ton arrivée apparemment.

JEANNE.

Où l'a-t-il vu?

ROSE.

Ici.

JEANNE.

Cher moi?

ROSE.

Là, dans ce salon, à cette place.

JEANNE.

Comment! j'en ai jamais vu, je ne le connais pas.

ROSE.

Allons donc!

JEANNE.

Son nom?

ROSE, avec embarras.

Arthur.

JEANNE.

Arthur! Arthur qui? Arthur quoi?

ROSE, hésitant.

Dame! il s'appelle naturellement comme moi... Marquis.

Je ne connais pas de monsieur Marquis.

ROSE.

Marquis de Laverdac.

JEANNE.

De Laverdac! — Ah! le soi-disant marquis de Laverdac, c'est votre fils?

ROSE, s'en va dédaigneusement.

Où, ma chère.

JEANNE.

Et vous dites qu'il aime son fils?

ROSE.

Certainement.

JEANNE.

S'en suis fichée.

ROSE.

Pour qui?

JEANNE.

Pour lui.

ROSE.

A cause?

JEANNE.

Parce qu'elle ne l'aime pas.

ROSE.

Elle l'aimera plus tard.

JEANNE.

J'en doute.

ROSE.

Moi j'en suis sûre. Le mariage change bien des choses.

JEANNE.

Le mariage?

ROSE.

Oui, Arthur est bien garçon, il a de l'esprit; il saura bien se faire aimer, une fois marié.

JEANNE.

Marié avec qui?

ROSE.

Mais avec Cécile, donc!

JEANNE.

Votre fils épouser ma fille?

ROSE.

Je te demande sa main pour lui.

JEANNE, se levant brusquement.

C'est de la folie.

ROSE.

Pourquoi?

JEANNE, avec dédain.

Pourquoi! tu me demandes pourquoi?

ROSE.

Dame!

JEANNE, se contenant.

Mais vous savez bien qu'elle doit se épouser un autre.

ROSE.

Eh bien! elle ne l'épousera pas; voilà tout.

JEANNE, s'éloignant vers la droite à gauche.

J'ai donné mes paroles.

ROSE.

Une parole, ce n'est pas une affaire.

JEANNE, qui a passé à gauche.

Pour vous, peut-être. Pour moi, c'est un engagement irrévocable et sacré.

ROSE.

Mais Rovenkine n'est pas encore engagé, lui; et, puisqu'il est le père de la demoiselle... n'est-ce son père?

JEANNE.

Vous auriez pu vous épargner cette question insolente.

ROSE, se levant et descendant à droite.

C'est juste. Pourvu qu'il le soit également, c'est tout ce qu'il faut. Eh bien! qui n'a pas le consentement du père, ne fait de mariage, n'a rien.

JEANNE.

Monsieur le comte Rovenkine donne son consentement.

ROSE.

C'est-à-dire qu'il doit le donner.

JEANNE.

Dans un instant.

ROSE.

Rien n'est donc fini; tout peut donc changer?

JEANNE.

Rompre un mariage convenu, plus qu'honorable, illustre, et qui fait le bonheur de ma fille, pour en conclure brutalement un autre, et lequel! Je ne veux pas vous rendre offense; mais enfin, comparez vous-même : votre fils n'a pas de position.

ROSE.

Son mariage lui en fera une.

JEANNE.

Il l'enrichira.

ROSE.

Comme l'autre. Ils se valent pour la fortune.

JEANNE.

Mais pour le reste?

ROSE.

Parce que ce monsieur est comte?

JEANNE.

De bon aloi.

ROSE.

Comme tu es comtesse. Et tu pars de là pour mépriser le marquis de contrebande? Ingrate! tu oublies trop vite les vertus du sacrement. Un fois marié, Arthur pourra bien, lui aussi, devenir quelque chose, puisque tu es devenue tout, même honnête.

JEANNE, avec horreur.

Trêve d'impertinences, aristocrates! et allons là. (Elle se dirige vers la porte de droite.)

ROSE, passant à gauche.

Décidément tu refuses?

JEANNE, continuant à s'éloigner.

Net.

ROSE.

Prends garde à toi, Jeanne Lambert!

JEANNE, s'arrêta.

Des menaces?

ROSE.

J'ai commencé par prier.

JEANNE.

Le prêtre était insoumis, les menaces sont ridicules.

ROSE.

Ridicules? Nous verrons si ça te fera rire. (Elle se dirige vers la porte de droite.)

JEANNE, faisant un pas vers elle.

Qu'en veux-tu faire?

ROSE.

Ce que tu ne veux pas faire : rompre ce mariage.

JEANNE.

Comment?

ROSE.
En disant à tout le monde, à commencer par monsieur le comte de Plouzeu-let, ce que c'est que la comtesse Rovenkur, ma Jeanne Lambert.

JEANNE.
On ne te croira pas.

ROSE.
On croit toujours le mal, même quand il est vrai. (Elle s'éloigne.)

JEANNE, le rappelle.
Rose !

ROSE, s'arrête.
Qu'est-ce que c'est ?

JEANNE.
Tu ne feras pas cela.

ROSE.
Tu vas voir.

JEANNE.
Mais c'est une infamie.

ROSE.
Appelle ça comme tu voudras ; ça m'est égal : je ne tiens pas aux mots. (Elle sort par la porte de fond.)

JEANNE, avec force.
Rose, écoute-moi !

ROSE, revenant.
Voyons.

JEANNE.
Tu n'as pas réfléchi à ce que tu veux faire ; ce n'est pas possible. Me forcer à faire le malheur de ma fille ! Que j'espéche, moi, sa mère ! d'épouser l'homme qu'elle aime, que je lui ai permis d'aimer, que je lui ai promis pour époux ! et pourquoi ? pour lui faire épouser un homme qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut pas aimer ! Voyons, je ne veux pas dire du mal de ton fils, mais enfin elle ne peut pas l'aimer, puisqu'elle en aime une autre. Tu es bonne, au fond ; tu ne voudrais pas faire une chose pareille : ce serait affreux. Dénigrer une femme qui ne t'a jamais fait de mal, au contraire, une amie, tu le dis toi-même, pour la punir de ne pas vouloir consentir au malheur de sa fille ! c'est monstrueux. Tu es mère, tu aimes ton fils, tu as raison ; mais tu dois comprendre qu'on est mère comme toi. Songe à cela : ma fille est pleine de joie et pleine d'espoir ; tout lui sourit, l'avenir n'est pour elle qu'une longue promesse de bonheur ; elle se voit vivre indéfiniment entre son mari, qu'elle adore, et sa mère, qu'elle respecte. Et il faut que dans ce jeune cœur si tendre, une vraie fleur d'amour ! il faut que je brise tout ; espoir, bonheur, affection, respect ; il faut que je lui dise : — Ma fille, retourne brusquement la vie et ton âme ; change l'amour en haine ou la vénération en mépris : cesse d'aimer ton fiancé ou cesse de respecter ta mère ! — Oh ! cette idée me fait frémir. Je n'ai peur de rien, moi ; tu me menaceras de me tuer ; je la tairai lever, ici même, à l'instant, un couteau sur ma poitrine, que je ne palirais pas. Mais quand je pense que ma fille peut me mépriser, je me mets à trembler d'épouvante. O Dieu ! ma fille ! mais c'est ma joie, ma gloire, mon espérance ; c'est plus que tout cela, c'est ma réhabilitation. Je me détestais moi-même : je m'aime et je m'aime en elle, ma fille et plus belle, jeune, parée, transfigurée de corps et d'âme, comme la pécheresse qui meurt sur la terre pour revivre, sainte glorieuse, dans le ciel ; je retrouve dans sa candeur immaculée plus que mon innocence perdue, et je me fais de sa jeunesse un avenir plein de bonheur et de sérénité. Et c'est un pareil bien que tu veux m'ôter ? c'est un pareil sacrifice que tu me demandes ? c'est un tel supplice que tu veux me faire subir, sans que j'aie rien fait pour le mériter ? Oh ! non, c'est impossible, c'est impossible !

ROSE.
Que veux-tu ? Ce n'est pas ma fille si les choses se sont arrangées comme ça ; ce n'est pas moi qui ai amené mon fils chez toi : c'est le hasard qui a tout fait, comme il fait tout. C'est une mauvaise chance qui est tombée sur toi. Tout le monde a sa part. Et encore, toi, tu as été heureuse en tout jusqu'à présent, tandis que moi, je n'ai eu que des misères. Il n'est pas juste que tu aies tout le bon, et moi tout le mauvais ; et, au bout du compte, il vaut mieux que ta fille pleure un peu que si mon fils se brûlait la cervelle. (Ella part.) Il n'en faut plus parler.

JEANNE, s'est dévotement, les dents serrées.
Prends garde à toi, Rose Marguis !

ROSE.
Ah ! tu me menaces à ton tour ? J'aime mieux ça.

JEANNE.
Nous verrons.

ROSE.
Que veux-tu faire ?

JEANNE.
Me défendre, puisque tu m'attaques, et, si tu l'emportes, me venger. (Elle passe à gauche.)

ROSE.
Tu ne comptes pas m'envoyer en Sibérie ? de Paris, c'est trop loin.

JEANNE.
Fai ce qu'il me faut sous le main.

ROSE.
Quoi donc ?

JEANNE.
Scandale pour scandale. Si tu nous diffames, je vous démasque.

ROSE.
Comment ?

JEANNE.
Il ne me sera pas difficile de prouver que le fils est un faux marquis, et la mère...

ROSE.
Achève donc. Je suis curieuse de voir comment tu appelles une ancienne camarade.

JEANNE.
Je n'ai, moi, à cacher qu'une faute ; tu as à rougir, toi, de toute ta vie.

ROSE.
Oh ! de plus en moins, en fait de vertu, il n'y a pas grande différence. On est honnête ou on ne l'est pas, voilà tout. Si ma première faute m'avait rapporté autant qu'à toi, pardine ! je me serais bien gardée d'en commettre une autre. Le beau mérite de rester à moitié sage quand on n'a rien à gagner à devenir tout à fait vicieux ! Tu as eu de la chance, voilà ton seul avantage ; moi, j'en ai un autre.

JEANNE.
Lequel ?

ROSE.
C'est qu'en fait de réputation, comme en fait de fortune, je n'ai rien à perdre.

JEANNE.
Et ton fils ?

ROSE.
Il n'a pas tant à perdre que ta fille.

JEANNE, amèrement.
Mais comment faire ?

ROSE.
Comme tu voudras ; cela te regarde.

JEANNE, s'arrêtant près de la fenêtre, et fondant en larmes.
Ma fille, peuvre enfant ! n'y consentirai jamais.

ROSE.
Tu n'as qu'à vouloir, elle obéira. Elle a reçu une si bonne éducation ! Ces filles bien élevées, ça obéit toujours à ses parents.

JEANNE.
Elle en mourra de chagrin.

ROSE.
Bah ! chagrin d'amour ne dure qu'un jour, comme dit la chanson.

JEANNE.
Mais la comte ? comment, après lui avoir fait agréer un gendre, lui en proposer un autre ?

ROSE.
Tu ne me feras pas croire qu'il est le maître dans ton ménage. Je connais mon Plouzeu : c'est une girouette ivre, qui tourne toute seule ; à plus forte raison quand on souffle dessus. C'est même très-commode pour toi. Tu pourras lui mettre tout sur le dos. Tu diras à ta fille que tu voulais un gendre, mais que son père en veut un autre ; au jeune homme la même chose, et ta fille tirée d'affaire.

JEANNE.
Et bien ! nous verrons.

ROSE.
C'est tout vu.

JEANNE.
Laisse-moi seulement le temps de réfléchir.

ROSE.
Réfléchir, à quoi ? nous avons tout examiné.

JEANNE.
Vais encore me faut-il le temps...

ROSE.
De te sauver, n'est-ce pas ? Et moi, je resterai là, comme une sotie, en face de mon fils désespéré, ne sachant que lui dire pour empêcher un malheur. Nenni ; tu vas faire tout de suite, et tout de suite, ce qui est convenu.

JEANNE.

Jamais.

ROSE.

Comme tu voudras. Au revoir. (Elle s'éloigne. — Jeanne la laisse aller jusqu'à la porte, et, se souvenant d'elle, s'arrête, la rappelle.)

JEANNE.

Mais enfin que veux-tu ?

ROSE.

Je veux que là, tout à l'heure, devant témoins, que tu voudras, des domestiques, s'il n'y en a pas d'autres ; tout ce qu'il me faut, c'est qu'il y ait des étrangers ; je veux que, le compte et toi, vous déclariez à mon fils que vous l'acceptez pour gendre.

JEANNE.

Il n'est pas là.

ROSE.

Il y sera dans cinq minutes.

JEANNE.

Tu iras le chercher ?

ROSE.

Pas si bête ! je n'ai qu'un signe à faire. (Elle soulève le rideau de la tenture.) Il est fait : mon fils va monter.

JEANNE, passant autour d'elle des yeux regardés à demi-voix.

Si j'avais une arme !

ROSE, revenant vers Jeanne.

Que dis-tu ?

JEANNE, les dents serrées.

Rien. (Elle lui en montre une dans sa main.)

ROSE, criant vivement.

Si tu fais un pas vers moi, j'appelle, je crie à l'assassin !

JEANNE, avec sa main sur sa poitrine.

Es-tu folle ?

ROSE.

Tu veux me tuer, j'en suis sûre : à ta place j'en ferais autant.

JEANNE.

Tu vois donc bien que tu commets un crime.

ROSE.

Moi ? je salue mon fils.

JEANNE.

En perdant ma fille.

ROSE.

Chacun pour soi.

JEANNE, à elle-même.

Je m'en souviendrai.

ROSE.

En attendant, marche.

JEANNE, se tordant les mains avec désespoir.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

ROSE.

Te résigner ou te perdre. (Elle lui montre du doigt la chambre de Pierre, à droite.)

JEANNE, criant le titre.

Fobéis, (A part.) en attendant ! (Elle sort à droite.)

SCÈNE IX

ROSE, ARTHUR.

ARTHUR, entrant par la fond.

Vous m'avez appelé, ma mère ?

ROSE.

C'est fait.

ARTHUR.

Quel ? ce mariage ?

ROSE.

Certainement.

ARTHUR.

En vérité ! J'épouserai la fille du comte Bovenkino ?

ROSE.

L'héritière, oui.

ARTHUR.

Je n'y puis croire encore.

ROSE.

Je te l'en ai prédit, je te le répète.

ARTHUR.

Mais comment avez-vous pu obtenir le consentement de la comtesse ?

ROSE.

C'est mon secret.

ARTHUR.

Vous me le direz ?

ROSE.

Plus tard, peut-être. Éloigne-toi, on vient.

ARTHUR.

Croyez-vous donc que je veuille encore vous renier, ma mère ?

ROSE.

C'est moi qui te le demande maintenant. Pour réussir, il ne faut pas que nous ayons l'air de nous connaître.

ARTHUR.

Vous n'avez donc pas dit la vérité à la comtesse ?

ROSE.

Si mais les autres doivent l'ignorer et l'ignorent. Je vais attendre en bas le résultat de l'entretien. Tu viendras me l'apprendre. (Elle sort par la fond.)

SCÈNE X

ARTHUR, CÉCILE.

CÉCILE, entrant à gauche.

Ah ! messieur le marquis, vous êtes encore là ?

ARTHUR.

Est-ce un reproche, mademoiselle ?

CÉCILE.

Non, monsieur le marquis, c'est une excuse.

ARTHUR, à part.

C'est pis.

SCÈNE XI

LES MÈRES, RÉGIS.

RÉGIS, avec une palette d'huile.

Bonjour, mademoiselle. (Arthur fait à Régis un salut cérémonieux auquel Régis répond par un salut hastif.)

CÉCILE, à demi-voix.

Régis, mon père est arrivé.

RÉGIS, de même.

Je le sais.

CÉCILE.

Déjà ?

RÉGIS.

Votre mère est si bonne !

CÉCILE, tristement.

Mais mon père !

RÉGIS.

Eh bien ?

CÉCILE, de même.

Je ne sais rien encore de son caractère ni de sa résolution.

Sa résolution, je n'en saurais rien. Madame votre mère me disait qu'elle sera favorable, et je viens tout exprès pour l'entendre.

CÉCILE.

Phéa à Dieu, Régis, que vous me vous trompiez pas !

RÉGIS.

Que craignez-vous ?

CÉCILE.

Un malheur.

RÉGIS.

Pourquoi ?

CÉCILE.

Je ne saurais le dire. Mais j'ai de tristes pressentiments.

SCÈNE XII

LES MÈRES, SMOLOFF.

SMOLOFF, descendant à gauche, à Cécile.

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages et mes félicitations.

CÉCILE.

Vos félicitations, messieur le baron ?

SMOLOFF.

Aussi cordiales que sincères. Mais il y a quelqu'un ici que je dois féliciter davantage encore. (Il salue Régis, qui vient lui serrer la main.)

ARTHUR, s'avançant.

Veuillez, monsieur le baron, agréer mes respects.

SMOLOFF, prenant sa main.

Ah ! vous voilà, monsieur de Laverdax ? Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir ici.

ARTHUR.

Moi, j'espère bien, messieur le baron, avoir l'honneur de vous y rencontrer.

SMOLOFF.

Vous êtes donc convoqué aussi ?

ARTHUR.

Je suis du même attend.

SMOLOFF.

Je vous en fais mon compliment : cela prouve qu'on vous traite en zini de la famille.

SCÈNE XIII

LES MÈRES. PLATON.

PLATON, en grande tenue de soirée, à part.

J'ai bien déjeuné, je me sens re-streint, je puis paraître.

SMOLOFF, à part à lui.

Il y avait bien longtemps, cher comte Platon, que je n'avais eu le plaisir de vous voir; et je suis enchanté de vous retrouver en si bonne santé. Vous êtes rayonnant.

PLATON.

Vous vous moquez, monsieur le baron.

SMOLOFF.

Non, en vérité, vous avez meilleure mine que jamais.

PLATON.

C'est donc le bonheur, c'est la joie de revoir ma femme et ma fille.

REGIS, lui à Cécile.

Que dites-vous donc, Cécile? Votre père a l'air de vous adorer. (Quelle scène touchante la scène.)

PLATON, se tournant à droite, qui est sur le devant, à droite.

Ah! vous voilà, mon cher marquis? (Il lui serre affectueusement la main.) Je ne doutais pas de votre empressement. (Il serre à son tour avec lui.)

REGIS, à Platon.

Monsieur le comte, me permettez-vous de vous demander des nouvelles de madame la comtesse?

PLATON.

La comtesse est au lit, malade.

CÉCILE, venant vers la porte à droite.

Ma mère!

PLATON, l'embrassant au passage.

Reposez, ma fille : votre mère repose et ne peut voir personne.

REGIS.

Je regrette bien vivement, monsieur le comte, d'apprendre que madame la comtesse est malade.

PLATON, qui s'est approché de Régis.

Vous désirez la voir, monsieur?

REGIS.

J'y comptais.

PLATON.

Si vous avez quelque chose à me confier pour elle, monsieur, je suis à vos ordres.

REGIS.

Je voudrais qu'elle me ferait l'honneur de me présenter à monsieur le comte.

LAVON.

Une autre fois, monsieur, si vous le voulez bien, une autre fois.

REGIS.

En attendant, je prie monsieur le baron Smoloff de vouloir bien me rendre ce service.

SMOLOFF, allant à Régis et lui serrant la main.

Je tiens mon cœur. Cher comte Platon, je vous présente, puisqu'il a besoin de vous être présenté, monsieur le comte Régis de l'Angoustel, que je m'honore de compter au nombre de mes amis.

PLATON, s'avançant.

Je dois donc m'honorer de faire la connaissance de monsieur le comte.

SMOLOFF, lui à Platon.

Vraiment, vous ne le connaissez pas même de nom?

PLATON, hochant la tête.

Non.

SMOLOFF, lui.

Et vous connaissez l'autre?

PLATON, hochant la tête.

Qui? le marquis de Laverdac?

SMOLOFF, lui.

Oui.

PLATON, hochant la tête.

Puisqu'il épouse ma fille!

SMOLOFF, REGIS, CÉCILE, ensemble.

Lui!

CÉCILE.

Vous vous trompez, mon père!

PLATON.

Silence, mademoiselle! Et croyez que votre père, quand il parle, sait ce qu'il dit. (A son tour.) Marquis de Laverdac, votre oncle; monsieur, je vous présente mon gendre. (Cécile s'approche en chancelant sur le bras du comte.)

REGIS, s'avançant vers Platon.

Monsieur le comte!

PLATON, hochant la tête.

Plait-il?

REGIS, se tournant à lui.

Madame la comtesse m'avait fait espérer...

PLATON.

Je ne sais, monsieur, ce que une femme vous-m'a fait espérer; mais je sais ce que je veux, et chez moi ma volonté fait loi.

REGIS.

En effet, monsieur le comte; vous êtes chef de famille, et je n'ai plus rien à faire qu'à me retirer. (Il sort. Monsieur. Cécile touche sa main sur sa robe, puis de la porte du fond. — Platon fait signe à Arthur de venir prendre place à côté de lui sur le canapé.)

SMOLOFF, à part, sur le devant à gauche.

Voilà un incident tout à fait inattendu et très-curieux.

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Du feu dans la cheminée; les bougies et les lampes allumées. — Trois heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, ARTHUR.

ARTHUR, à Jeanne.

Vous m'avez fait appeler, madame la comtesse?

JEANNE, dépliant sur le canapé son chapeau à son chapeau.

Où, monsieur : j'ai à vous parler.

ARTHUR.

Je suis à vos ordres.

JEANNE, après lui avoir fait signe de s'asseoir.

Vous devinez de quel il s'agit? (Elle s'assied à droite de la table.)

ARTHUR, s'avançant de sa chaise, au lieu de Jeanne.

De mon mariage, sans doute?

JEANNE.

Précisément. Vous devez sentir comme moi le besoin d'une explication.

ARTHUR.

Je sens avant tout, madame la comtesse, le besoin de vous témoigner toute ma reconnaissance pour une faveur, que dis-je? pour un bienfait qui dépasse toutes mes espérances.

JEANNE.

Si ce projet d'union dépasse vos espérances, je dois vous avouer, monsieur, qu'il dépasse toutes mes prévisions. L'événement n'est pas moins inattendu pour moi que pour vous.

ARTHUR.

Permettez-moi, madame, de vous dire que je ne vous comprends pas.

JEANNE.

Vous n'ignorez pas, cependant, par quels moyens n'ai-je obtenu un résultat qui nous élève si fort tous les deux, et qui me désolait autant qu'il vous réjouit.

ARTHUR.

Je ne sais rien que mon bonheur.

JEANNE.

Votre mère ne vous a donc pas mis au fait de nos situations respectives?

ARTHUR.

Elle m'a dit qu'une ancienne amitié vous unissait l'une à l'autre.

JEANNE.

Elle ne vous a pas raconté l'entretien que nous venons d'avoir ensemble?

ARTHUR.

Elle m'a dit qu'elle vous avait demandé, et que vous lui aviez accordé pour moi le main de mademoiselle votre fille.

JEANNE.

Voilà tout ce qu'elle vous a appris?

ARTHUR.

Rien de plus.

JEANNE.

Il me reste alors bien des choses à vous apprendre. (Une pause.) Et d'abord, je dois vous déclarer, monsieur, que ma fille ne vous aime pas.

ARTHUR.

Comment se fait-il alors, madame la comtesse, que vous ayez consenti à un mariage qui froissait les sentiments de mademoiselle votre fille?

JEANNE.

Je n'étais pas libre.

ARTHUR.

Qui vous forçait à dire le contraire de votre pensée, à faire le contraire de votre volonté?

JEANNE.

Des circonstances malheureuses, qu'il est inutile de vous rappeler, si vous les connaissez, qu'il me serait trop pénible de vous révéler, si vous les ignorez.

ARTHUR, se levant.

Je ne vous demande pas votre secret, madame.

JEANNE.

Voilà, monsieur, une bonne parole dont je vous remercie cordialement. Elle dissipe bien des inquiétudes, et me prouve que je puis tout espérer de votre générosité.

ARTHUR, se retenant.

Je serais heureux, madame la comtesse, de vous témoigner ma reconnaissance par un acte de dévouement.

JEANNE.

T'ai à vous demander un service inhumain.

ARTHUR.

Tant mieux, madame.

JEANNE.

Rendez-moi une promesse faite à contre-cœur.

ARTHUR.

Comment voulez-vous, madame, que je renonce de moi-même à un bonheur que je désirais sans l'espérer, et que j'ai obtenu sans l'avoir demandé ?

JEANNE.

Vous êtes homme d'honneur, monsieur, et vous ne voudriez pas épouser une jeune fille contre son gré.

ARTHUR.

Certainement non, madame, et je le voudrais que je ne le pourrais pas. Sans consentement, pas de mariage : c'est là loi elle-même qui le dit ; et mademoiselle votre fille, pour se dérober à un engagement qui lui serait odieux, n'a qu'à prononcer un mot. Qu'au moment suprême elle dise : Non ! et tout sera dit. Le magistrat la protégera, à défaut de sa famille.

JEANNE.

Mais si la même fatalité pesait à la fois sur la mère et sur la fille ? Vous ne voudriez sans doute pas alouer d'une situation si douloureuse, et vous faire le complice de notre mauvaise fortune ?

ARTHUR.

Avant de briser de mes propres mains un si bel avenir, la seule avenir de ma vie, j'aurais au moins le droit de vous demander les motifs de votre résistance et de mon désistement.

JEANNE.

Et si je refusais de vous les faire connaître ?

ARTHUR, se levant.

Vous me permettriez alors d'obéir à mes sentiments, au lieu de céder à des idées que je ne puis apprécier.

JEANNE.

Et vous épouseriez une jeune fille qui ne vous aime pas ?

ARTHUR.

Je ne sens assez d'amour, madame, pour triompher de son indifférence.

JEANNE.

Mais si elle en aimait un autre ?

ARTHUR.

Je crois votre fille trop bien élevée pour aimer, après son mariage, un autre homme que son mari.

JEANNE, avec violence, se levant.

Ah ! monsieur, vous êtes bien le fils de votre mère !

ARTHUR, avec sang-froid.

Sans doute, madame, comme mademoiselle Cécile est la fille de la sienne.

JEANNE, repart.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

ARTHUR.

La même chose que vous probablement, madame, puisque je répète vos paroles.

JEANNE, près d'éclater.

Tenez, vous savez tout.

ARTHUR.

Quoi donc ?

JEANNE, se contenant.

Rien.

ARTHUR.

C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

JEANNE.

Monsieur, j'ous cartes sur table.

ARTHUR.

Quelle partie jouons-nous donc ?

JEANNE.

Une partie où se trouvent engagés, des deux côtés, la fortune, l'honneur, peut-être la vie.

ARTHUR.

Pour la seconde fois, madame la comtesse, je cesse de vous comprendre.

JEANNE.

Je connais votre position, monsieur.

ARTHUR.

C'est un avantage que vous avez sur moi ; vous m'avez dit que je ne connaissais pas la vôtre.

JEANNE.

Vous connaissez au moins ma fortune : c'est l'important. Combien voulez-vous ?

ARTHUR.

En dot ?

JEANNE.

Non, monsieur, en déléguement de la dot.

ARTHUR.

Pour qui me prenez-vous, madame ?

JEANNE.

Pour un homme qui a besoin d'argent, et qui en veut à tout prix.

ARTHUR.

Vous vous trompez, madame la comtesse. Je suis un heureux homme et je suis passé l'honneur avant la fortune. Je ne demande rien à personne, et je n'accepterai de personne un argent mal acquis. S'il me fallait choisir entre la dot et la main de mademoiselle votre fille, je n'hésiterais pas à me marier sans un sou.

JEANNE.

C'est que vous savez, monsieur, combien j'aime ma fille. Vous savez qu'en tout cas, eût-elle épousé le dernier des hommes, je ne la laisserais pas languir dans la misère à côté de ma fortune. (Elle passe à gauche.)

ARTHUR.

Si injurieuses que soient vos suppositions, madame, si blessantes que soient vos paroles, je n'y répondrai pas. Je ne voudrais pour rien au monde vous manquer de respect, et je vous demande la permission de me retirer. (Il salue et s'éloigne.)

JEANNE, le reprenant.

Monsieur ! (Arthur revient près à peu près au pas.) Monsieur, je vous demande pardon d'un emportement que je regrette déjà ; que ma douleur excuse mon injustice. (Elle trouble encore près de la table à gauche.)

ARTHUR.

Merci, madame.

JEANNE.

C'est à votre loyauté, en effet, que s'adresse uniquement à votre générosité que j'aurais dû m'adresser ; c'est à elle que je m'adresse. Entendez l'appel d'une femme qui veut toujours être votre amie ; exaucez une mère qui vous prie, monsieur, qui vous supplie à genoux de donner la bonheur à sa fille en lui rendant la liberté. Cette grâce que je vous demande en pleurant, monsieur, ne me la refusez pas. Au nom de l'honneur, au nom de mon unique enfant, pour qui je vous implore, prenez pitié de mon désespoir, et vous pourrez à jamais compter sur une reconnaissance inébranlable et sur un dévouement sans bornes ! (Elle se jette aux genoux d'Arthur.)

ARTHUR, relevant Jeanne.

Relevez-vous, madame. Vous me rendez confus : ce n'est point à vous de vous humilier devant moi ; c'est à moi plutôt de me mettre à vos pieds. Relevez-vous, de grâce, et permettez-moi de terminer une entrevue pénible autant qu'inutile.

JEANNE.

Inutile, dites-vous ?

ARTHUR.

Vous reconnaissez vous-même que ce n'est pas moi qui ai créé cette situation ; il ne m'appartient donc pas de la changer.

JEANNE.

A qui donc ?

ARTHUR.

A vous, ou à ma mère. Je n'ai fait qu'accepter avec joie, il est vrai, les arrangements que vous aviez pris ensemble. S'il vous convenait à l'un des deux d'adopter des résolutions différentes, je vous promets d'évacuer de moi-même. C'est assez vous prouver ma déférence et ma bonne volonté.

JEANNE, avec espoir.

Alors, monsieur, décidément vous n'avez pas de cœur.

ARTHUR, enjoué.

J'espère vous prouver le contraire, madame, en rendant votre fille heureuse. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II

JEANNE, CÉCILE.

CÉCILE, accablant ses larmes.

Eh bien ! ma mère ?

JEANNE, entrant sans Cécile.

Ma pauvre enfant !

Tout espoir est perdu ? CÉCILE.

De ce côté, du moins. JEANNE.

Ah ! Régis ? CÉCILE, avec un cri de désespoir.

Tu l'aimes donc bien ? CÉCILE.

Cent fois plus que moi-même, autant que toi. JEANNE.

Maintenant ? CÉCILE.

Et toujours ! JEANNE.

Qui peut répondre de l'avenir ? CÉCILE.

Mon cœur. Je n'ai aimé que Régis, je n'aimerais que lui. JEANNE.

Et l'autre ? CÉCILE.

La religion défend le haine, ma mère, et je tiens de ne haïr personne. JEANNE.

Mais plus tard, peut-être, s'il devenait ton mari (mouvement de Cécile) peut-être ton indifférence se changerait-elle en affection ? CÉCILE.

Puis-je que je ne l'aime pas maintenant qu'il ne m'a fait aucun mal, comment l'aimerais-je quand il aurait fait le malheur de ma vie ? JEANNE.

Ainsi, en aucune circonstance et pour aucun motif, tu ne consentirais à l'épouser ? CÉCILE.

De mon plein gré, jamais et pour rien au monde. Mais je dois obéissance à mon père, et, quelle que soit sa volonté, j'obéirai. JEANNE.

Mais tu souffriras beaucoup ? CÉCILE.

Beaucoup, ma mère, mais pas longtemps. JEANNE.

Tu en mourrais ? CÉCILE.

Je l'espère. JEANNE.

Ah ! pauvre enfant ! (Elle caresse Cécile au front.) Pauvre mère ! CÉCILE.

Si au raison de te plaindre, et je te plains aussi. Tu dois bien souffrir de me voir si malheureuse. JEANNE.

Trop. Je ne puis supporter l'idée de ton malheur, et je ferai tout pour t'y soustraire. CÉCILE.

Quoi ? JEANNE.

Je tenterai l'impossible. CÉCILE.

Comment ? JEANNE.

Ne m'interroge pas et fie-toi à moi. CÉCILE.

Comme à Dieu. JEANNE.

J'ai une grâce à te demander. CÉCILE.

Une grâce ! JEANNE.

Promets-moi, quoi qu'il arrive, qu'en on puisse te dire, quel que soient les reproches qu'on m'adressera, quelles que soient les accusations qu'on porte contre moi... CÉCILE, l'interrompant.

Qui ? JEANNE.

N'importe. CÉCILE.

Quel mal peut-on dire de toi, ma mère, qui ne soit une calomnie ? JEANNE.

Suppose des apparences sérieuses, des preuves convaincantes ; suppose la vérité, une vérité terrible ! CÉCILE.

Eh bien ?

JEANNE.

Promets-moi, mon enfant, jure-moi de ne jamais haïr, de ne jamais mépriser la mère.

CÉCILE, avec un cri de amour.

Je promets sans crainte et je tiendrai parole sans mérite.

JEANNE, l'embrassant avec transport.

Tu es une bonne, brave et noble fille. Adieu.

CÉCILE.

Adieu, ma mère ; adieu, ma providence ! (Elle rentre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE III

JEANNE, seule.

(Elle ouvre. Le Valet de chambre paraît à la porte du fond.)

La voiture ! (Le Valet de chambre sort. Jeanne met son chapeau et son manteau en marchant avec agitation.) Je suis fixée, maintenant, je suis tranquille : je n'ai plus à consulter que mon désespoir. Ils veulent la guerre ; ils l'auront, terrible ! Tous les moyens leur sont bons pour m'attaquer ; tous les moyens me seront bons pour me défendre, pour me défendre et me venger. (Elle retourne vivement vers le fond, et renoua le rideau sur le motif de la porte.)

SCÈNE IV

JEANNE, RÉGIS.

RÉGIS.

Pardonnez-moi, madame la comtesse : je vous dérange.

JEANNE, d'un air étonné et son chapeau qu'elle dépose sur la console de gauche.

Au contraire : j'allais chez vous.

RÉGIS, s'avançant.

Chez moi ?

JEANNE.

Oui, monsieur le comte ; j'allais au-devant de l'explication que vous venez me demander.

RÉGIS.

Vous avez deviné le motif de ma visite.

JEANNE.

Ce n'était pas difficile. Tout d'un coup, en moment où vous deviez le moins vous y attendre, contre toute justice, contre toute bienséance, sans avertissement, sans préparation, sans motif, on a rompu vis-à-vis de vous un engagement sacré ; on a méconnu vos droits et brisé vos espérances ; on vous a fait, en un mot, avec le tort le plus grave, l'injure la plus sangnante et la plus imprévue.

RÉGIS.

Je ne viens pourtant, madame, ni me venger, ni me plaindre. La parole que vous avez bien voulu me donner m'engageait que vous et moi vous engagiez que dans la limite de votre pouvoir. Je sais mieux le respect dû à la puissance paternelle. Monsieur le comte Rovenkine est chef de famille et ne doit compte qu'à Dieu de son autorité. Il ne m'eût rien promis ; il ne me connaît pas ; il ne me doit rien. Loia de moi la pensée de lui adresser un reproche ou seulement une plainte. Je n'en ai pas plus la volonté que le droit. La douleur me me rend pas injuste.

JEANNE, à part.

Noble cœur ! et que Cécile ai raison de l'aimer !

RÉGIS.

Je viens seulement vous demander, madame, et je vous prie instamment de me répondre en toute sincérité, je viens vous demander si j'ai mérité en quelque chose, si je me suis attiré par ma faute la réprobation qui me frappe...

JEANNE, l'interrompant brusquement.

Vous !

RÉGIS, continuant de même ton.

Ou si je ne dois attribuer mon malheur qu'à la destinée.

JEANNE.

Même !

RÉGIS.

Parlez, madame, parlez franchement, je vous en conjure. A-t-on découvert quelque tache dans ma vie ? Ai-je à me reprocher quelque faiblesse indigne du nom que je porte et que devait porter votre fille ?

JEANNE.

Je ne sais et ne pense de vous, monsieur le comte, que du bien.

RÉGIS.

Je puis donc me rendre ce témoignage que je n'ai mérité ni de vous ni de moi-même.

JEANNE.

Certes !

JEANNE. Je puis donc croire aussi, je puis espérer n'avoir perdu ni votre estime ni celle de mademoiselle votre fille?

En fait de bons sentiments, monsieur le comte, vous n'avez rien perdu.

Merci, madame, c'est tout ce que je voulais savoir. Je pars le cœur brisé, mais la conscience tranquille. Croyez bien que si l'exil ni les années, rien n'affaiblira ma reconnaissance envers vous, ni mon affection... (Il s'arrête à l'épée par les larmes.) Adieu, madame.

JEANNE, le retenant par le bras. Voulez-vous nous sauver?

Vous sauver?

Au péril de la vie!

Au prix de ma vie, madame, et je mourrai content.

Connaissez-vous votre rival?

Le marquis de Laverdac?

Le marquis de Laverdac n'est marquis que du chef de sa mère, la fille Rose Marquis, native de Laverdac, ardemment de Libourne, actuellement marchande à la toilette sous les piliers du Temple (elle passe à droite.)

Il renie donc son nom pour usurper un titre?

Comme il renie sa mère pour inventer des aïeux.

Et c'est à un pareil homme que le comte Rovenkine donne sa fille?

Le comte n'était pas libre.

Comment?

Il n'a cédé qu'à la menace.

A quelle menace peut donc céder un homme de cœur?

L'infâme a trouvé dans sa honteuse industrie le moyen de nous perdre.

De quelque industrie voulez-vous parler, madame? Je le croyais journaliste.

Il est journaliste à peu près comme il est marquis, par contrebande. Il vend des paroles et fabrique des nouvelles; il s'annonce et dénonce. Grâce à des relations inconnues et suspectes, il a découvert un secret terrible.

Un secret politique?

Justement.

Une conspiration peut-être?

Et, vous le savez, une conspiration découverte, en Russie...

C'est bien, madame, j'en sais assez. (Il fait un mouvement vers la porte de droite.)

Attendez! le voici qui arrive avec sa mère.

Sa mère?

Pas d'imprudenciel un mot peut nous perdre.

Soyez tranquille, les prétextes ne manquent pas.

Bien. (Elle s'avance rapidement vers la porte de droite.) Vous ne m'avez pas vue.

C'est entendu: je vous attends ainsi que monsieur le comte Rovenkine.

Je vais le chercher.

Madame!... n'attendez pas votre fille.

JEANNE. Je n'aurais garde. (Elle sort par la droite, Arthur entre au fond. Les deux jeunes gens se regardent au moment du regard et saluent par un salut foudroyant. Rose paraît étonnée, son carter sous le bras.)

SCÈNE V

RÉGIS, ARTHUR, ROSE.

ROSE, bas à Arthur qui s'efforce de ne s'écarter de la table. Le comte ici! on machine quelque chose contre nous.

ARTHUR, bas à Rose, sans se détacher. Nous verrons bien.

ROSE, avec inquiétude. J'aimerais mieux rester seule ici pour veiller à l'affaire.

ARTHUR. N'en aller maintenant! j'aurais l'air de reculer devant mon rival.

ROSE. S'il allait te chercher querelle!

ARTHUR. Tant pis pour lui!

ROSE, avec fureur. Tu ne le crains pas?

ARTHUR. Je ne crains personne quand je suis dans mon droit. Et j'aurais soif, s'il y a lieu, de laisser tous les torts à mon adversaire. (Pendant toute cette scène, Régis reste à l'écart, sans devant la cheminée.)

SCÈNE VI

LES MÈRES, SMOLOFF, DEUX INVITÉS. (Le Valet de chambre introduit les nouveaux arrivants, et se retire emportant le chapeau et le parapluie de la comtesse à gauche.)

SMOLOFF, serrant la main d'Arthur. Ah! marquis, je vous félicite de votre activité. Vous connaissez le prix du temps et vous battez le fer... (Après un silence.) Quelles est cette dame?

ARTHUR, hésitant. Cette dame?

ROSE, intervenant bruyamment. Je suis marchande de nouveautés, de toutes nouveautés. C'est moi qui fournis le trousseau de la mariée; et je me recommande à monsieur le baron pour la première occasion, lorsqu'il aura besoin d'une corbeille de noces.

LE BARON. Vous ne connaissez?

ROSE. Si je ne connaissais pas un homme aussi répandu que monsieur le baron, je ne saurais pas complètement mon métier. (Après un silence.)

LE BARON, à Régis. La gaillarde a de l'épée et du caquet. (Légèrement Rose.) Elle a dû être jolie, autrefois; mais il y a trop longtemps. (Après un silence.) Ah! pardon, monsieur le comte: je ne vous avais pas vu, et j'ajouterais que je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

RÉGIS, à Smoloff. Monsieur le baron, je suis heureux de vous rencontrer; j'avais besoin d'un témoin.

ROSE, à demi-voix, dans le fond. D'un témoin? (Arthur, qui se trouve près d'elle, la fait passer dans le fond, à droite.)

LE BARON, à demi-voix, à Régis. Il ne s'agit pas d'une provocation?

ROSE, à demi-voix, à haute voix. Loin de là. C'est ma visite d'adieu; et je compte faire, en partant, les déclarations les plus satisfaisantes pour tout le monde.

LE BARON. Tant mieux! Je suis par tempérament ami de la paix.

ARTHUR, bas à Rose. Vous voyez, ma mère, qu'il n'y a rien à craindre. Vous pouvez vous retirer sans inquiétude.

ROSE, bas à Arthur. Je ne me fie pas aux apparences: je veux tout voir et tout entendre.

SCÈNE VII

LES MÈRES, PLATON, JEANNE.

ROSE, à Jeanne, qui entre à droite, donnant le bras à Platon. Mademoiselle la comtesse, je suis venue pour le trousseau; puis je m'attends?

JEANNE, avec hésitation.

Oui, attendez.

SÉGIS, s'avançant vers Platon.

Monsieur le comte, je vous demande pardon de mon impertinence. Mais je n'ai pas voulu quitter la France...

ROSE, à part, sous ses jupes.

Il part!

SÉGIS.

Sans remercier madame la comtesse Rovenkine de toutes les bontés qu'elle a eues pour moi.

PLATON.

Remerciez, monsieur, remerciez. (Il va s'asseoir près de la chaise.)

JEANNE, à Ségis.

Vous ne me devez pas de remerciements pour ce que j'ai fait, monsieur le comte, et moi je vous dois des excuses pour ce que je n'ai pu faire. (Elle s'assied près de la table, à droite.)

SÉGIS.

En aucune façon, madame. Personne ici n'a rien à se reprocher envers moi. Je n'ai à me plaindre, je ne me plains de personne, et je ne puis m'en prendre de mon malheur qu'à moi-même. (Il s'assied de l'autre côté de la table.)

ROSE, à part.

Il est tout à fait gentil.

ROLOFF, debout, près de la chaise, à Ségis.

Moi! c'est perdre un bon joueur.

PLATON, à Ségis.

Un parfait gentilhomme.

SÉGIS.

Ma mauvaise destinée m'a mis aux prises avec un rival trop redoutable, et je devais succomber dans une lutte inégale.

ARTHUR, qui s'assoit avec ses deux sœurs, à Ségis.

Eat-ce une raillerie, monsieur?

SÉGIS.

Bien au contraire, monsieur le marquis: c'est la constatation d'une vérité, malheureusement pour moi trop évidente, et que votre modestie pourrait seule mettre en doute. Vous avez de votre côté toutes les supériorités de talent, de naissance et de position.

ROSE, à Ségis.

Parle-t-il sérieusement?

SÉGIS.

Moi, je m'occupe bien que labourer la terre, et l'agriculture est un métier de paysan. Vous, monsieur, vous exercez une des professions les plus considérables et les plus considérées de notre époque.

PLATON, à Ségis.

Eh! bien! on ne prend donc pas le thé? (Jeanne fait entrer le valet de chambre pour se faire du thé.) Le thé! et n'oubliez pas le rhum. (Le valet se retire de la table. L'entrée du groupe de quatre personnes a continué.)

ARTHUR, à Ségis.

Vous disiez, monsieur...

SÉGIS.

La conversation vous intéresse donc, monsieur?

ARTHUR.

Bien sûr, monsieur. Vous allez, je crois, parler de la littérature contemporaine?

SÉGIS.

En effet.

ARTHUR, s'avançant vers Ségis.

Et peut-on vous demander ce que vous en pensez?

SÉGIS.

Beaucoup de bien, monsieur. Je ne suis pas de ces esprits clagrin qui se font, au profit du passé, les détracteurs du présent. A chacun son tour dans la vie, à chacun un part de soleil. Je suis avant tout le contemporain de mon siècle et le compatriote de mon pays. Respect à la gloire des siens! Bon courage aux hommes de bonne volonté! Que l'on suive Descartes, ou Molière et Corneille, ou Bossuet et même Voltaire, tout va bien, pourvu que l'on continue les grandes traditions de notre histoire; pourvu qu'on maintienne le rang de la France dans le concile des nations! (Il s'est tenu sur ses dernières notes.)

ARTHUR, à Ségis.

Un homme de métier n'aurait osé en dire autant et n'eût pu dire aussi bien. On serait heureux, monsieur, d'écouter comme vous parlez.

SÉGIS, en riant.

Les enthousiasmes sincères sont parfois éloquentes sans le savoir.

ROLOFF, à Ségis.

Bien parlé, bien répondu.

PLATON, à Ségis.

Oui. Je ne comprends pas très-bien.

ROSE, à part.

Où veut-il en venir? (Le valet de chambre apporte, sur un grand plateau d'argent, un thé complet, qu'il pose sur la table.)

ROLOFF, s'approchant de Ségis.

Ah ça! monsieur le comte, vous êtes donc aussi un lettré de la gloire littéraire?

SÉGIS.

Où! mon admiration ne va pas jusqu'à l'aveuglement, et sait distinguer la fonction des gens qui l'exercent. Là, comme ailleurs, il faut choisir: il y a des hommes de lettres et des hommes de lettres.

ARTHUR.

Comme il y a fagots et fagots, (il se rassoit sur le coup.)

SÉGIS.

Oui, d'une part le bon bois, le bois sec et franc, qui brûle joyeusement sous l'âtre et de la flamme généreuse éclaire la nuit et réchauffe l'hiver; de l'autre, le mauvais bois, le bois humide et douteux, qui ne répand que de la fumée et ne se voit que par sa fumée; il y a l'écritain loyal, qui fait de sa parole un enseignement, de sa vie un exemple, et, comme un bon soldat, combat et meurt sous son drapeau. Il y a l'écritain, l'écritain de plume. Celui-là écrit au hasard de la journée, sous la dictée de ses passions. Il a pour dieu l'Argent, et pour muse l'Envie. Le premier de tous les arts devient entre ses mains le dernier des métiers. Arrière-billard de ces insulteurs publics de l'ancienne Rome, il poursuit d'une égale clameur le triomphateur sur son char et le fauteur qui succombe dans l'arena. Pour se consoler de son obscurité, il aime à débaucher la gloire; il se venge de son abjection en écrasant l'écrivain tombé. Pourvu qu'il attire des curiosités dépravées, il tient boutique de diffamation, et, sur la voie publique même, il débute le scandale à tant le numéro. Aimez-vous la médecine? en voici. Préférez-vous la calomnie? en voici. Le talent de l'artiste, la fortune du financier, la généreuse utopie du rêveur, l'honneur des hommes, le pœude des femmes, tout sert d'aliment, tout sert de proie aux appétits voraces de sa cupidité. Rachez-vous, messieurs et mesdames: il faut payer tribut, sous peine de mort. Embusqué derrière les colonnes d'un feuilleton, notre homme gesticule les réputations au passage; et, la plume au poing, le chapeau tenu, il crie au voyageur effaré: La bourse ou la vie, s'il vous plaît! (Mouvement général. Jeanne, précédemment émise, penchée de la main gauche, machinalement et sans savoir, aux côtés de qui se penche l'écritain.)

ROSE, avec empressement, à Jeanne, en prenant la main.

Permettez, madame la comtesse. (Ses, à Ségis, en lui montrant la tasse.) Mais il l'insulte!

ARTHUR, à Ségis.

Me fâchez, ce serait me reconnaître; calmez-vous.

ROLOFF, à Ségis, qui se penche vers la table sans lâcher de Ségis, plus le plateau de rhum.

Les cartes commencent à se bécotter.

PLATON.

Une partie de whist? (Il s'assoit près de la chaise.)

SÉGIS, se levant pour aller vers Ségis, à Ségis.

Qu'en dites-vous, monsieur le marquis?

ARTHUR.

Que vos portraits ne sont pas flétris.

SÉGIS.

Pourvu qu'ils soient ressemblants!

ARTHUR.

A qui ressemblent-ils donc?

SÉGIS.

N'y reconnaissez-vous personne?

ARTHUR, se levant.

Non. Et vous?

SÉGIS.

Amour-propre d'écritain, diriez-vous; mais j'y reconnais facilement ceux que j'ai voulu peindre.

ARTHUR.

Nommez-les.

SÉGIS.

Ah! voilà la difficulté.

ARTHUR.

Pourquoi?

SÉGIS.

Parce que, pour nommer un homme, il faut savoir son nom; et, pour qu'on le sache, il faut au moins qu'il en ait un. (Arthur, près de Ségis, se penche vers Ségis, qui vient lui prendre la tasse des mains.)

ROLOFF, à Ségis, à Ségis.

Un boulet en pleine poitrine.

PLATON, se levant, à Ségis.

De quoi parlez-vous donc, baron! du siège de Sébastopol?

ROSE, à l'oreille de Jeanne.

Interviens donc, si vois bien qu'il y a à voir une querelle.

JEANNE, impétueuse, à sa sœur.

Je n'y puis rien.

ROSE, de même.

Tu ne peux pas protéger ton gendre ?

JEANNE, de même.

Et toi ton fils ? Interviens toi-même.

ROSE, de même.

Quo veux-tu que je dise que veux-tu que je fasse ?

JEANNE, de même.

Et moi ? Je ne puis plus rien sur ce jeune homme, n'étant plus rien pour lui.

ROSE, de même.

Mais cette situation est affreuse.

JEANNE, de même.

Elle est ce que tu l'as faite.

REGIS, en grommelant.

J'en puis ici, messieurs, parler tout à mon aise, sans crainte de choquer personne. Les Hovenknecht ont fourni des hommes aux plus sanglantes guerres de l'Ukraine.

PLATON, étonné, au seigneur, à Régis.

Cinq helmans !

REGIS.

Vasili Smoloff combattait à côté d'Ivan le Terrible, au siège de Kazan, (Smoloff s'annonça étonné.) Parmi les chevaliers honorables qui accompagnèrent Raymond de Toulous à la première croisade figure glorieusement un sire de Lavedac, lequel monta des premiers à l'assaut de Jérusalem. (A Arthur.) C'est de celui-là, je suppose, que descend monsieur le marquis ?

ARTHUR.

Vous êtes trop avant, monsieur le comte, pour que j'aie la prétention de vous rien apprendre, du moins en fait de généalogie.

REGIS.

Denc, tous tant que nous sommes ici, nous n'avons qu'à maintenir, si nous ne pouvons l'accroître, l'honneur des grands noms que nous ont légués nos ancêtres. Mais, pour ma part, et vous pensez tous comme moi, quand le destin m'eût été aussi contraire qu'il s'est montré favorable, fusse-je né dans les rangs les plus obscurs de la société, il me semble que je n'eusse jamais renié mon origine, si humble qu'elle pût être ; jamais je n'eusse détourné les yeux du berceau sur lequel aurait veillé une mère. Le nom de mes parents m'eût été sacré quand même : honorable, j'eusse voulu l'honorer encore ; même infâme, j'aurais essayé de le réhabiliter. Voilà ce que je pense, moi. Voilà ce que nous aurions fait, nous autres, braves gens que nous sommes. Mais il y a des hommes dont l'âme supérieure place au-dessus de ces vulgaires préjugés, ils se débarrassent de leur famille comme d'une défroque gênante, et se fabriquent un nom, au lieu de le faire. Un ramasse un titre s'importe où, dans l'histoire ou dans la géographie : il n'y a qu'à choisir, et le dégoûté complet, ce se promène fièrement dans la vie, comme dans un carnaval.

ROSE, avec une explosion de colère, s'adressant vers Régis.

Ah ! monsieur, c'est trop fort ! (Mouvement général.)

REGIS, avec un dédain glacial.

De quoi se mêle cette femme ? Vous vous êtes troussée de porte, ma chère : ce n'est pas ici l'antichambre.

ARTHUR, s'adressant vers Régis.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous !

REGIS, brutalement.

Pourquoi donc ?

ARTHUR, montrant Rose, qui est devenue à genoux.

Vous insultez ma mère.

REGIS.

Allons donc, monsieur ! vous comprenez enfin.

ARTHUR, comme tout-à-coup.

Oui, monsieur, je comprends enfin, grâce à vous, l'écoulement de ma haine ; et si dure que soit la lapon, je vous en remercie. Au lieu de confesser publiquement, au lieu de proclamer, comme une gloire, cette maternité sublime, qui grandissait incessamment dans le sacrifice, misérable apostat de famille, je l'ai reniée comme une honte. O ma mère ! je vous demande pardon. (Il se précipite aux pieds de Rose.)

ROSE, s'abaissant.

Arthur, mon enfant ! mon fils bien-aimé ! (Une pause.) Nejs, quoi ! je te laisse faire, et tu l'abîmes devant tout ce monde. (Régis cherche à le soulever dans ses bras.)

ARTHUR, toujours à genoux.

Non ! je ne m'abaisse pas, ma mère, je me relève.

REGIS.

Vous avez raison, monsieur, et je vous estime assez maintenant pour croire l'épée aux vôtres. (Il lui tend le bras.)

ARTHUR, serrant la main de Régis.

Merci, monsieur.

ROSE, éplorée.

Se battre, ils vont se battre ? (Mouvement parmi les assistants. Jeanne les confie tous du genre au désespoir.)

ARTHUR.

Silence, ma mère ! laissez-moi sauver ce qui me reste d'honneur. (Allant à Régis, qui est sur le devant, à droite.) Monsieur, vous m'avez matériellement frappé dans mon amour, dans mes espérances, dans mon orgueil, dans ma mère. Vous portez la responsabilité d'une vie qui s'écroule. Pesez-moi l'importance de l'acte, pourvu qu'en tombant je vous donne. J'ai la tranquillité d'un homme qui cherche, moi, à vivre, mais à tuer. Et, quelle que soit l'issue du combat, j'y gagnerai toujours quelque chose, ou votre mort, ou la mienne. Maintenant, si le cœur vous en dit, monsieur le comte, je suis tout à vos ordres.

REGIS.

Fort bien, monsieur. Mon amour est au niveau de votre haine. Venez ! (Il s'éloigne vers la porte du fond.)

ROSE, s'adressant Arthur dans ses bras.

Non, je ne veux pas !

ARTHUR.

Il le faut.

ROSE.

Reste ici, je t'en supplie, Arthur ; reste avec moi.

ARTHUR, se défilant.

Ne me retenez pas, ma mère ; vous me perdez.

ROSE.

Je viens de te retrouver : ne m'abandonne pas, Arthur, par pitié !

ARTHUR, s'attachant de son bras.

Adieu !

ROSE, indiquant par le doigt.

Mon fils ! mon fils ! mon fils ! (Une pause dramatique sur le coupé. — Arthur et Régis sortent ensemble par le fond, suivis par Smoloff et les deux invités.)

SCÈNE VIII

JEANNE, ROSE, PLATON, toujours seuls, au fond de la cheminée, dans un grand désordre qui cache soigneusement.

ROSE, s'agitant nerveusement, d'une voix étouffée.

Ah ! ah ! mon Dieu ! (Une pause puis à peu les yeux et promène autour de sa tête des regards effrés ; puis d'une voix déclamatoire.) Partis ! (Elle se lève par un effort violent.)

JEANNE.

Oui.

ROSE.

Pour se battre ?

JEANNE.

Oui.

ROSE.

Mais en va me tuer mes fils !

JEANNE.

Je l'espère.

ROSE.

Aie pitié de moi, Jeanne !

JEANNE.

Comme tu as eu pitié de moi-même.

ROSE.

Je te demande pitié.

JEANNE.

Trop tard.

ROSE.

Non. Il est encore temps. Écoute.

JEANNE.

Quoi ?

ROSE.

Empêche ce duel, et je ferai ce que tu voudras.

JEANNE.

Il faut renoncer à ce mariage, l'éloigner avec ton fils, et lui garder le secret.

ROSE.

Je consens à tout.

JEANNE.

Jure.

ROSE.

Sur la tête de mon enfant !

JEANNE.

J'essayerai.

ROSE.

Arrange-toi. Car s'il meurt, je le vengerai certainement.

JEANNE.

Médions-nous donc ; il y va du bonheur de ma fille !

ROSE.

Et de la vie de mon fils! (Elle sort par la tent.)

SCÈNE IX

PLATON, seul.

(Minaud avec la pendule. On voit s'élever au-dessus du faîteil deux grands bras qui s'écartent. Platon se lève lentement, bâille, se frotte les yeux, regarde tout à tour le salon vide et la pendule qui sonne, et finit par consulter sa montre.)

Mineur : je vais me coucher. (Il prend le flacon de rhum sur le chevet et se dirige vers la porte de droite.)

ACTE QUATRIÈME

Le décor du premier acte. — Seul heures du matin.

SCÈNE I

PLATON, LE VALET DE CHAMBRE.

PLATON, en robe de chambre et en pantoufles, entre à pas de loup par la petite porte marquée du genévre, et regarde avec précaution de tous côtés. Le Valet de chambre, entré derrière lui, s'arrête sur le seuil.

La comtesse... pas rentrée?

LE VALET DE CHAMBRE, s'avançant vers Platon.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur le comte que madame la comtesse était rentrée vers les quatre heures du matin.

PLATON.

Mais sortie depuis?

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant le jour, monsieur le comte.

PLATON.

Allée où?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame la comtesse a donné l'ordre au cocher de la conduire d'abord au bois.

PLATON.

Quel bois?

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le comte, à Paris, lorsqu'on dit le bois, ça veut dire le bois de Boulogne.

PLATON.

Loin?

LE VALET DE CHAMBRE.

A une lieue, monsieur le comte.

PLATON.

Grand?

LE VALET DE CHAMBRE.

Très-grand, monsieur le comte, et très-joli. Il y a un lac naturel alimenté par une pompe à feu, avec des poissons rouges étetés au collège de France.

PLATON.

Poisons bien étetés?

LE VALET DE CHAMBRE.

Parfaitement, monsieur le comte. Ils s'écourent...

PLATON, interrompant brusquement.

Bavard! (Le valet de chambre s'arrête interdit.) Faites entrer le sommelier.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, monsieur le comte. (A part, en s'éloignant.) En voilà un Cosaque! (Il sort par la porte de droite.)

PLATON, seul, s'avançant à cheval sur une chaise.

Que prendrai-je? (Entre le sommelier à droite.)

SCÈNE II

PLATON, LE SOMMELIER.

LE SOMMELIER, s'approchant à pas comptés.

Son Excellence m'a fait l'honneur de me demander?

PLATON.

Oui : ensemble... étudier... vins de France.

LE SOMMELIER.

Votre Excellence ne pouvait mieux s'adresser. Nous avons la première cave de Paris, tous vins de premier choix et des meilleures années.

PLATON.

Naturels?

LE SOMMELIER.

Votre Excellence veut dire, nous ne recevons ici que des jords anglais et des princes russes, ce qu'il y a de mieux dans la noblesse européenne, et nous nous sommes de servir à notre illustre clientèle des produits sophistiqués. C'est bon pour les gargates et les gens de province.

PLATON.

Français... tous les infimes!

LE SOMMELIER, s'arrêtant agrippé à son...

Hé! hé! hé!

PLATON, s'arrêtant d'un regard adroit.

Paix!... Qu'avez-vous de meilleur?

LE SOMMELIER.

Tout!

PLATON.

Et de passable... dans le meilleur?

LE SOMMELIER, avec véhémence.

Dans les grands Bordeaux rouges, nous avons le grand Château-Margaux, mil huit cent treize-quatre; le grand Château-Lafite, mil huit cent quarante-quatre, retour de l'Inde; dans les grands Bordeaux blancs, nous avons le grand Sauternes Lunalaque, mil huit cent trente-sept, et le grand Sauterne Clâteau-Yquem, mil huit cent quarante-cinq, raisin égrainé, sur facture. En fait de grands Bourgognes, je me permettrai de recommander particulièrement à Son Excellence le grand Clos-Vougeot, cachet Outard; le grand Romanée coté, ainsi que le grand Chambertin de la comète. Parmi les grands Champagnes...

PLATON, sans malice.

Grands vins... petites bouffées!

LE SOMMELIER, avec dégoût.

Monsieur le comte, le nectar ne se vend pas au litre.

PLATON, lui imposant silence de la main.

Rédécider!... Pas de vin rouge à jeun.

LE SOMMELIER, éperdu.

Nous avons...

PLATON, avec autorité.

Silence!... M'apportez... Sillery sec.

LE SOMMELIER, levant les talons.

A l'instant, monsieur le comte.

PLATON.

M'apporterez... Clâteau-Yquem.

LE SOMMELIER.

Très-bien, monsieur le comte.

PLATON.

M'apporterez... Ermitage blanc.

LE SOMMELIER.

Grand Ermitage blanc, véritable extrait de pierre à fusil.

PLATON, se levant.

Allez.

LE SOMMELIER, s'éloignant rapidement.

Je reviens, monsieur le comte.

PLATON.

Garçon!

LE SOMMELIER, s'arrêtant.

Monsieur le comte?

PLATON.

M'apporterez... au lieu d'une bouteille Sillery sec, deux... avec Cognac pour digestion.

LE SOMMELIER.

Cognac, fine champagne, cinquante ans de fût, velours de l'estomac. (Il sort à droite.)

PLATON, seul, s'avançant à droite, et se frottant joyeusement les mains.

Une heure de bon temps! (Clique ouvre par la porte principale du gauche, péte, tapage, éclats.)

SCÈNE III

PLATON, CÉCILE.

CÉCILE, entrant vers Platon.

Oh! mon père, soutenez-moi!

PLATON, hochement.

Qu'est-ce qui vous prend?

CÉCILE.

Je succombe.

PLATON.

Malade?... souvenez femme de chambre, mettez au lit, mettez au lit.

CÉCILE.

Je suis folle de terreur et de désespoir.

PLATON.

Pourquoi?

CÉCILE.

En ce moment, peut-être, il meurt!

PLATON.

Qui?

CÉCILE.

Merci de vos ménagements, mon père, mais il est inutile de feindre : je sais tout.

PLATON.

Quoi?

CÉCILE.

J'ai tout entendu, cette affreuse querelle, ce défi, ces menaces de mort. J'aurais voulu m'élancer entre eux pour les séparer; mais la force et la voix m'ont manqué. Je suis tombée sans connaissance; et quand je me suis relevée... Ah! quelle nuit!

PLATON.

Écouter ses portes... voilà!

CÉCILE.

Pardonnez-moi, mon père! il s'agitait de mon bonheur et de sa vie, qui est la mienne.

PLATON.

Paroles inconvénientes; retirez-vous. (Il se lève et porte à gauche.)

CÉCILE, avec un élan de douleur.

Quoi! ne pouvez-vous rien, mon père, rien pour me soutenir, rien pour me consoler?

PLATON.

Rien!... Faible mortel, pauvre pécheur!... Implorer la Providence dans votre chambre... Allez, allez, ma chère fille! Contrariez pas votre père. (Il revient à droite.)

CÉCILE, pleurant.

Ah! si du moins ma mère était là! (Elle s'élance par la gauche.)

PLATON, avec amertume.

Pas en moment tranquille! (Apprenant le sommeil, qui n'est à droite avec un plumeau chargé de verrou et de bouillottes, il s'empresse joyeusement à se recoucher. Tout à coup il se lève au moment où Cécile, qui entre sur les pas du sommeil, et s'arrête au moment d'aller. Mais elle est absorbée dans de sombres pensées, se débarrasse de son écharpe et de son chapeau, sans faire attention à ce qu'il se passe autour d'elle. Platon profite de sa préoccupation pour opérer une retraite savante, et s'élance à reculons avec le sommeil, qu'il manque à la fois de son corps et de sa robe de chambre.) Comtesse... tout mon possible pour consoler votre fille... mais n'entend pas raison, pas du tout raison. (Il sort avec le sommeil par la petite porte de gauche.)

SCÈNE IV

JEANNE, CÉCILE.

CÉCILE, courant vers Jeanne.

Eh bien? ma mère, quelles nouvelles?

JEANNE, avec déception.

Je ne sais rien. (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

CÉCILE, le regardant.

Rien? c'est impossible. Tu veux me cacher un malheur. A quoi bon? je finirai toujours par le savoir. Il vaut mieux me dire la vérité tout de suite: je te promets d'avoir du courage. Mais parle, maman, parle, je t'en supplie; ne me laisse pas dans cette affreuse incertitude.

JEANNE.

Je ne sais rien, mon enfant. Je suis allée chez lui, chez l'autre, au bois de Boulogne, au Champ de Mars, à Vincennes, à Montmartre, partout où j'avais chance de les rencontrer; j'ai interrogé la police, les passants, les cochers, tout le monde: personne ne les a vus, et je n'ai pu rien savoir.

CÉCILE.

Ab! que faire, maman, que faire?

JEANNE.

Attendre et prier.

CÉCILE.

Mon Dieu! prenez ma vie, mais épargnez la sienne!

CÉCILE.

SCÈNE V

LES MÈRES, RÉGIS.

RÉGIS, entrant à droite, le bon ou le diable.

Cécile!

CÉCILE, courant à Régis.

Régis! vous êtes blessé?

RÉGIS.

Ce n'est rien.

JEANNE.

Et... lui?

RÉGIS, avec une gravité douloureuse.

On l'a transporté dans son appartement.

JEANNE.

Blessé... grièvement?

RÉGIS, décolorant le titre.

C'est horrible de penser qu'on a tué un homme.

JEANNE.

Mort!

RÉGIS.

Mais j'avais à défendre à la fois, vous le savez, madame,

mon amour et votre liberté. (Une pause.)

JEANNE, d'une voix sourde.

Ils l'ont voulu. (A 34-40.) Maintenant, il faut partir.

RÉGIS.

Partir?

JEANNE.

Sans retard.

RÉGIS.

Pourquoi?

JEANNE.

Pour éviter les suites de l'affaire.

RÉGIS.

Je n'ai jamais reculé devant mes actes. Ce duel malheureux, vous savez qu'il était nécessaire, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a été loyal.

JEANNE.

Je sais, monsieur le comte, que vous n'avez rien à redouter de la justice, ni de l'opinion; mais il me semble que notre délicatesse à tous aurait à souffrir d'un mariage célébré ici même, en de pareilles circonstances.

RÉGIS.

Vous avez raison, madame le comtesse, et je suis à vos ordres.

JEANNE.

Très-bien! (Régis se met à courir à travers le vestibule, à droite, en faisant sauter le timbre placé sur le petit guéridon, à droite. Il lui échappera. (Le Valet de chambre qui ouvre la porte de droite.) Nous partons dans deux heures. En attendant, je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous! (Il sort du Valet de chambre, coupe les ordres de la maison, nous autres d'ailleurs lui, pâle, affaibli, les bras pendants, les yeux hagards, sans rien voir, sans rien entendre. Le Valet de chambre, en le voyant passer, s'élance vers elle pour l'embrasser. Régis l'arrête et le menace d'un geste menaçant.)

SCÈNE VI

LES MÈRES, ROSE.

JEANNE, apercevant Rose, à part.

La voilà! Tout est perdu!

ROSE. (Elle semble honteuse les yeux baissés de la chambre, et regarde tout à tour. Cécile avec une morne tristesse, Jeanne avec une rage contenue, Régis avec une épouvante mêlée d'horreur; puis elle s'élance sur le canapé, se cache brusquement la tête dans les mains et se met à sangloter. Long silence. Enfin, d'une voix sourde et brisée, elle commence à parler.)

J'avais mis vingt ans à l'élever; j'avais, pendant dix ans, pleuré son absence et attendu son retour; je l'avais retrouvé hier, plus aimant et plus aimé que jamais, et je viens en un instant de le perdre pour toujours. Je l'ai vu sur son lit, pâle, sanglant et déjà transfiguré. J'ai touché du doigt le trou que l'épée avait fait dans sa poitrine; j'ai senti son sang couler sur mes mains: il y en a encore. (Elle ouvre ses mains de blancs linceuls et se met à sangloter, effrayée par l'émotion.)—Tout espoir est-il perdu?—ai-je demandé en tremblant. Le médecin a détourné la tête, et lui, le pauvre enfant! il m'a du doigt montré le ciel. — Puisque je ne puis le sauver, — me suis-je écriée, folle de douleur et de rage, — Arthur, du moins, je le vengerai! (Elle se jure violemment.)

JEANNE, allant à Cécile.

Retire-toi, Cécile! Retirez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie.

RÉGIS.

Que craignez-vous, madame? Elle est si malheureuse! laissez-la se plaindre.

ROSE, continuant sans avoir rien entendu.

Il a tourné la tête vers moi et ma réponse d'une voix si faible et si douce: — Pas de vengeance, mère! Il faut laisser la justice à Dieu, qui peut tout et sait tout. Nous, misérables créatures, ne pensons qu'à l'indulgence et au repentir. Allez dire à mon adversaire que je lui pardonne; à la comtesse, que je lui demande pardon du chagrin que je lui ai fait; à la jeune fille, que je le supplie de prier pour moi, parce que Dieu entend la prière des anges. — Il m'a regardée en souriant, et... je suis restée toute seule.

RÉGIS, à demi-voix.

Pauvre femme! (On entend tout à coup débiter le vers de Platon qui chante à gauche dans la chambre à gauche.)

Voilà l'hiver! Sous la neige et le givre
Le sol frémit et la sève s'endort;
L'oiseau plus loin s'en va chasser et vivre;
Soleil et chaleur, terre et ciel, tout est mort.
Mais dans le cave un dieu tout-puissant veille,
Qui va pour rendre amour, printemps, espoir;
Le vieil ornement se fond de la bouteille,
Et le soleil reparaitra ce soir.

ROSE.

Qui chante?

JEANNE, suppliant.

Je ne sais pas.

ROSE.

Mélan! moi aussi j'ai chanté quand d'autres pleuraient. (Un cercueil passe, pendant lequel on entend plus distinctement le chœur baroque de Platon.) — Jeune entre principalement dans le chœur à gauche. — A Cécile.) Mademoiselle, voyez vospères bien, pas vrai? prior pour lui?

CÉCILE, s'éloignant vers Rose.

Ah! malade, de tout mon cœur!

ROSE.

Merci! vous êtes une bonne fille. Ce n'est pas votre faute à vous, tout ça : personne ne doit vous en vouloir. Moi aussi j'aurais peut-être voulu et j'aurais peut-être pleuré. Mais maintenant : on dit qu'il prend en pitié ceux qui se rependent; et je veux faire pénitence, pour sauver l'âme de mon fils. Vouliez-vous m'embrasser, mon enfant? Oh! n'ayez pas honte de moi, je vais me faire saint de charité. (Elle embrasse Cécile qui s'est jetée à son cou.) Votre mère est bien heureuse! (Elle sort à pas lents, accompagnée de Cécile, qui lui soutient sa pleurante tête sur elle. On la voit, au moment de la demi-revolte du lord, et la tête appuyée sur sa main gauche, venir embrasser dans une main blanche, de sa main droite, et se jeter, à moitié ivre, entre à pas précipités, une bouteille d'eau sur son sein, un verre dans l'autre, suivi par Jeanne, qui fait des efforts désespérés et inutile pour le retenu.)

SCÈNE VII

RÉGIS, se tient; JEANNE, PLATON.

PLATON, avec colère.

Ne me touchez pas à bout, de par tous les diables! car si une fois je me décline!... (avec de grands efforts.) Je vous laisse vivre à votre guise, laissez-moi vivre à la mienne. Je vous ai donné mon sang; mais je ne vous ai pas vendu ma liberté.

JEANNE, s'approchant d'un pas lent, tenant le bras de Platon et lui dit d'une voix basse et moqueuse.

Prenez garde à vous, comte Bovenkine!

PLATON, dégageant bruyamment son bras.

Je remplis loyalement les conditions du marché. Je me tiendrai en cérémonie devant le monde; mais je veux boire et dîner chez moi, tout seul. Je ne fais de tort à personne. Je suis un homme libre, moi.

JEANNE, d'un ton suppléant.

Par respect, par pitié pour votre fille!

PLATON.

Qui ça ma fille? mademoiselle Cécile? C'est bien de l'honneur que vous me faites; vous me prenez pour le prince Boris.

RÉGIS, d'une voix tremblante.

Et c'est pour cela que l'on m'a fait tuer un homme!

PLATON, avec un accompagnement piteux d'admiration.

Vous avez tué un homme, vous?... Quel gaillard! (Il s'approche de ses poches qu'il dépense la bouteille et le verre, qu'il met à terre bruyamment.)

JEANNE, se précipitant à terre dans les mains.

Mon Dieu! dans quel abîme suis-je tombée! (Régis, avec un mouvement de protestation, se brusquement penche son chapeau.) Vous partez?

RÉGIS.

Je n'ai plus rien à faire ici.

JEANNE.

Et rien à dire?

RÉGIS.

Rien. (Il s'en va.)

JEANNE, l'embrassant de griefs.

Quoi! pas un mot pour elle?

RÉGIS.

Un seul : adieu!

JEANNE.

Vous ne l'aimez plus?

RÉGIS.

Si fait, comme une morte.

JEANNE.

Mais ce n'est pas sa faute, à elle!

RÉGIS.

Est-ce la misère?

JEANNE.

Alors, pourquoi vous tenir tous les deux d'un crime que vous n'avez commis ni l'un ni l'autre?

RÉGIS.

Nulleur au fils qui sème la honte sur le tombeau de ses pères; je veux, au jour de la mort, me présenter devant les miens la conscience tranquille et le front levé. Ruiné, désespéré, n'importe; il faut que je puisse leur répéter, à cette lignée de pères, le cri de la France vaincue : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

PLATON, à part.

Tout est perdu, fors l'honneur?

JEANNE, avec douleur.

Allez, monseigneur! frappez toujours; acceptez de votre indignation la malheureuse femme qui tremble et pleure à vos pieds. Plaintes, reproches, menaces, je méprise tout, j'accepte tout : je ne me défendrai que par mon repêchir. Mais elle, monseigneur! ma fille adorée, mon adorable Cécile! épargnez-la, de grâce! Par pitié, par justice, par égard pour vous-même, ne la repoussez pas : elle est innocente et vous aime.

RÉGIS, tendant les bras.

Et moi donc?

PLATON, à part, d'un air d'indignation.

Ah! je commente à comprendre. C'est monseigneur qui veut épouser. Par bien : mais l'autre?

JEANNE, d'une voix sourde.

Il est mort.

PLATON, avec un dévouement naïf.

Déjà! (Il s'en va.) Mais alors tout petit s'arranger. (Monseigneur de Régis.) Je sais bien, je sais bien : on commence par dire ces choses-là, pour l'acquiesce à sa conscience; mais, bah! on finit toujours par épouser, quand la fille a deux millions.

RÉGIS, avec tristesse.

Monseigneur, vous vous trompez; moi, je ne vous vend pas mes aïeux.

PLATON, interloqué, à part.

Moi, je ne vous vend pas mes aïeux! (Il se recule, montrant son verre d'eau main convulsée et le remet sur la table avec fracas. Cécile recule à droite, et s'arrête étonnée, en entendant les deux se parler de Régis.)

SCÈNE VIII

LES MÈRES, CÉCILE.

CÉCILE, se précipitant entre Jeanne et Régis, et les embrassant tous deux de regard.

Régis, que voulez-vous dire?

RÉGIS, avec une espérance désolée.

Cécile! (avec effort.) Adieu.

CÉCILE, suppliante.

Adieu?

RÉGIS.

Pour jamais.

CÉCILE.

Vous me quittez?

RÉGIS.

La mort dans l'âme.

CÉCILE.

Vous ne quittez, Régis? à la veille de votre mariage, vous me quittez?

RÉGIS.

Il le faut : l'honneur le veut.

CÉCILE.

Qu'ai-je fait?

RÉGIS.

Vous, chère enfant? vous possédez toutes les vertus, vous avez droit à tous les respects.

CÉCILE.

Alors pourquoi cet abandon, si cruel et si imprévu? pourquoi?

RÉGIS, d'une voix étouffée.

Pourquoi? (Regardez à votre mère. (Il sort en chancelant sur le porte de devant.)

SCÈNE IX

LES MÈRES, Jeanne. (Cécile s'assure à pas lents vers Jeanne.)

JEANNE, dévouant la tête et se levant.

Ne m'interrogez pas, mon enfant! par pitié, ne m'interrogez pas. (Cécile porte tout à coup les mains à sa tête et à son cœur, comme si elle se sentait évanouir sur le coup.) Oh! ma fille!

PLATON, à part.

Tout est perdu, fors l'honneur? Moi, je ne vous vend pas mes aïeux! (Il s'en va avec un verre d'eau et une bouteille dans sa main.)

JEANNE, s'approchant peu de sa fille.

Suis-je assez punie, mon Dieu!

SCÈNE X

LES MÈRES, LE VALET DE CHAMBRE.

JEANNE, se levant bruyamment.

Que voulez-vous? Je n'ai pas sonné.

LE VALET DE CHAMBRE, présentant une lettre et un plateau d'argent.

Pardieu, madame la comtesse : c'est une lettre très-pressée, de l'ambassade.

De l'ambassade!

PLATON, à part.

Donnez. (Elle prend la lettre.) JEANNE. (Elle sort de chambre avec.)

SCÈNE XI

CÉCILE, JEANNE, PLATON.

CÉCILE, à sa mère, qui l'embrasse.

Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Rien, mon enfant; une lettre.

CÉCILE, avec effort.

Tu peux lire; je suis renuie.

JEANNE, tout.

« Ma sœur la comtesse, je regrette profondément d'avoir à vous
« communiquer les fâcheuses nouvelles que je racontai à l'in-
« stant de l'éclat de la fête. J'ai cru devoir également en informer
« monsieur le comte de Plaugastel, dans l'espoir qu'il pourra modi-
« fier les résolutions. Comprenez dans une de ces spéculations
« administratives que le Czar ne pardonne pas, le prince Boris
« a été privé de ses fonctions, honneurs et dignités, et envoyé
« comme simple soldat à l'armée du Caucase. Tous ses biens
« sont confisqués pour compenser les pertes du Trésor. Votre
« fortune se trouve malheureusement engloutie dans ce grand
« désastre. Les deux millions dont vous aviez confié le man-
« dement au prince, ont été considérés comme sa propriété per-
« sonnelle et saisis par le fisc impérial. » (Je vous remercie de
« votre lettre. Platon, qui est à droite la lecture vous attention, la ramène et la relit
« à moi.) Tous les coups à la fois. O ma pauvre Cécile!
(Elle prend la tête de Cécile dans ses bras et la couvre de baisers.)

CÉCILE, avec étonnement.

Quoi, ma mère?

JEANNE.

Tu n'as donc pas entendu?

CÉCILE.

Non. Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Ruinées, perdues, sans appui, sans amis, sans ressources!

CÉCILE, avec indifférence.

Ah!

PLATON, s'avançant à pas lents vers les deux femmes.

Et moi? vous ne me comptez donc pour rien?

JEANNE, stupéfaite.

Vous?

PLATON, au milieu.

Où, ma mère. Me suis-je pas votre mari légal, chère comtesse;
et ne suis-je pas le père reconnu et reconnaissant de cette de-
moiselle? La famille est une belle chose, voyez-vous, et très-
solide: quand tout vous manque, bon gré mal gré, elle vous
reste. Vous n'avez plus, dites-vous, ni amis, ni appui, ni res-
sources? Eh bien! me voilà, moi, prêt à vous tenir lieu du
tout, prêt à vous donner le bonheur que vous méritez, c'est-à-
dire, à vous rendre celui que vous m'avez donné. Dépê-
chez-vous: faites les malles.

JEANNE.

Où prétendez-vous nous conduire?

PLATON.

Eh bien! chez nous, en Ukraine.

JEANNE.

Pourquoi faire?

PLATON.

Ce que je voudrai. Il y a longtemps que je ne m'étais donné
ce plaisir. Sang de mes neveux! quand j'y pense! Voilà dix ans
que, moi, le descendant des héritiers de l'Ukraine, moi, l'ar-
rière-neveu des grands chefs Zaporogues, je suis l'esclave et le
jout d'une aventurière française!

CÉCILE, avec un étonnement doublement.

Ah! ma mère! (Elle s'élance dans les bras de Jeanne.)

JEANNE, étonnée à la fois dans ses bras, sans force.

Monsieur!...

PLATON, avec violence.

Taisez-vous. C'est à vous maintenant d'obéir et de trem-

bler. Il n'est plus là, ce protecteur tout-puissant, pour me
couvrir sous l'insolence de vos caprices, (il passe à droite, dans
l'espoir de se mouvoir pour le rebouter sous sa tête vers la gauche.)
Avant de m'envoyer en Sibérie, mon prince, il faudra re-
venir du Caucase, et c'est loin pour un soldat qui voyage à
pied. Puisse-t-il mourir bientôt sous le knout! — Vous, mes-
dames, vous vivrez longtemps, je l'espère, sous cette main,
pleine de vengeance! (Il s'adresse aux deux femmes à gauche.)

JEANNE, partant à droite avec sa fille.

Vous venez et de quoi? de mes beaux-pères peut-être?

PLATON.

De mes beaux-pères.

JEANNE.

Pourquoi les avoir acceptés?

PLATON.

Pour les rendre. Et je compte payer ma dette au centuple,
en gentilhomme qui compense. Ah! je vous hais bien, ma-
dame, et je vous le prouverai. En voulant faire de vous ma
femme, on a fait de moi votre seigneur et maître. Servez-
moi, comme Louvet. Nous sommes ruinés, vous le savez
bien, et je n'ai que le moyen de payer des domestiques
étrangers. Faites les malles, je veux partir. (Il se tourne accom-
pagné par la main et la tête vers la gauche. Signe sans doute, et s'adresse
à gauche au lieu de la main.)

SCÈNE XII

Les Mères, RÉGIS.

CÉCILE, je jette une grande de Platon.

Ma mère! épargnez ma mère!

PLATON.

Gardez votre pitié pour vous-même, mademoiselle, vous en
aurez besoin. Vous m'appartenez aussi, jusqu'à ce que je vous
donne... au dernier de mes papiers.

JEANNE, avec force.

Faites de moi ce qu'il vous plaira, monsieur; mais ne ton-
chez pas à ma fille.

PLATON.

Et qui donc m'empêchera d'en disposer suivant mon bon
plaisir?

RÉGIS, s'approchant au milieu.

Moi, monsieur.

PLATON.

Vous? Je ne reconnais pas à un étranger le droit d'inter-
venir entre ma fille et moi.

RÉGIS, avec dédain.

Votre fille! (Il se tourne à gauche.) Voulez-vous être ma femme?

CÉCILE, s'élance d'étonnement et de pitié.

Moi, votre femme, Régis?

RÉGIS, embrassant Platon qui s'adresse vers Cécile.

Vous l'avez reniée; moi, je la réclame et l'adopte.

CÉCILE.

Mais tout à l'heure...

RÉGIS.

Tout à l'heure vous étiez riche.

CÉCILE.

Ah! que je suis heureuse d'être pauvre!

RÉGIS.

Vous me suivrez en Amérique?

CÉCILE.

Partout.

PLATON.

Bon voyage! (Il se tourne à gauche vers le passage.)

CÉCILE, à Régis.

Et ma mère?

JEANNE.

No l'inquiète pas de moi. Bien vient de me pardonner dans
la meilleure partie de moi-même: il me reste à mériter son
bonheur et mon pardon. (A Cécile, qui se joint dans ses bras.)
Pas un mot, chère enfant. Ne reconnaissez rien. Retournez
en Russie quand vous voudrez, monsieur le comte; je suis
prête à toutes les expéditions.

FIN.

74245



VENTE D'UN RICHE MOBILIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. SIRAUDIN ET DELACOUR

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 5 NOVEMBRE 1887.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GASTON DE ROUVRE.....	M. EMILE DARTY.	ARMANDE.....	M ^{lle} DUVARRE.
MATHILDE, sa femme.....	M ^{lle} LAURENCE.	LILY.....	BAUDOUIN.
GERNOUILLET.....	MM. GRADOT.	JOSÉPHINE.....	CÉCILE.
SAINT-AUBIN.....	LENGE.		

Le scène se passe à Paris, de nos jours, chez Armande.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Un salon richement meublé : au fond, une cheminée avec glace sans tain, portes à droite et à gauche de la cheminée; portes à droite et à gauche, deuxième plan; au troisième au milieu du théâtre chargé de plusieurs objets de fantaisie; à gauche, premier plan, un fauteuil; à droite, premier plan, une causeuse; meubles de toute espèce, étagères, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, ARMANDE.

JOSÉPHINE, une affiche à la main, près de la porte de gauche.
Là... encore cette affiche ici... (elle l'attache à un rideau de porte de gauche.) Je crois qu'il y en a assez... deux à la porte d'en bas... quatre dans l'escalier... et une à la porte d'entrée... et ça se lit de loin... (à elle.) « Vente d'un riche mobilier... appar-tenant à mademoiselle Armande... artiste dramatique... »

ARMANDE, entrant par la droite.

Joséphine...

Madame?

JOSÉPHINE.

Les salons sont-ils ouverts?

ARMANDE.

Oui, Madame.

JOSÉPHINE.

Et commence-t-on à arriver?

ARMANDE.

Oh! pas encore.

JOSÉPHINE.

Il est pourtant midi... et l'affiche indique...

ARMANDE.

Ça ne fait rien, Madame... on sait bien que ces ventes-là ne commencent jamais avant une heure et demie... quelques fois même deux heures.

ARMANDE, d'essayer.

C'est drôle... me séparer ainsi de mes meubles... cela me fait un singulier effet.

JOSEPHINE.
Oh!.. pourquoi?... D'abord, Madame ne les vend pas tous.
ARRANDE.
Heureusement.
JOSEPHINE.
Elle garde les plus beaux... Et puis, j'ai l'idée que Madame fera une excellente affaire...
ARRANDE.
Tu crois que ça se vendra bien?...
JOSEPHINE.
Oh! très-bien... L'exposition a été magnifique hier. Il y avait un monde!.. Je me suis faufilée... et j'ai vu tous les amis de Madame...

ARRANDE.
Ah!..
JOSEPHINE.
Les trois salons étaient pleins... On s'arrachait les catalogues... on prenait des notes... et c'est très-bon signe.
ARRANDE.
Vraiment?...
JOSEPHINE.
Oh! je m'y connais!.. Avant d'être au service de Madame, j'étais chez une écuyère de l'Hippodrome, qui vendait son mobilier tous les six mois...

ARRANDE, riant.
Tous les six mois!.. J'aie le temps de s'en faire donner un autre.
JOSEPHINE.
Précisément!.. Oh! une petite femme très-forte... Seulement la dernière vente, ce n'est pas elle qui l'a faite... c'est...
ARRANDE.
C'est son propriétaire?...
JOSEPHINE.
Oui, Madame... Vente par autorité de justice... et pour cause de départ... de son homme d'affaires...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LILI, puis UN COMMISSIONNAIRE.

LILI, entrant par le fond, à droite, tenant une poliche dans ses bras.
Ne vous dérangez pas... c'est moi...
JOSEPHINE.
Tiens, mam'zelle Lili!.. (Elle remonte.)
LILI, à Armande qui se lève.
Bonjour, bonne petite... ça va bien... m'écrit... (à un commissionnaire entrant.) Par ici, brave homme... par ici... (Le commissionnaire entre, portant sur son cruchet deux ou trois petits meubles, et tenant à la main des offertes, une chaussette.)

ARRANDE.
Ah! mon Dieu!.. quel attirail!..
LILI.
Je vais tout t'expliquer... Josephine!..
JOSEPHINE.
Mademoiselle!..

LILI.
Conduis le commissionnaire... qu'il dépose tout ça dans le salon... Ah! place toi-même cette poliche sur la grande étagère... entre les deux vases de Sévres... Prends bien garde de la casser.

ARRANDE.
Mais que signifie?...
LILI.
Allez!.. (Josephine et le commissionnaire entrent à gauche.) C'est un service que je viens te demander... Je suis un peu gênée en ce moment...

ARRANDE.
Génée?...
LILI.
Oh!.. gênée... dans mon appartement... j'ai trop de meubles chez moi... J'ai donc distraité de mon volumineux mobilier un guéridon, une poliche... une chaussette... que je ne savais où placer... et je viens te prier de joindre tout cela à la vente...

ARRANDE.
Volontiers... mais avoue-moi que c'est parce que tu as besoin d'argent.

LILI.
Eh bien!.. oui... la... j'ai eu affaire à des voleurs de grand chemin.

ARRANDE.
Des voleurs?...
LILI.
Des voleurs... ou des valeurs... Bref, j'ai bu un bonillon... et je fais flèche de tout bois : bois de rose, bois d'acajou... et

comme je crois qu'aujourd'hui tout se vendra fort cher, je me serais pas fâchée d'en profiter un peu... pour me débarrasser de quelques lichets.

ARRANDE.
Comme il te plaira... Mais j'y songe... c'est Gernowillet qui t'a donné tout cela?

LILI.
Oh! pas tout... la poliche seulement... il me l'a achetée à la vente d'Henriette... deux cent quarante francs et les frais.

ARRANDE.
S'il allait la reconnaître?...
LILI.
Bah! il est myope... D'ailleurs, mon Cromwell n'est pas bien redoutable.

ARRANDE.
Cromwell?... pourquoi l'appelles-tu Cromwell?..
LILI.
Je ne sais pas... c'est un mot qui vient de l'anglais... Cromwell ou protecteur, ça veut dire la même chose.

ARRANDE.
Toi connais donc l'anglais?...
LILI.
J'en connais un... qui m'a dit ça...

JOSEPHINE, riant, à LILI.
Mademoiselle, le commissionnaire demande s'il y a un pour-boire...
LILI.
Ah! tout est-il en place?...
JOSEPHINE.
Oui, Mademoiselle.

LILI.
Je vais donner un coup d'œil... et je reviens... (Elle entre à gauche.)

JOSEPHINE, à Armande.
Madame, voici une carte qu'un monsieur m'a chargé de vous remettre.

ARRANDE, lisant.
Le comte... Gaston de Rouvray... (Vivement.) Où est ce monsieur?...
JOSEPHINE.
Dans le petit salon vert...

ARRANDE.
Fais-le entrer bien vite... et laisse-moi.

JOSEPHINE.
Oui, Madame. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE III.

ARMANDE, GASTON.

ARRANDE.
Gaston, à Paris!.. lui que je n'ai pas vu depuis trois ans!..
GASTON, entrant par le gauche.
Armande!

ARRANDE.
Comment, monsieur le comte, vous ici!.. chez moi!..
GASTON.
Je ne suis à Paris que depuis quelques jours, ma chère Armande... J'arrive d'Italie, d'Allemagne, et...

ARRANDE.
Oh! ne vous justifiez pas, monsieur le comte... vous n'êtes pas bête.

GASTON.
Qu'ai-je appris!.. vous quittez donc Paris?

ARRANDE, étouffée.
Moi?... pas du tout.

GASTON.
Ah!.. vous déménager peut-être?

ARRANDE.
Pas davantage.

GASTON.
Alors... vous n'êtes donc pas heureuse?

ARRANDE.
Heureuse... je le suis autant qu'on peut l'être... Si trois années d'absence ne vous avaient pas rendu étranger à tout ce qui se passe à Paris, vous seriez que ma vie n'a jamais été plus belle... que mes succès n'ont jamais été plus grands.

GASTON.
Je le sais... Les journaux m'ont appris vos triomphes... et, croyez-le, je m'en réjouisais, j'y applaudissais de loin...

ARRANDE.
Monsieur le comte est trop bon.

GASTON.

Mais alors, pourquoi cette vente dont l'annonce m'a tant étonné?... Je devrais ce matin à Tortoni... par hasard... je parcourais un journal... je ne sais lequel... le *Figaro*, je crois... Mais vous s'arrêtait sur les échos de Paris... on y parlait de vous... de votre mobilier... dont la vente, disait-on, doit commencer aujourd'hui même... Cette lecture me fit mal... » Armande, me dis-je, a donc oublié qu'il lui reste un ami... un ami sincère?... et je suis accouru...

ARMANDE.

Je vous remercie, monsieur le comte... mais rassurez-vous... cette vente ne doit pas vous effrayer.

GASTON.

En vérité?

ARMANDE.

Décidément, vous n'êtes plus de ce monde... du monde de Paris, du moins... vous n'en connaissez ni les nouvelles idées, ni les nouveaux usages... sans cela, vous sauriez qu'aujourd'hui une active vend ses meubles, non plus par besoin, mais par calcul... tranchons le mot... par spéculation.

GASTON.

Par spéculation?

ARMANDE.

Parfaitement... Je ne vous parle pas de celles qui se croient obligées de changer de mobilier à chaque nouvel amour, et qui, pour cela, revendent à persouader à l'objet aimé qu'il ne saurait être heureux sous des tentures qu'il n'a pas payées... Pure comédie, que je me déclare incapable de jouer... Mais il en est d'autres, et je suis de ce nombre, qui, au milieu des envirements et des tromphes du théâtre, font-ent accumuler autour d'elles tout ce que le luxe, l'amour, la fantaisie peuvent découvrir de riche, d'élégant... leurs boudoirs sont de vrais bazars... leurs salons rivalisent avec les magasins de Tahiti, de Denière ou de Monro... coffrets, bronzes, porcelaines, on en rencontre partout...

GASTON, regardant autour de lui.

C'est vrai...

ARMANDE.

Ce sont d'abord autant de souvenirs... A chacun d'eux se rattache une pensée heureuse... C'est une nuit de bal... un succès au théâtre... un anniversaire... un serment de fidélité... On rêve en les regardant... on jure de ne jamais s'en séparer... quelques années après, ce ne sont plus que de petits meubles... qu'on estime à leur valeur réelle... un e-fret vaut deux cents francs... un bronze, cinq cents... une garniture de cheminée, deux mille... On réfléchit à ce capital qui sommeille autour de vous... on songe à la rendre... Bref, un jour, profitant de la vogue qui s'attache à votre nom et que la célébrité du théâtre vous a faite, on livre aux enchères tous les secrets de sa vie passée... on efface en un instant toute l'histoire de son cœur.

Air de Lohengrin.

Alors, ces merveilles, ces bijoux,
Objets furtifs d'une femme secrète,
Gages de sentiments bien doux,
Nous les vendons... on les achète.
Au seigneur en vain on fait appel :
Du cœur la mémoire est absente,
Et ces contrats d'un amour éternel
Se changent en contrats de rental

GASTON.

Je suis heureux, ma chère Armande, de voir que le motif de cette vente n'est pas aussi triste que je le craignais d'abord... mais il me semble qu'il doit y avoir pour vous quelque chose de pénible à vous séparer ainsi...

ARMANDE.

Pourquoi donc?... J'ai collectionné des coffrets, des bronzes, des vases... mes collections sont complètes... je les revends... ça se fait tous les jours... Ce sont des fonds que je dépense... c'est un capital que je réalise... pour le faire valoir... voilà tout!

GASTON.

Ah!

ARMANDE.

Songez donc qu'en reports, je peux lui faire rendre douze ou quinze pour cent!

GASTON.

En reports!... Vous connaissez la Bourse?

ARMANDE.

Oh! parfaitement!... je repais la Côte... et le Journal des chemins de fer... mais maintenant que vous voilà rassuré, ne parlez plus de moi... (Se levant sur le divan à droite.) Que faites-vous?... qu'êtes-vous devenu depuis trois ans?...

GASTON.

J'ai presque toujours voyagé... Ma femme adore les voyages.

ARMANDE.

Ah! votre femme...

GASTON.

Car je suis marié...

ARMANDE.

Oui, grâce à moi.

GASTON.

C'est vrai... il ne dépendait que de vous...

ARMANDE.

Étiez-vous fou?... » Dis un mot, m'écriviez-vous... et dusse-je rompre avec ma famille enférée... » Heureusement je refusais de vous répondre.

GASTON, s'animant.

J'étais furieux, désespéré... Ah! la fin bien cruelle!

ARMANDE.

Vous me întoyez, monsieur le comte?

GASTON.

Eh bien! oui... car en me retrouvant ici... près de toi... dans ce boudoir...

ARMANDE, froidement.

Et avouer, monsieur le comte, que je fis bien d'agir ainsi... d'abuser de votre folie, c'était éte ma faute, un crime même. (Se levant.) Trois mois après, vous étiez l'époux d'une femme charmante... qui vous aimait... qui vous adore.

GASTON.

Oh!

ARMANDE.

Je le sais... car, si vous aviez des journaux qui vous parlaient de mes succès, moi, j'avais des amis qui me parlaient de votre bonheur...

GASTON, se levant.

Ah! oui... Gernoullet, mon oncle, mon vaurien d'oncle, comme on l'appelle dans la famille... Vous le voyez donc toujours?

ARMANDE.

Quelquefois... chez Lili...

GASTON.

Lili?

ARMANDE.

Vous ne connaissez pas... ce n'était pas de votre temps... une petite danseuse...

GASTON.

Ce pauvre Gernoullet!... on voulait le faire interdire... sous prétexte qu'il ne peut pas se résoudre à vieillir... mais je m'y suis opposé... Je suis son seul héritier... je n'attends pas après sa fortune... qu'il la mange comme il lui plaira!

ARMANDE.

Lili s'en charge.

GASTON.

Ah! mademoiselle Lili?

ARMANDE.

Une petite fille qui se chauffait avec du bois de rose si on la laissait faire. (Regardant au fond dans la pièce.) Mais, tenez... nous parlons de Gernoullet... je l'aperçois dans ce salon...

GASTON.

Ah! diable!... Il est inutile qu'il me voie.

ARMANDE, le regardant passer devant elle.

Passer par mon boudoir... Le petit escalier...

GASTON.

A droite... Je le connais... Au revoir, et à bientôt.

ARMANDE.

Au revoir, monsieur le comte. (Gaston sort par la gauche, premier plan.)

SCÈNE IV.

ARMANDE, JOSEPHINE, puis GERNOULLET.

ARMANDE.

Encore un feu mal éteint, et dont il ne faudrait pas remuer les cendres longtemps!... (Regardant la pendule.) Une heure et un quart!... Déjà!... (Lili lui résout un timbre placé sur la cheminée, — Josephine paraît.)

JOSEPHINE.

Madame a sommeil?

ARMANDE.

Un chapeau, un chapeau.

JOSEPHINE.

Madame sort?

ARMANDE.

Sans doute... je ne veux pas reculer devant tout ce monde...

JOSEPHINE.

Ça se fait... l'écuyère de l'hippodrome, dont je parlais ce matin à Madame, assistant toujours à ses ventes...

ARMAND.

Est-ce possible... Moi, je vais passer le reste de la journée chez Florentine. Josephine occupe à gauche, prenez place. — Gernoullet entre par la fond, et dépose sa valise à la main.

GERNOULLET.

Cher Florentine! Vous nous quittez... toute belle?

ARMAND.

Ah! (lui tendant la main.) Bonjour, Gernoullet.

GERNOULLET.

Bonjour, chère petite... Comment, vous désertez le champ de bataille?... (Josephine rentre apportant le chapeau, le chapeau, et sort.)

ARMAND.

Il le faut.

GERNOULLET.

Heureusement que nous venons là... Moi, d'abord, je suis capable de commissions... « Mon petit Gernoullet, tu m'achèteras quelque chose... Mon petit Gernoullet, je suis folle de cette diadème... Mon petit Gernoullet, tu pourras ce lustre jusqu'à mille francs... » Et toujours le même refrain... « Tu payeras pour moi, je te rendrai ça. » Elles ne rendent pas, mais ça m'est égal... Je ne sais rien refuser aux femmes quand elles me tutoient.

Ah! si Madame me voyait.

Je ne saurais y résister.

Quand une femme me tente.

Le domas, le valours, la soie,

Je tire tout pour la tenir.

Comme un torrent, rien ne peut m'arrêter.

Et si, bonheur, d'être extrême,

Dans un accessoire particulier,

Elle dit : Arthur, ça t'aime!

J'achèterais le monde entier.

Je lui prais le monde entier.

ARMAND.

Vous êtes si bon!

GERNOULLET.

La bonté ne suffit pas, faut encore du papier Joseph. Tant qu'il y en a, je dis : Ça va... quand il y en aura plus, je dirai : Ça ne va plus...

ARMAND.

Je pense bien que vous d'oublierez pas Lili?

GERNOULLET.

Lili!... j'ai son affaire... j'ai vu dans le salon une potiche...

ARMAND, riant.

Une potiche!

GERNOULLET.

Je lui en ai déjà donné une semblable... Ça lui fera la paire... Elle sera contente, cette petite.

JOSEPHINE, reparissant.

Madame, le commissaire-priseur vient d'arriver.

ARMAND.

Je me salue... Mon bon Gernoullet, je me recommande à vous...

GERNOULLET.

Ne craignez rien, nigromane... ne craignez rien... Le papier Joseph va la danser...

Au de Manon Lescaut (Les Dames de Versailles).

ARMAND.

Examinez mon abricot,

Examinez toujours !

Dans cette circonstance,

J'ai besoin de secours.

ENSEMBLE.

Examinez mon abricot, etc.

GERNOULLET.

Il faudra qu'en France,

J'ensois un troupier :

Dans cette circonstance,

Compter sur son secours.

JOSEPHINE.

Pour secourir la charité :

Examinez toujours !

Dans cette circonstance,

Il nous faut du secours.

(Josephine et Armand sortent par la fond.)

SCÈNE V.

GERNOULLET, puis MATHILDE et SAINT-AUBIN.

GERNOULLET.

Je ne suis pas si vous êtes encore... j'adore faire des cadeaux aux femmes... Je n'ai jamais été pris en défaut... J'ai eu,

comme tout le monde, mes petits avantages... un minois efféminé... un petit nez retroussé... un timbre assez agréable... Mais je n'ai pas tardé à reconnaître que ces avantages... ces dons du ciel, si j'ose m'exprimer ainsi, ne valaient pas toujours pour me faire ouvrir la porte des boudoirs... alors, je me suis lancé dans les beloties... c'est-à-dire, mais c'est gentil... « Oh! que tu es minable, mon bon petit oncle! » (Parlons.) Ah! il faut... vous dire que pour ne pas compromettre les femmes... qui veulent bien m'honorer de leur confiance... j'en fais appeler « mon oncle... » J'ai pas mal de nièces sur le pavé de Paris... sans compter ma véritable... la femme de ce bon Gaston de Rouville... Voilà un beau modèle!... Sans lui, on ne comptait les vitres... Tout... interdit... il faudra que j'achète quelque chose à sa femme... cette chère Mathilde... Voyons donc... voyons donc... (Il se met à examiner à droite les différents objets placés au fond. — Mathilde entre par la gauche, au fond, en examinant les tentures et autres objets. — Saint-Aubin la suit, le long de l'ail, et papillonnant autour d'elle. — La toilette de Mathilde est une véritable toilette tapageuse.)

MATHILDE.

Cet aménagement est superbe... et d'un goût...

SAINT-AUBIN, à Mathilde.

Madame voudrait-elle consulter le catalogue?

MATHILDE, s'éloignant.

Je vous remercie, Monsieur... j'en ai un... (Elle tourne le dos à Gernoullet.)

SAINT-AUBIN, à part.

Ça ne prend pas! (Il rampe.)

GERNOULLET, apercevant Saint-Aubin, à demi voix.

Tiens!... Saint-Aubin...

SAINT-AUBIN.

Bonjour, cher... (à demi voix en désignant Mathilde.) Dites donc... la commissaire-priseur?

GERNOULLET.

Qui ça?... cette toilette tapageuse?... Je dois la connaître.

SAINT-AUBIN.

Ravissante... mon cher... ravissante!

GERNOULLET.

Voyons ça... (Il s'approche, en tournant derrière Mathilde, qui regarde à gauche et se moue.) Tiens, Mathilde!

MATHILDE.

Mon oncle!

SAINT-AUBIN, à part.

Oh! son oncle! Je sais ce que ça veut dire!

GERNOULLET.

Ah ça! que n'êtes-vous, que diable viens-tu faire ici?

MATHILDE.

Dame! mon oncle... Je viens voir la vente... Tout Paris en parle... Mais savez-vous que c'est superbe!... (Ramonant.) Ce mobilier a dû coûter bien de l'argent!

SAINT-AUBIN, s'approchant.

Ce bon Gernoullet en sort quelque chose.

GERNOULLET, à part.

Est-il bête!... Est-il bête!... (à Saint-Aubin.) Devant ma nièce.

SAINT-AUBIN, s'éloignant un peu, se riant, à part.

Oh! sa nièce!... comme les autres!

GERNOULLET.

Ah ça!... tu es venue seule...

MATHILDE.

Oui... oui... mais j'ai déjà rencontré plusieurs dames de ma connaissance... dans le grand salon... la marquise de Chavoux... madame de Beaumont!

GERNOULLET.

Tiens!... c'est singulier... moi, je n'ai encore vu personne...

SAINT-AUBIN, à moitié à Gernoullet.

Pas même Lili?

GERNOULLET, bar à Saint-Aubin.

Tenez-vous donc...

SAINT-AUBIN, de même.

Elle est dans le salon vert!

GERNOULLET, à part.

Est-il bête!... (à Saint-Aubin.) Devant ma nièce...

SAINT-AUBIN, bar à Gernoullet.

Celle-ci est donc jalouse?... (S'éloignant, à part.) Partez Gernoullet... Il est veule!... (Il sort en riant par la porte, à gauche.)

GERNOULLET, à part.

Quel animal que cet être-là!... (S'approchant de Mathilde, qui examine les objets placés sur la cheminée.) Qu'est-ce que tu regardes?

MATHILDE.

J'admire cette garniture de cheminée.

GERNOULLET.

Veu-tu que je te l'achète?

MATHILDE.

Non, mon bon oncle, je ne veux point vous ruiner... Avouez

1.^{re} c'est très-curieux, un mobilier d'actrice?... Ces femmes-là ont un goût... une élégance! Tenez, avez-vous remarqué, dans le grand salon, une étagère sur laquelle se trouve...

GERNOUILLET.

Une potiche?... Vient tu que je te l'achète?...

MATHILDE.

Non, mon oncle... Eh bien! il y a au-dessous de la potiche... un petit coffret d'un travail merveilleux... Je suis sûre qu'on ne trouverait pas son pareil.

GERNOUILLET.

Il vient de chez Monbrun... veux-tu que je te l'achète?

MATHILDE.

Encore! ah! cette fois-ci, prends garde... ce coffret me plaît beaucoup... je suis capable de vous prendre au mot.

GERNOUILLET.

C'est convenu... tu l'auras.

MATHILDE.

Vraiment?

GERNOUILLET.

J'adore faire des cadeaux aux femmes... (Se reprenant.) A mes nièces... quel numéro du catalogue?...

MATHILDE.

Vingt et un... venez, mon oncle... Je vais vous le faire voir... Il est ravissant!...

GERNOUILLET, montrant sur son catalogue.

Attends... que je le pointe... Nous disons numéro vingt et un... (Lisant.) « Un coffret... de Venise... à double compartiment... »

MATHILDE.

C'est ça... un véritable chef-d'œuvre...

GERNOUILLET, sortant avec Mathilde par la droite au fond.

J'adore faire des cadeaux... (Ils disparaissent. — Josephine est servie avec Lili par le fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

JOSEPHINE, LILI, puis ARMANDE.

LILI.

Ah!... je crois que ça va joliment marcher!... il y a un monde!...

JOSEPHINE.

Oui, oui... s'il y'en a en train... dites donc!... on a commencé par la faïence... Sont-ils bêtes, ces hommes! ils se disputent des assiettes, sous prétexte que madame a mangé dedans.

LILI.

Prévient donc Armande... c'est commencé...

JOSEPHINE.

Je sais bien, mam'zelle... mais madame n'est pas là...

LILI.

Où est-elle donc?

JOSEPHINE.

Elle n'a pas voulu assister à sa vente... elle est allée passer la journée avec mademoiselle Florentine...

LILI.

Tiens!... cette idée!... (Jettant un regard par la porte de droite.) Ah! mon Dieu!...

JOSEPHINE.

Quoi donc?... ils ont cassé quelque chose?...

LILI.

Non... mais vois, là-bas... devant l'étagère... c'est Germonillet!...

JOSEPHINE.

Ah! oui... il fait comme ça... (Elle indique les gaites de Germonillet.)

Il regarde ma potiche... s'il allait la reconnaître!... Ah! bah!... il est myope... (Regardant Armande qui entre par la droite.) Tiens!... le voilà!...

ARMANDE.

Oui... Florentine n'était pas chez elle.

JOSEPHINE.

Ça marche, Madame... ça marche...

ARMANDE.

Allons!... Je resterais ici... dans ce petit salon... avec mon chapeau, mon chapeau... J'aurais l'air d'une étrangère et personne ne se doutera...

JOSEPHINE.

Moi... je vais voir la vente... je vas pousser... (Elle sort par la droite.)

LILI.

Dis donc, Germonillet qui est là...

ARMANDE.

Je sais bien... je l'ai vu au moment où je sortais...

SCÈNE VII.

LILI, ARMANDE, GERNOUILLET.

GERNOUILLET, entrant par le fond, à droite, avec la potiche sur les bras. C'est bien bizarre... c'est bien bizarre!...

LILI, à part.

Crois-tu ma potiche...

GERNOUILLET.

Je viens de me faire adjudger cette potiche... (Regardant Lili.) Tiens! tu es là, mon joli frégaton!... je te l'offre. (Il le lui donne.)

LILI.

Vraiment!... Oh! mon petit Germonillet, vous êtes trop aimable.

GERNOUILLET, à part.

Pourquoi donc m'appelle-t-elle Germonillet?... (Riant.) Mais c'est bien bizarre... c'est bien bizarre... (A Armande.) Figures-toi que cette potiche ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une autre potiche que je lui ai donnée, il y a quelques jours.

ARMANDE.

Oh! toutes les potiches... se ressemblent.

GERNOUILLET.

Elle est fêlée au même endroit... tout en haut... (Il prend la potiche.)

LILI.

Oh! toutes les potiches... les vraies potiches sont fêlées en haut... D'ailleurs, vous vous trompez, mon bon petit Germonillet...

GERNOUILLET, à part.

Toutefois Germonillet.

LILI, reprenant la potiche.

Celle-ci est beaucoup plus belle... plus riche... (La montrant à Armande.) N'est-ce pas? (Elle pose la potiche sur la table.)

GERNOUILLET.

C'est bien possible... Elle coûte plus cher...

ARMANDE.

Ah!... vraiment?

GERNOUILLET.

L'autre ne m'avait coûté que deux cent quarante francs... Celle-ci m'en a coûté trois cent vingt!...

LILI, à part.

Oh! trois cent vingt... que ça!... (A Germonillet, avec étonnement.) Oh! mon petit Germonillet, si vous voulez faire bien plaisir à votre Lili... à cette bonne petite nièce qui vous aime tant... vous lui achèteriez la pareille!

GERNOUILLET.

La pareille!... puisqu'il n'y en a qu'une.

LILI.

Allons donc!... j'ai vu l'autre quelque part... (A Armande.) Dans le salon vert, je crois...

ARMANDE, étonnée.

Comment! dans le...

LILI, à Armande.

Tais-toi donc...

GERNOUILLET.

Eh bien! quand on vendra dans le salon vert... j'irai!... Mais s'apprêti!... je cause... et j'ai des commissions...

LILI, d'un ton suppléant.

Oh! mon autre potiche... n'est-ce pas?

GERNOUILLET, s'en allant par la droite.

Nous disons dans le salon vert... (Il sort en pointant sur son sac.)

LILI, prenant la potiche.

Oui, elle est dans le salon vert... C'est-à-dire qu'elle y sera, quand je l'y aurai portée.

ARMANDE.

Tu vas encore la remettre en vente?...

LILI.

Parfaitement.

ARMANDE.

Mais comment feras-tu chez toi, quand il voudra les voir...

LILI.

Ah bah!... il est si myope... D'ailleurs, je dirai qu'en les montant le commissionnaire a fait un faux pas dans l'escalier, et que potatras!... (Elles s'assurent toutes deux, l'une à droite, l'autre à gauche en riant.)

SCÈNE VIII.

LILI, ARMANDE, SAINT-AUBIN.

SAINT-AUBIN, entrant par le fond à droite, à part. Diable de Germonillet!... (Les apercevant.) Tiens!...

LILI, se levant.

Saint-Aubin!

ARMANDE, se levant.
C'est gentil à vous d'être venu. Achetez-vous quelque chose ?

SAINT-AUBIN.
Oh ! certainement... certainement... plus tard... En ce moment, il n'y en a que pour Gernoullet... Il dévalise vos salons...

LILI.
En vérité ?
SAINT-AUBIN.
C'est sans doute pour offrir à sa nièce...

LILI.
Qui ça, sa nièce ?
SAINT-AUBIN.
Eh bien ! cette charmante femme avec laquelle je l'ai surpris tout à l'heure ici... et qui l'appelle son oncle...

LILI.
Une femme qui l'appelle son oncle ? Il n'y a que moi qui ait ce droit-là... Ah ! sapristi... nous allons rare...

ARMANDE.
Eh bien !... qu'est-ce que tu vas faire ?
LILI.
Je passe dans le salon vert déposer ma potiche... et je cours faire une scène à Cromwell.

SAINT-AUBIN, à part.
Très-bien !... pendant ce temps, je m'empare de la nièce...

SAINT-AUBIN, à part.
Une autre femme !... il n'a qu'à bien se tenir !
SAINT-AUBIN, à part.
Bravo ! j'ai réussi ! (Haut, le saluant.) Lili ! mais écoutez donc, Lili... (Lili se retourne et sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE IX.

ARMANDE, puis MATILDE.

ARMANDE.
Cette Lili m'amuse, avec sa potiche... Et ce pauvre Gernoullet, qui ne s'aperçoit de rien !
MATILDE, entrant par le fond, à droite ; à elle-même.
Quel bruit, quel poussier dans ce salon !... (Elles s'aperçoivent et se saluent.)

ARMANDE, à part, l'observant.
Quelle toilette !... (Elle s'assied à droite.)
MATILDE, s'avançant à gauche, à part.
Cette dame est fort bien... un air de distinction...

ARMANDE, à part.
Je crois l'avoir vue sur un théâtre du boulevard...
MATILDE, à part.
Il me semble l'avoir remarquée au dernier bal de l'ambassade.

(Murmure de salons... Elles s'observent... — Haut.) Savez-vous, Madame, si l'on vendra aujourd'hui les meubles de ce salon ?
ARMANDE.
Je ne pense pas, Madame... La vente doit durer plusieurs jours...

MATILDE, après un silence.
Madame connaît-elle cette demoiselle Armande, dont on vend aujourd'hui les meubles ?
ARMANDE, à part.
Mais elle m'embarrasse...

MATILDE.
On la dit fort jolie...
ARMANDE.
Ah !... Madame ne l'a jamais vue jouer ?

MATILDE.
Je suis presque toujours absente de Paris... Je ne vais que rarement au spectacle... Mais son ameublement est d'un goût, d'une élégance... ne trouvez-vous pas ?
ARMANDE.
Je n'ai fait que jeter un coup d'œil.

MATILDE.
Vraiment !... Eh bien, moi, j'ai été plus curieuse que vous... j'ai tout vu, tout examiné... Il y a très-longtemps que je me promettais de venir visiter l'appartement d'une actrice. On entend si souvent parler du luxe de ces dames, de leurs prodigalités, que ça donne envie de connaître leur intérieur... Ah ! dame !... ce sont les reines du jour...

ARMANDE.
Oh ! les reines !...
MATILDE.
Mais, certainement... Elles créent les modes... Elles donnent le ton... Nous ne faisons que les suivre, les imiter... (Elles se regardent.) Tenez, l'autre jour, j'étais au Gymnase... on y jouait le Demi-Monde. Il y avait dans cette pièce une petite femme qui

portait la plus délicieuse toilette qu'on pût voir... J'en étais folle... et je n'ai pas eu de repos que je n'aie vu quelle était sa coiffeuse. Je me suis fait faire une toilette absolument semblable... Eh bien ! malgré cela, ce n'était pas la même chose... Non ! je n'avais pas ce je ne sais quoi qui distingue ces femmes-là... Mon mari me le disait...

ARMANDE, stupéfaite.
Ah ! Madame est mariée ?
MATILDE.
Madame aussi, sans doute...

ARMANDE, embarrassée.
Oui... oui...
MATILDE.
Et je comprends jusqu'à un certain point les passions qu'elles inspirent... Elles ont tout pour elles... le luxe, l'éclat, le talent, la beauté...

ARMANDE.
Oh ! quelquefois...
MATILDE.
En général... un cœur excellent.

ARMANDE.
Quand elles en ont.
MATILDE, souriant.
Tenez, Madame, je vois que vous ne les aimez pas... Vous avez eu peut-être à vous en plaindre...

ARMANDE.
Moi, Madame ?... (A part.) Elle me gêne beaucoup.
MATILDE.
Elles ont si vite fait de détruire le bonheur d'un ménage !...

ARMANDE.
Oh ! ne croyez pas...
MATILDE.
Ce qu'il y a de bizarre, c'est que messieurs nos maris font souvent pour elles des sacrifices qu'ils ne feraient pas pour nous... pour nous, leurs femmes légitimes... Aussi, moi... depuis trois ans que je suis mariée...

ARMANDE, à part.
Trois ans !...
MATILDE.
J'ai eu pour principe de ne jamais laisser mon mari plus d'un mois à Paris... et nous voyagons toujours... En ce moment même, nous revenons d'Italie...

ARMANDE, à part.
D'Italie ?... Ah ! mon Dieu !... (Haut.) Madame est comtesse ?...
MATILDE.
Oui, Madame... Comment le savez-vous ?
ARMANDE, embarrassée.
Mais... (Haut.) Je crois avoir entendu nommer Madame dernièrement...

MATILDE.
Au bal de l'Ambassade... n'est-ce pas ?... Il me semblait aussi vous y avoir remarquée... Eh bien ! Madame, si j'ai un conseil à vous donner, suivez mon système... il est excellent... depuis que je suis mariée, je suis la plus heureuse des femmes... jamais le plus léger nuage... mon mari est toujours là... près de moi... (apercevant Gaston qui entre par le fond.) Et... tenez... que vous di-rais-je ?...

SCÈNE X.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, entrant par le fond, à gauche.
Quoi, Mathilde !... vous ici ?
MATILDE.
Oui, mon ami... Je causais avec Madame...

GASTON, à part.
Armande !...
MATILDE, présentant Gaston à Armande.
Monsieur le comte de Rouvry... mon mari... Nous partions de vous... de notre bonheur...

ARMANDE, les saluant.
Monsieur le comte... madame la comtesse...
MATILDE.
Vous vous retirez déjà ?
ARMANDE.
Je vais faire un tour dans les salons.

MATILDE.
Nous vous accompagnons... (Elle fait un pas.)
GASTON, la retenant.
Pardonnez-moi... (A Armande.) J'aurais quelques mots à dire à Madame... (saluant Armande.) Madame...

SCÈNE XI.

GASTON, MATHILDE.

GASTON.
Comment se fait-il, Mathilde, que je vous trouve ici ?
MATHILDE.
Qu'y a-t-il d'étonnant ?... cette vente est magnifique... et je suis venue la voir... j'ai fait comme tout le monde... comme vous.

Moi... c'est différent...

MATHILDE.
D'ailleurs, je ne suis pas seule... votre oncle est dans les salons...

GASTON.
Gernoullet... oui... je sais... je l'ai vu... c'est lui qui m'a appris votre présence... mais il n'est pas convenable que vous restiez plus longtemps...

MATHILDE.
Pourquoi donc ?... la société est charmante. Cette jeune dame, avec laquelle je causais tout à l'heure...

GASTON.
Vous la connaissez ?

MATHILDE.
Non... mais elle est excessivement distinguée.

GA. TON.
Je ne dis pas... mais...

MATHILDE.
Elle puis, je ne m'en vais pas sans que vous m'ayez acheté quelque chose.

GASTON.
Y pensez-vous ?

MATHILDE.
Pourquoi non ?

GASTON.
De pareils meubles chez vous ?

MATHILDE.
Ils sont fort beaux...

GASTON.
C'est possible... mais votre salon n'est pas le boudoir d'une actrice.

MATHILDE.
Gernoullet m'a promis un délicieux coffret, il faut à votre tour que vous m'ayez donné... Tenez... regardez par ici... comment trouvez-vous ce petit boîtier à fleurs ?... (elle désigne la gauche.)

GASTON, lorgnant.
En porcelaine vient Sèvres... (Regardant.) Charmant... délicieux !

MATHILDE.
N'est-ce pas ? Eh bien !... passez-m'en la fantaisie...

GASTON.
Y pensez-vous ?

MATHILDE.
Je vous en prie !

GASTON.
Allons !... puisque tu le veux absolument... soit... je te le promets... mais tu vas rentrer... je le t'envoierai !

MATHILDE.
De tout... je ne vous quitte pas...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GERNOULLET.

GERNOULLET, entrant par le fond, un coffret à la main.
Victoire !... victoire !... le coffret est à moi.

MATHILDE.
Oh ! que vous êtes aimable !... Vais donc, Gaston...

GASTON.
Oui, oui... Je l'ai vu tout à l'heure, sur l'étagère... (à part.) Je le connais !

GERNOULLET.
Il m'a coûté cher, par exemple... trente-cinq louis !

GASTON, à part.
Vingt de plus qu'à moi...

GERNOULLET.
Figurez-vous que nous étions quatre à nous le disputer... le petit vicomte... le marquis... et un jeune adolescent... un bébé que je ne connais pas... Je pouvais avec acharnement, le papier Joseph commençant à se développer... quand chacun d'eux me prend à part... et me demande de me dévoter, sous prétexte que c'est lui qui a donné, jadis, ce coffret à Armande.

GASTON, riant.
En vérité ?

GERNOULLET.

La détesse aura trouvé moyen de se le faire payer trois fois.

GASTON.

Pont-être quatre...

GERNOULLET.

Je refuse... Eh bien ! vingt louis, s'écrie le petit vicomte... Vingt-cinq, reprend l'adolescent... Trente-cinq, réjartit-je... Le bébé était distrait... Il me regarde avec stupeur... Ad-juge... l'affaire était dans le sac... (Il lui donne le coffret.)

MATHILDE.

Merci, mon bon oncle... Oh ! il est délicieux ! (à Gaston.) Mais va donc, mon ami... on n'aurait qu'à vendre le lustre...

GASTON.

C'est bien !... c'est bien !... j'y cours... (Il sort à gauche. Mathilde le suit.)

GERNOULLET.

Et moi, je retourne à la vente.

SAINT-AUBIN, entrant par la droite.

Tiens !... vous êtes seul ?

GERNOULLET.

Pardou, mon cher... je n'ai pas le temps de vous écouter... j'ai une foule d'ennuies à faire, (il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, puis SAINT-AUBIN et LILI.

MATHILDE, restant.

Ce bon Gaston... quel excellent cœur !... Il fait toutes mes volontés.

SAINT-AUBIN, apercevant Mathilde.

Seule enfin !... Ah ! Madame !

MATHILDE, à part, regardant Saint-Aubin.

Encore ce jeune homme !

SAINT-AUBIN, se rapprochant de Mathilde et apercevant le coffret qu'elle tient dans ses mains.

Vous avez là un coffret d'un travail exquis !... (Passant derrière elle.) Ce Gernoullet fait les choses avec un goût, une délicatesse...

MATHILDE, à part.

Ah ! il est insupportable !

SAINT-AUBIN.

Voulez-vous me permettre de l'admirer à mon tour ?

MATHILDE, lui montrant le coffret.
Comment !... Mon Dieu, Monsieur, le voilà... (Elle lui met brusquement le coffret dans les mains et s'enfuit à droite.)

SAINT-AUBIN, ouvrant le coffret.

Ah ! il est charmant !... Je me rappelle en avoir offert un semblable... Ou appuie sur le bouton du milieu...

LILI, entrant par la droite.

Ah ! ah ! ah !

SAINT-AUBIN, à part.

Lili ! quelle contrariété !

LILI, rient.

Ah ! mon petit Saint-Aubin, que je suis heureuse !... Cinq-vingt-cinq francs, une merveilleuse chose que vous achetez trente francs à l'hôtel Baillon... (Mathilde se lève et remonte l'escalier.) et dont tous les ressassés étaient capotés... Ah ! mes ligholats se vendent joliment bien !

SAINT-AUBIN.

Comment, vos ligholats...

LILI.

On se les arrache... Ah ! c'est que je ne vous ai pas dit... (elle continue à parler bas à Saint-Aubin.)

MATHILDE, à part, regardant Lili.

Comment ! c'est donc la petite demoiselle Armande... dont on vante partout la beauté, l'élégance... (Elle passe à gauche, en fond.)

LILI, passant à droite.

Oui, mon cher, voilà comme ça se joue... Ah ! à propos... savez-vous où est Crémwell ?

SAINT-AUBIN, passant à droite.

Gernoullet... Chut !

MATHILDE, à part.

Les hommes ont parfois de singuliers goûts !

SAINT-AUBIN, désignant Mathilde.

Une de ses nièces...

LILI.

Ah ! c'est là cette personne dont vous me parliez tout à l'heure...

SAINT-AUBIN.

Allez le rejoindre... Il est en train, je crois, de lui acheter un meuble en palissandre.

LILI.
Du palissandre... à elle?... quand il me m'a offert que de l'ajouai... (bas.) Ah! moi-même, moi-même...
MATHILDE, qui s'en va à l'écart, près de la cheminée.
Quel ton!... quelles manières! (Elle passe à droite.)

LILI.
Du palissandre!... Eh bien, moi-même! On lui en donnera, du palissandre!... (Elle sort à gauche, au fond.)

SCÈNE XIV.

SAINT-AUBIN, SAINT-MATHILDE.

SAINT-AUBIN, ouvrant le coffret.
Voici, Madame, votre coffret... Comme j'avais l'honneur de vous le dire... On appuie sur le bouton du milieu... (Il appuie et ouvre le deuxième compartiment. Trouvant un papier dans le coffret.) Tiens!... qu'est-ce que c'est que ça?

MATHILDE.
Quoi donc, Monsieur?...
SAINT-AUBIN, riant.
Ah! c'est délicieux!... Une déclaration égarée dans ce coffret!...

MATHILDE.
Que m'importe!... (Elle remonte.)
SAINT-AUBIN, la regardant.
Armande qui vend sa correspondance amoureuse avec son mobilier... Ah bien! la venue sera longue. (Il redescend.)

MATHILDE.
Et Gaston qui ne revient pas!
SAINT-AUBIN, bas.
« Mon Armande adorée... Signe : GASTON DE ROUVRE. »
MATHILDE.
Gaston de Rouvre... vous avez dit... (Prenant le billet.) Donnez-moi ce billet, Monsieur.

SAINT-AUBIN.
Le voilà, Madame.
MATHILDE, à part.
Gaston!... Et cette femme aurait été... Oh!... (Elle s'appuie sur le front de gauche.)

SAINT-AUBIN, à part.
Tiens, tiens, tiens... Il paraît que M. Gaston l'intéresse... quelque Arthur infidèle... (bas.) Calmez-vous, Madame...

MATHILDE, à voix basse.
Laissez-moi, Monsieur... laissez-moi, je vous prie... (Elle s'assied à droite.)

SAINT-AUBIN, à part.
Eh! eh!... la petite nièce n'est pas commode... (Il sort au fond, à gauche, au silence.)

SCÈNE XV.

MATHILDE, puis ARMANDE.

MATHILDE.
Trompée!... trahie par lui!... Oh! (se levant) de comprends sa présente... il a été l'ami de cet homme... Il l'est encore, peut-être... « Dis un mot, et dis-moi si j'ai rompu avec une famille entière, je renonce à ce mariage odieux... » Et ce mariage c'était le mien... c'était le nôtre... (Apparait Armande qui entre par le fond et court à elle.) Ah! Madame... mon mari est là dans les salons... qu'il vienne... je vous en prie...

ARMANDE.
Qu'y a-t-il donc, Madame?... Vous êtes indisposée... souffrante?...

MATHILDE.
Oh! oui... je suis bien malheureuse!

ARMANDE.
Des larmes... du désespoir!

MATHILDE.
Gaston me trompe!... il ne m'aime pas!... il ne m'a jamais aimée!

ARMANDE.
Oh!...

MATHILDE.
Cette lettre trouvée dans ce coffret m'a tout appris!

ARMANDE.
Grand Dieu!...

MATHILDE.
Oh! cette femme!... cette Armande... je la hais!... je la méprise... Vous avez raison, Madame! ces femmes-là n'ont pas de cœur!... (Elle s'assied à droite.)

ARMANDE.
Calmez-vous, de grâce... M. le comte n'est peut-être pas aussi coupable que vous le supposez...

MATHILDE.
Et si vous sachiez quelle est cette écriture pour laquelle il me trompe!...

ARMANDE.
Vous la connaissez?

MATHILDE.
Une femme sans esprit... sans beauté... Elle était là tout à l'heure... se félicitant de la manière dont se vendaient ses babioles, pour me servir de ses expressions.

ARMANDE, à part.
Je devine... c'était Lili!...

MATHILDE.
Pourquoi suis-je venue dans cette fatale maison!...

ARMANDE.
Vous avez eu tort, sans doute... cette curiosité qui vous a poussée à venir visiter cet appartement est une faute... un malheur, mais un malheur moins grave que vous ne le pensez, peut-être...

MATHILDE.
Vous croyez?... Oh! consolez-moi, Madame... je suis si malheureuse!... Oh! dites-moi qu'il en l'âme pas... (Elle lui prend la main, et l'entraîne près d'elle.)

ARMANDE, s'asseyant à côté de Mathilde.
L'a-t-il jamais aimée... et, dans tous les cas, l'aime-t-il encore? Il a été jeune... il a pu, dans un moment d'égarement... de folie... mais il ne vous connaissait pas alors... (Regardant la lettre.) Tenez... voulez-vous que sur cette simple lettre je vous raconte l'histoire de cet amour... que je la devine, du moins... Il y a quatre ans, cinq ans, peut-être... avant votre mariage enfin... cette demoiselle Armande était sans doute ce qu'elle est encore aujourd'hui... la fortune à la mode... l'écritrice en renom... M. le comte l'a vue... l'a aimée... Je le veux bien... Il a mis à ses pieds sa fortune... son avenir... (Disant.) Dis un mot, a-t-il dit, et dis-moi si j'ai rompu avec une famille entière!... « Evidemment, c'est une faute... »-elle été bien coupable!...

Ar. Loins de moi, mère... (P. HENRIOT.)

Si cette femme, en lisant cette lettre, avait voulu vous taire à l'insu... Tout le bonheur qui semblait vous promettre votre union... elle l'eût fait, pourtant. Qui l'aurait? Nul ne sait; cependant, En un instant, un seul, par cette femme votre avenir pouvait être détruit. Que fallait-il? restait-il écrit. Rien qu'un seul mot, vous le voyez, Madame, Eh bien! ce mot, elle ne l'a pas dit.

MATHILDE.
C'est vrai.

ARMANDE.
Et M. le comte est parti... il vous a épousée... et depuis trois ans, de votre avis même, il vous a faite la plus heureuse des femmes...

MATHILDE.
Oui... mais aujourd'hui, ils se sont séparés...

ARMANDE.
Et peut-être en se voyant tous deux ont-ils été bien étonnés du silence de leur cœur...

MATHILDE.
Oh! c'est impossible!

ARMANDE.
On oublie vite, dans cette vie-là... surtout quand on est entouré d'hommages, comme cette demoiselle Armande... et quand on est heureux comme M. le comte... Croyez-moi, Madame, vous autres... (se reprenant.) vous autres, femmes du monde, nous nous effrayons trop de ces amours faciles... Leur souvenir s'efface bien vite le jour où l'on sent dans sa main la main d'une honnête fille... Ces dames ont, comme on l'a dit, le dessus du panier de vos amours, mais rassurez-vous, vous en avez encore le meilleur... Leur bonheur n'a pas de lendemain... le vôtre est de toute la vie...

MATHILDE.
Merci, Madame... Vous m'avez rendu le courage... Oh! j'en avais besoin... (se levant.) Mais je veux voir Gaston... lui parler...

ARMANDE, se levant.
Qu'allez-vous faire?... (Voyant Gaston qui entre par le fond.) C'est lui!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.
Ma chère Mathilde... le lustre est à toi...

MATHILDE.
Je vous remercie, monsieur le comte... mais je n'en veux pas.

GASTON.
Comment cela ?

MATHILDE.
Ne m'avez-vous pas dit vous-même ce matin que le salon de la comtesse de Rouvray n'était pas le boudoir d'une actrice ?

ARMANDE, bas, à Gaston.
Emmenez votre femme, Gaston... Partez tout de suite... (Elle remonte.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LILI.

LILI, se frottant, à Armande.
Ah ! c'est trop joli... Gernoullet qui vient de se faire réadjuger la potiche !..

MATHILDE, à part.
Cette femme !..

GASTON, offrant une lettre à Mathilde.
Parlons, chère Mathilde...

MATHILDE.
Un instant, monsieur le comte... Permettez-moi d'abord de faire accepter à Madame ce coffret. (Elle présente le coffret à LILI.)

LILI, à part.
Elle me l'offre... Tiens... elle est bonne fille...

MATHILDE, à LILI.
Je vous demanderai seulement la permission de conserver cette lettre, que vous y avez oubliée... et que monsieur le comte tient à avoir.

ARMANDE, à part.
Que fait-elle ?

LILI.
Moi... j'ai oublié... Mais non... c'est Armande.

MATHILDE.
Armande !

LILI.
Comment... tu vendes ce coffret, et tu oublies...

ARMANDE, vivement.
Tais-toi !..

MATHILDE, à demi voix. — Armande balaise les yeux.

Air précédent.

ARMANDE l... vous !.. Et c'est à vous, Madame, que je disais, le cœur tout en émoi, Et les tourments, les secrets de mon âme... Ah ! vous avez surpris ma bonne foi.

ARMANDE.
Moins de courroux, Madame, excusez-moi : Votre bonheur dépendait d'une femme, Pour le dévouer, hélas ! dans son dépit, Que fallait-il ?.. Réfléchissez, c'est bien ! Un mot... on sent... vous le savez, Madame ? E bien ! ce mot, elle se l'a pas dit.

GASTON.
Mais que veut dire... (Mathilde donne le billet à Gaston, qui la regarde avec inquiétude ; elle remonte ; Gaston, après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre, remonte auprès de sa femme.)

GERNOUILLET, en dehors, furieux.
Cet nom de nom !.. je ne la trouve pas drôle !..

LILI.
Ce n'est pas moi qui ferais une pareille bêtise !.. oublier une lettre !..

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GERNOUILLET, puis SAINT-AUBIN.

GERNOUILLET, entre, la potiche sous le bras.
On m'adjuge cette seconde potiche pour trois cent soixante-quinze francs... j'y fourre par hasard la main, et voilà ce que j'y trouve... (lisant au papier.) « Venez ce soir, mon singe va à l'Opéra... »

LILI, à part.
Aie !.. aie !.. (Haut.) Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ?..

GERNOUILLET, paré.
Minute, minute... (lisant.) « Mais avant, assure-toi bien qu'il est dans sa stalle... numéro 17... à gauche... signé : Lili... »

LILI, à part.
Pincée !..

GERNOUILLET.
Mais la stalle 17, c'est en mienn... Mais alors le singe... c'est... Lili, tout est rompu... (il laisse tomber la potiche, qui se brise.)

TOUTS.
Oh !..

SAINT-AUBIN, entrant, en robe égypte à la main, à Mathilde.
Madame veut-elle me permettre de lui offrir...

GASTON, pressant le bras de Mathilde, sérieusement.
Vous vous méprenez, Monsieur... On n'offre point un éventail à madame la comtesse de Rouvray... ma femme...

LILI ET SAINT-AUBIN.
Sa femme !..

GASTON.
Parlons, Mathilde...

GERNOUILLET.
Tu t'en vas, ma nièce ?..

MATHILDE.
Je vous fais mes adieux, mon oncle... demain, nous repartons pour l'Italie...

GERNOUILLET.
L'Italie ?.. c'est une idée... j'irai vous rejoindre. (Mathilde et Gaston sortent.)

LILI, prenant l'éventail que tient Saint-Aubin.
Donnez... j'accepte...

JOSEPHINE, entrant.
Madame, on va vendre dans la chambre à coucher. (ils sont tous remués, excepté Gernoullet.)

TOUTS.
Ah ! la chambre à coucher, allons-y !..

GERNOUILLET.
On m'a surtout recommandé un certain vase... étrusque !.. je crois qu'il y aura de la concurrence.

ENSEMBLE.
Air de la Favorite.

Vite, courons à la vente,
Et si quelque objet nous tente,
Sans que le prix étonnante,
Achetons,
Enchérissions ! } (bis.)

GERNOUILLET, se pâmant.
Air : Tendres échos errants dans ces vallées.

Ces dames ont un tic particulier... Est-ce un secret ?.. pour ma part je l'ignore... Vous les voyez vendre leur mobilier

Qu'elles achètent et revendent encore.
D'un je reviens : qu'as-tu de s'adorateurs,
Il leur faudrait des commissaires-priseurs ;
Soyez, Messieurs, leurs commissaires-priseurs,
Adjugez-nous quelques braves batteurs.

TOUTS.
Soyez, Messieurs, leurs commissaires etc.

47275

FIN.